

H-114-5
2e ex.
v.8
1926/1927

8
1911



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

601/P/30/67
APPOT

1413

MAGAZINE CATHOLIQUE

102

LE RAPORT



UNE ROUTE EN COLOMBIE BRITANNIQUE

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1926

TEXTE

PAGES

1 — Lettre importante.	THOMAS POULIN.
3 — Au Vicariat apostolique de San Martino.	R. P. JEAN-B. ORNAUD.
7 — Le Trésor de l'oncle Thomas.	J.-ROMAIN LE MONNIER (<i>Alm. du Pèlerin</i>).
11 — Curieuses expériences biologiques.	HARRY BERNARD.
12 — Billets de faveur.	ANDERSEN.
13 — Le rossignol (<i>conte</i>).	LOUIS SONOLET (<i>Le Noël</i>).
17 — Le général Lejeune.	(<i>Les petites choses de notre histoire</i>).
21 — Le premier sucre d'érable au Canada.	FERDINAND BÉLANGER.
22 — Chronique littéraire : <i>La Moisson nouvelle</i>	
24 — Éphémérides canadiennes : août.	
28 — La machine humaine : Les amygdales.	LE VIEUX DOCTEUR.
30 — Les maladies de l'enfance : La grippe.	DR PIERVAL (<i>La Maison</i>).
31 — Fantaisie.	JEANNE LE FRANC.
32 — Boîte aux lettres	JEANNE LE FRANC.
32 — Nos temples (<i>poésie</i>).	MILLICENT.
32 — La récolte (<i>poésie</i>)	A. DE SÉGUR.
33 — Pour s'amuser.	
34 — Les livres.	
35 — Pourquoi les colombes ont le bec rose (<i>poésie</i>).	A. O.
36 — La Grande Amie (<i>feuilleton</i>).	PIERRE L'ERMITE.

ILLUSTRATIONS

3 — L'église de Villavincencio.
5 — Paysage de montagne en Colombie.
11 — Vue de Prince-Rupert, C. B., prise en aéroplane.
21 — Le monument Hébert, à Hébertville.
24 — Feu l'hon. Georges Boivin.
25 — S. G. Mgr Paul Larocque
26 — Feu l'hon. L.-O. David.
26 — Feu M. J.-B. Laliberté.
27 — Le nouvel immeuble des Frères des Écoles Chrétiennes, à Ste-Foy.
32 — Sur la Côte Nord.
35 — La cathédrale de Mexico.
48 — Monument érigé en face de l'église de St-Alexis (Grande-Baie)

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1926

N° 1

Lettre importante

L'*Action Catholique* a publié, le 30 juillet dernier, une lettre de Sa Grandeur Mgr Langlois, vicaire capitulaire de Québec, qui fera époque dans les annales du syndicalisme catholique canadien.

On a dit d'elle qu'elle demeurerait comme la charte du syndicalisme de chez nous.

Quoiqu'il en soit, on peut certainement affirmer que cette lettre restera longtemps l'expression d'un acte courageux. Longtemps on en parlera comme de la Lettre aux Manufacturiers de chaussures de Québec, ou comme de la Lettre de Monseigneur Langlois.

Pourquoi cette lettre et quel en fut le thème?

Les lecteurs de *l'Apôtre* l'ont sans doute appris dans les journaux; mais l'événement est devenu d'une telle importance que nous croyons devoir en parler.

* * *

Il faut dire d'abord qu'un malheureux conflit est survenu dans l'industrie de la chaussure de Québec au mois de novembre dernier, conflit qui durait encore lorsque nous avons écrit cet article.

L'Association des Manufacturiers de chaussures proposa, en novembre dernier, un renouvellement de contrat sur une nouvelle base de salaires, de même que sur une nouvelle base de règlements d'ateliers.

La proposition était à prendre ou à laisser, et si elle n'était pas acceptée, l'Association annonçait que le 16 novembre ses membres déclaraient leurs boutiques ouvertes.

Des négociations s'entamèrent et on parvint à s'entendre sur les règlements d'ateliers et la

reconnaissance des unions. On ne s'entendit pas sur les salaires.

A la date fixée l'Association déclara boutique ouverte. La boutique resta vide, car les cordonniers ne s'y rendirent pas pour travailler.

Quelque temps après, Sa Grandeur Mgr Langlois intervint dans le conflit et proposa l'arbitrage, mesure qui avait été maintes fois refusée déjà par l'Association. Après quelques hésitations de la part des Manufacturiers, la proposition de Monseigneur fut acceptée.

Chaque partie s'engageait à se soumettre aux conclusions de l'arbitrage. Cet arbitrage eut lieu et son jugement devait entrer en vigueur le 1er mai. Il fut accepté par les cordonniers, malgré qu'il ne fut pas du tout considéré en leur faveur.

Le premier contrat sur les règlements d'atelier et la reconnaissance de l'Union n'ayant pas été respecté par l'Association, l'arbitrage lui-même étant outrepassé, ou négligé par les manufacturiers, les cordonniers, après quelques jours de travail, quittèrent graduellement les boutiques.

La difficulté reprenait plus grave que jamais.

* * *

Ce sont les démarches qui suivirent qui aboutirent à la lettre que nous avons mentionnée dès le début.

Sa Grandeur Mgr Langlois avait écrit auparavant à l'Association la suppliant de faire l'impossible pour régler ce malheureux conflit. "J'ai le regret, disait Monseigneur, de constater que si, d'une part, les ouvriers en chaussures se sont montrés disposés, dès le premier moment, à rencontrer votre Association pour chercher à régler ce malheureux différend, l'Association,

d'autre part, n'a jamais voulu se départir de sa décision de ne pas tenir compte des accords intervenus en novembre dernier et d'établir la boutique ouverte, malgré le contrat qui exige le contraire. ”

C'est la cause du malaise.

Les ouvriers ont parfaitement le droit de refuser de traiter autrement que par l'entremise de leurs chefs, c'est de droit naturel.

“ Le refus de reconnaître ce droit rend intenable la situation de l'aumônier que j'ai donné à votre Association. Si vous persistez, ce dernier devra se retirer. ”

L'Association refusa. Elle répondit pour dire que Monseigneur se mêlait d'une question qu'il ne connaissait pas bien ; pour affirmer que la question ouvrière est une affaire purement économique ; pour affirmer qu'elle n'avait pas rompu son contrat ; pour critiquer les chefs des unions ouvrières, pour dire enfin que Monseigneur se mêlait d'une chose hors de son domaine.

Monseigneur Langlois écrivit alors la lettre en question.

Et cette lettre dit :

1° Vous êtes dans l'erreur la plus complète si vous croyez que je ne suis pas au courant. J'ai étudié attentivement tout le dossier de l'affaire et entendu les aumôniers des associations respectives.

2° Il n'est pas vrai de dire que le conflit n'a qu'un aspect économique.

3° Contrairement à ce que vous prétendez, les cordonniers ont accepté l'arbitrage comme ils l'avaient promis. Il en donne des preuves nombreuses.

4° Les ouvriers ont fait des démarches et vous avez refusé de traiter avec leurs unions comme le veut votre contrat.

5° Les Unions étaient justifiées de déclarer la grève. En déclarant cette grève les ouvriers n'avaient rien à se reprocher au point de vue moral.

6° Vous dites que vous êtes favorables aux Unions, mais vous ne voulez pas traiter avec elles. Toute votre conduite depuis 25 ans prouve que vous ne voulez d'aucune union, et cela à l'encontre de vos déclarations d'amitié.

7° Les ouvriers ont droit à des syndicats forts, ils en ont besoin, l'Église les encourage à les mettre debout.

8° Il est souhaitable qu'ils arrivent à avoir l'atelier entièrement unioniste, ou ce qu'on appelle l'atelier fermé.

9° Ces syndicats ont besoin de chefs et ces chefs ne sont étrangers nulle part où se trouvent des membres de ces syndicats.

10° Les organisations ouvrières ne sont pas nécessaires au même titre que la famille ; mais personne n'a le droit d'ignorer, depuis l'Encyclique de Léon XIII, que ceux qui combattent les syndicats, ou qui négligent seulement de s'en occuper vont contre la direction de ce grand pontife qui a proclamé que seule l'action conjointe de l'Église, de l'État et des organisations ouvrières — chacun de ces trois facteurs remplissant sa fonction et sa mission — est nécessaire pour le rétablissement et le maintien des conditions de la vie normale pour la classe ouvrière.

11° Léon XIII a eu des paroles très dures pour le régime non unioniste.

12° Je plains les briseurs de grève et leur dit qu'ils assument de lourdes responsabilités.

13° Je réprovoque la lutte que vous faites aux Syndicats catholiques, et je blâme ceux qui vous conseillent et vous aident.

* * *

Voilà qui était de nature à renseigner sur le conflit de la Chaussure de Québec et sur la question syndicale.

Monseigneur Langlois a droit à la reconnaissance des nôtres pour cet acte de courage et ce trait de lumière.

Qu'il nous suffise d'ajouter que le mal qui ronge l'industrie de la chaussure n'est pas le syndicalisme, pas ceci ou cela ; mais bien le petit problème suivant :

Nous consommons 17,000,000 de paires de chaussures annuellement et nos manufacturiers n'ont pratiquement à leur service que le marché local ?

Nos manufactures de chaussures canadiennes sont outillées pour produire au moins 75,000,000 de paires de bottes.

Tant que les Canadiens n'auront pas trouvé le tour de porter cinq paires de bottes à la fois, l'industrie de la chaussure devra souffrir du chômage.

A moins qu'ils peuvent exporter ; mais qu'on aille voir si cela est facile.

Thomas POULIN.

Au Vicariat apostolique de San Martino

Les Missionnaires de la Compagnie de Marie, du Bienh. Grignon de Montfort, de la résidence de St-Joseph de Lévis, avaient, le 11 juillet, le bonheur de recevoir la visite de Mgr Guiot, de leur congrégation, Vicaire Apostolique des Llanos de San Martino (Colombie, Amérique Sud), venu au Congrès Eucharistique de Chicago, et qui ne voulait pas retourner chez lui, sans avoir visité les différentes résidences de ses confrères au Canada; en particulier, leurs deux résidences de missionnaires de St-Joseph de Lévis, près de Québec, et de Dorval, près de Montréal, ainsi que leur noviciat de Nicolet, béni l'année dernière, avec la gracieuse autorisation de Mgr Brunault, par Mgr Auneau, de la Compagnie de Marie, Vicaire Apostolique au Shiré (Afrique). Sa Grandeur Mgr Guiot était particulièrement heureux de revoir notre beau Canada, dont il avait gardé un délicieux souvenir; car en 1900, étant alors secrétaire du T. R. P. Maurille, Supérieur Général, il avait accompagné ce dernier dans sa visite des maisons de la Compagnie de Marie au Canada. Le secrétaire de Mgr Guiot, le R. P. Ornaud, a bien voulu nous laisser la notice suivante sur la mission des Llanos de San Martino.



L'ÉGLISE DE VILLAVICIENCIO

I

La Colombie de l'Amérique du Sud, est un immense territoire de 751,875 milles carrés, à peine peuplée, puisqu'il n'y a que 7,000,000 d'habitants. La Cordillère des Andes traverse

cette république en formant trois chaînes parallèles de montagnes dont les sommets sont couverts de glaciers à partir de 14,850 pieds d'altitude.

Le grand fleuve Magdalena qui est la grande voie de pénétration jusqu'au centre du pays est navigable sur plus de 1,000 km en un parcours total de 1,125 milles, depuis sa naissance jusqu'à l'Océan Atlantique.

Bogota, la capitale, est située au centre géographique du pays, sur un plateau à 7,950 pieds au-dessus du niveau de la mer, et jouit d'un climat uniforme de douce température qui répond à la saison de bel automne, toute l'année.

Par sa position dans la zone de l'équateur et sa topographie, formée de plaines et de montagnes elle jouit, simultanément de tous les climats, c'est-à-dire que les quatre saisons existent toute l'année, suivant l'altitude. Depuis les plaines chaudes, avec l'été perpétuel; le printemps à partir de 3,300 pieds d'altitude; l'automne au-dessus des 6,600 pieds et l'hiver, depuis les 10,000 pieds. C'est donc un pays des plus favorisés pour l'agriculture, en même temps qu'il paraît être un des plus riches par ses mines de platine, d'or, d'argent, de cuivre, de sel, d'émeraudes, de pétrole, etc.

C'est un pays magnifique pour la colonisation.

II

Le gouvernement catholique de cette nation a compris l'utilité et la nécessité de faire avec le Saint-Siège un concordat non seulement pour les bonnes relations avec l'autorité religieuse qui est le meilleur élément moralisateur des citoyens, mais en plus un accord spécial pour obtenir, par l'intervention du Souverain Pon-

tife, que des communautés religieuses de missionnaires soient chargées de la civilisation de vastes régions peuplées d'indiens et de quelques petits groupes de civilisés noyaux de bourgs et de villages.

Déjà neuf de ces régions ont été confiées à des missionnaires de différentes nationalités. Au milieu de difficultés incroyables le zèle dévoué et persévérant de ces organisateurs expérimentés forme des populations chrétiennes qui plus tard seront les bourgs, les villes de départements nouveaux pour la grande et prospère République de la Colombie.

III

L'une de ces régions a été confiée aux Missionnaires de la Compagnie de Marie, fondée par le Bx Père de Montfort et dont la maison mère est à St-Laurent sur Sèvre, Vendée, France.

C'est la région des plaines chaudes (los Llanos de San Martino) de 218,750 m. c., de superficie. Elle s'étend depuis les sommets de la chaîne centrale des Andes jusqu'aux frontières du Venezuela, du Brésil, et du Pérou. C'est là qu'on peut admirer les grandioses panoramas des montagnes et l'immensité des plaines, où les prairies s'étendent au-delà de l'horizon comme les mers sans limites.

Au pied des montagnes il y avait quelques groupes de colons formant des paroisses privées de prêtres depuis la dernière guerre civile de 1898. Au fond des plaines, sur les rives des fleuves, des milliers d'indiens. Tout le versant oriental des montagnes est couvert de forêts séculaires.

IV

Mgr Guiot, vicaire apostolique, divisa son territoire de mission en trois parties. Pour l'évangélisation des Indiens, là-bas, à trois semaines de voyage, quand les circonstances sont favorables, à 4 semaines et plus, s'il y a des contretemps, Sa Grandeur envoya quelques intrépides colonisateurs.

Ils furent bientôt les représentants officiels, non seulement du règne de Jésus-Christ, qui transforme les indiens en bons catholiques, mais de l'autorité civile qui organise les individus en citoyens de la république de Colombie et fait respecter les limites du territoire contre les ambitions des états voisins envahisseurs.

Le Vicaire Apostolique réserva à son action immédiate avec le dévouement d'un plus grand nombre de missionnaires la transformation des anciennes paroisses abandonnées, en paroisses moralisées et bien civilisées.

Pour atteindre ce but tous les efforts se portèrent sur la prédication de l'évangile qui fait des familles chrétiennes et par là même des familles d'excellents citoyens. L'évangile pratiqué est le frein contre les passions et le terrain solide pour les relations civiles.

Le résultat actuel fait l'admiration de tous ceux qui ont connu l'état lamentable de cette région au commencement de ce siècle. L'imprimerie que Mgr Guiot fit transporter à grands frais dans la petite capitale de cette Intendance, Villavicencio, a été le facteur des plus importants succès.

V

La région des montagnes qui est la meilleure section de ce vaste territoire a été confiée à un missionnaire, qui à l'exemple des autres s'est dévoué à l'œuvre de colonisation.

Au-delà des montagnes, dans le département de Cundinamarca autour de la capitale, Bogota, il y a les populations d'Indiens civilisés par les Espagnols depuis les premiers temps de la conquête. Les vallées sont maintenant surpeuplées et les pauvres habitants ne savent où aller chercher de nouvelles terres qui leur assureraient une existence plus fortunée. Les pauvres familles seront l'élément de la colonisation que le missionnaire va chercher à travers ces forêts, ces montagnes et les déserts froids des hauts sommets de 4,000 m., et plus, région d'hiver perpétuel.

Après 15 années de labeurs les sentiers se sont ouverts, même une route nationale a été tracée, les colons sont venus et le résultat civilisateur, avec des colons très bons chrétiens, est tel que l'on peut voyager à cheval depuis Villavicencio vers le nord pendant 3 journées, quand au début de la colonisation, il n'y avait que 2 heures de marche et l'on se heurtait à la forêt impénétrable.

VI

Dans toutes les missions nouvelles il y a le même problème à résoudre : le travail est très grand et les travailleurs en petit nombre. Pour accomplir la besogne urgente, les heures du jour ne suffisent pas, il faut prendre sur la nuit. La proportion n'existe plus et la fatigue accumulée abat le missionnaire.

Mgr Guiot ne tarda pas à chercher la solution de la difficulté. Quelques nombreux que soient les membres d'une communauté religieuse, ils ne sauraient satisfaire à toutes les œuvres qui grandissent rapidement sous la bénédiction de Dieu.

Le Vicaire Apostolique de Villavicencio songea à créer une école apostolique en cherchant dans les familles chrétiennes des Indiens déjà civilisés, les missionnaires futurs qui aideraient ses collaborateurs dans la conversion et civilisation des tribus sauvages et continueraient cette œuvre de transformation chrétienne et patriotique.

Depuis quelques années l'œuvre a été inaugurée et quand la lettre de Pie XI est venue encourager ceux qui comprenaient ce véritable esprit évangélique, le zèle en faveur du recrutement national missionnaire s'en est accru.

Avec quelle joie le prédicateur de l'évangile travaillera à la conversion des infidèles, alors qu'il voit le résultat de ses efforts se manifester par la formation de ceux qui recevront un jour l'onction sacerdotale et qui seront les missionnaires de leurs propres tribus.

Combien pauvrement a commencé l'École Apostolique de la mission de Villavicencio !

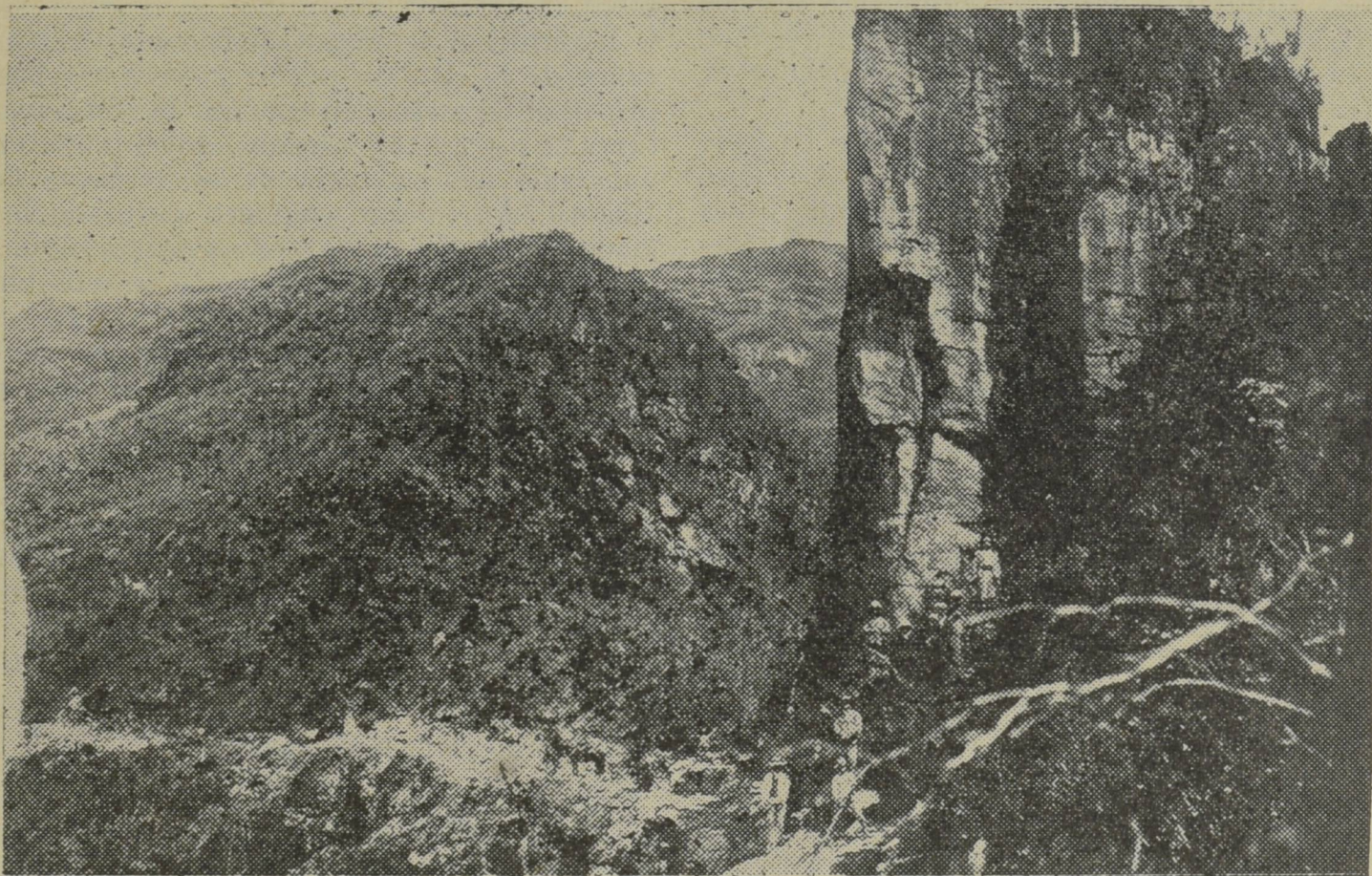
C'est au Calvaire des Andes, première paroisse formée par le missionnaire colonisateur des montagnes, que se réuniront quelques enfants, et le curé de la paroisse fut le premier professeur.

Comme logement c'était plutôt une cabane, qu'une maison ; étroite, ouverte au grand vent

Un bourg nouveau s'élève sur un plateau de 200 acres à quelque distance de l'École Apostolique.

Les futurs missionnaires, sont actuellement au nombre de 26 dont 13 prendront la soutane l'année prochaine pour commencer leur noviciat religieux dans la Compagnie de Marie.

Le Directeur de l'École Apostolique est le R. P. Savary, qui a fait ses études de théologie au scolasticat de la Compagnie au Canada. Quand il parle de ce beau pays, on est tout ému par l'enthousiasme qui anime son cœur, au souvenir de ces belles années de jeunesse et la conversation se prolonge, vive, animée, pittoresque.



PAYSAGE DE MONTAGNE EN COLOMBIE,

altitude de 10,000 pieds, où passe la route nationale tracée par un missionnaire.

et à la pluie, dans un site, magnifique pour les yeux, mais peu agréable pour les jeunes étudiants, sur le flanc de la montagne car c'est toujours à grimper ou dégringoler pendant les récréations ou les promenades.

Il y a deux ans, l'École Apostolique fut transférée à San Juanito la deuxième paroisse de la montagne dans la vallée du fleuve Guatiquia, à trois jours de marche de la capitale de l'Intendance, Villavicencio.

A l'altitude de 5940 pieds, étage du printemps toute l'année, le panorama s'étend vers le nord à plus de 40 km., et à plus de 60 km. vers le sud ; en face s'élève la chaîne de montagne des Farallones dont le sommet dépasse 4,000 m.

Seulement quand il fait la comparaison de ce qu'il a pour loger ses chers étudiants, de l'installation des salles d'étude, de classes, de réfectoires et surtout de chapelle, avec ce qu'il a vu au Canada, il dit avec conviction : nous sommes ici au primitif, aux temps héroïques des premières années de la colonisation sur les rives du St-Laurent.

Rien de ce qu'on appelle, confort américain, ne se voit. C'est la pauvreté hygiénique diraient les partisans du système Kneip. Comme leurs ancêtres indiens, les apostoliques marchent avec des espadrilles, ou les pieds nus. Ils seraient bien contents d'avoir des chaussures meilleures pour économiser leurs bottines de baptême, mais on n'a pas de quoi payer les cordonniers. C'est

un spectacle curieux de les voir cirer ces bottines. Après la récréation ou la promenade, ils vont au ruisseau et là prennent une pierre au lieu de la brosse ils dégrassoient leurs pieds en frottant énergiquement la boue qui s'était collée et bientôt la peau est brillante de propreté ; puis ils mettent leurs espadrilles pour aller à la chapelle et monter ensuite à la salle d'étude.

Tout le reste est à l'avenant dans la toilette et l'habillement, ainsi que dans la nourriture.

Les premiers colons de ce Canada si prospère avaient le courage, ils ont eu la persévérance et Dieu a récompensé ces premières familles chrétiennes, héroïques.

Nos premiers apostoliques, animés par les professeurs qui leur donnent l'exemple, ont le courage admirable dans ces premières années de formation. Ils manifestent leur persévérance dans la sainte vocation par leur endurance et leur travail assidu.

Bien doués du côté de l'intelligence ils font de rapides progrès : les premiers n'auront eu que cinq années d'étude et ils termineront leurs humanités, quelques-uns de ceux qui entreront au noviciat n'auront eu que quatre années d'étude et ils seront au même rang.

C'est la couronne du Vicaire Apostolique, que Dieu bénit et donne à ses ambitions d'agrandir et perpétuer son œuvre évangélique et, comme il dit, patriotique en faveur de sa patrie d'adoption, la Colombie, qui est aussi la patrie d'adoption de ses missionnaires, car les missionnaires sont partout dans leur patrie puisqu'ils sont les envoyés de Jésus-Christ le roi des nations, le roi de l'univers.

Il est une autre œuvre de sanctification des âmes que le Vicaire Apostolique a voulu établir en sa mission avec l'espérance de la voir devenir nationale.

Parmi les infirmités humaines, peut-être la plus triste, c'est celle qui emprisonne les âmes, quand l'enfant est fermé au monde extérieur par des yeux qui ne voient pas, par des oreilles qui n'entendent pas, par une bouche qui ne parle pas.

Pour faire pénétrer jusqu'à ces âmes en prison la connaissance de Dieu, celle de Jésus-Christ notre Sauveur et les rendre à leur famille, comme des fleurs épanouies, il y a des religieuses qui ont la science et la patiente charité qui ouvre les portes de la prison.

Les Filles de la Sagesse ont en France un grand nombre de maisons où sont amenées par leurs familles ces infirmes qui excitent la compassion la plus vive de tous ceux qui les voient.

Mgr Guiot demanda à Launay, près de Poitiers, l'une de ces religieuses expérimentées qui savent établir une communication avec ces âmes.

Il y a deux ans arriva la Sœur Yves du Sacré-Cœur et quelques mois après, à San Juanito, où il y avait déjà des Filles de la Sagesse pour

l'école de la paroisse, commença l'Institution des sourdes-muettes.

La première sourde-muette qui vint était une petite fillette de 7 ans, de Villavicencio.

Les progrès de l'enfant furent rapides, extraordinaires, à tel point qu'au milieu de l'année cette âme en prison recevait la lumière de la vie chrétienne, elle savait déjà parler, lire, écrire et la grâce de Dieu pénétrait cette âme.

Quelle récompense pour la religieuse quand elle entendit son élève, sa petite Lucile, lui dire : Vous, communier, les sœurs communier, les gens communier, et moi pas communier !! moi, communier !! aussi !!

Et l'enfant fit sa première communion. Elle comprend l'eucharistie et communie fréquemment.

L'ambition de Mgr Guio de voir la connaissance de la religion pénétrer dans ces âmes en prison et de mettre en contact ouvert avec leurs familles ces tristes infirmes, devenir une œuvre nationale est en train de se réaliser, déjà à Bogota. Après une première visite de la religieuse avec son élève, les autorités civiles ont compris l'importance de cette œuvre bienfaisante.

Les pourparlers pour l'établissement de l'Institution de sourdes-muettes dans la capitale aux frais du département doivent avoir pour résultat définitif l'ouverture de cette institution dès cette année.

Ainsi donc les œuvres de Dieu qui commencent dans la mission comme un grain de sénevé dans un bon terrain grandissent rapidement sous la bénédiction du ciel.

Jean-B. GRNAUD,

Missionnaire de la Compagnie de Marie en Colombie, par Villavicencio.

Rien n'est vulgaire comme de souffrir, et pourtant, dès que l'homme souffre, il cesse d'être vulgaire . . . On ne lui parle qu'avec déférence... Nous honorons d'instinct la douleur ; nous sentons confusément qu'elle a une tâche à accomplir de la part de Dieu.

Mgr GAY.

Oh ! quand le bonheur fuit de notre route,
Lorsque nous buvons le fiel goutte à goutte,
Si l'orage gronde au ciel en courroux,
Regardons plus haut, car la terre passe,
Et bientôt, bientôt, par delà l'espace,

Nous irons " Chez nous ".

SR MARIE SAINT-EPHREM, R. J. M.

Le trésor de l'oncle Thomas

EN ce temps-là le pain valait trois sous et demi la livre . . .

Thomas Perrin cultivait, à l'Atre Brûlé, un petit clos de trois hectares.

C'était un paysan de haute taille, bâti tout en os et en muscles : une barbe grisonnante taillée en collier adoucissait les angles rugueux de son visage ; des fibrilles rosées zébraient ses pommettes, lui donnant un air junéville. Le regard était vif, mais sans rudesse. Il portait, l'hiver, un feutre à larges bords ; l'été, il se coiffait de grands chapeaux, qu'il confectionnait lui-même en tresses de paille de seigle.

Thomas était le dernier-né d'une famille de quatre enfants. Au trépas du père, l'aîné des Perrin reprit, selon l'usage, la suite du bail de la grande ferme, avec le cheptel et le mobilier d'exploitation. Les deux filles étaient mariées, Thomas venait de rentrer du régiment.

Son aîné, comme les deux beaux-frères, lui proposa alors de le prendre comme premier valet, disant :

— Au bout de quelques années, tes économies te permettront de t'établir à ton tour.

Thomas demanda :

— Et notre mère, que deviendra-t-elle ?

— Mais, en pareil cas, répondit une des filles, la veuve se retire dans une maison. Notre mère vivra du revenu de son clos de l'Atre-Brûlé, ainsi que des fournitures de bois de chauffage, de beurre et d'autres provisions que les enfants doivent assurer.

Thomas protesta :

— Notre mère mourra d'ennui de vivre inactive entre quatre murailles, et elle se chagrinerait d'être à la charge de ses enfants.

— Pourtant, fit l'aîné, c'est la règle.

— L'habitude lui viendra ! dit un beau-frère.

— Mais, suggéra Thomas, elle est encore robuste, ne pourrait-elle s'occuper et vivre sur son clos ?

— C'est impossible ! s'écrièrent ensemble les gendres et le grand des Perrin. Elle ne pourra pas le cultiver seule, et nous avons trop d'ouvrage sur nos terres pour prendre l'engagement d'y aller faire tous les travaux de labour, d'ensemencement et de récolte.

— Eh bien ! s'écria Thomas, ce que vous ne pouvez faire à vous trois, je l'entreprendrai tout seul. Si maman le veut bien, je l'accompagnerai à l'Atre-Brûlé.

La mère Perrin, consultée, se jeta au cou de son brave garçon, et vieillit doucement, sans

changer ses habitudes de fermière. A mesure qu'elle perdit ses forces, Thomas l'aida, puis la suppléa jusque pour les travaux de basse-cour, d'intérieur et de laiterie qui ne sont cependant pas l'affaire des hommes ; il la soigna, la dorlota avec des délicatesses de fille, et lorsqu'elle mourut, ce grand garçon, qui approchait de la cinquantaine, pleura et se trouva désemparé comme un petit enfant.

Les sœurs et la belle-sœur — car l'aîné des Perrin s'était laissé mourir — vinrent trouver Thomas pour le partage.

Le pauvre homme fut effaré. C'était donc vrai que l'Atre-Brûlé pouvait être loti, séparé, vendu . . . qu'il n'y était pas chez lui, . . . qu'il lui en faudrait partir, pour se mettre valet, à cinquante ans ! Car un lopin de terre, s'il permet de vivre sans trop de privations, ne laisse pas de marge pour un gros bénéfice. Thomas n'avait pas cinq cents francs d'avances ou d'économies. Qu'est-ce que cela pour désintéresser trois cohéritiers ?

L'honnête garçon ne songea même pas qu'il aurait pu légitimement réclamer récompense pour son dévouement filial, lui qui avait pendant plus de vingt ans dispensé ses frères d'une rente en argent ou en nature . . . Il supplia seulement qu'on retardât la vente ou le partage jusqu'après son décès — qui ne tarderait guère. Trois hectares : le partage entre les trois héritiers d'alors sera plus facile qu'entre les quatre de ce jour.

Les belles-sœurs consentirent, après s'être quelque peu fait prier, et sous réserve qu'il payerait un bon fermage.

Thomas, rendu défiant par tant d'âpreté au gain, exigea que ces conventions fussent rédigées par écrit, signées et dûment enregistrées.

Il demeura seul, travaillant d'arrache-pied, vivant de peu de chose et s'habillant comme un gueux, ce qui lui valut une réputation de sauvage et d'avare.

Au bout de trois années de cette existence, il se rendit tout joyeux chez sa belle-sœur :

— N'allez-vous point marier votre aînée ?

— Il en est question.

— Cela coûte cher, les trousseaux, le meuble et les diners de noce.

— Surtout en cette année où les pommes de terre ont manqué.

Alors cela vous ferait peut-être plaisir de recevoir un rouleau de louis d'or . . .

— Bien sûr qu'il m'en faudrait . . . mais ça ne tombe pas du ciel !

— Je vous les apporte, si vous voulez me céder vos droits sur l'Atre-Brûlé.

— C'est à voir . . . Ça vaut deux mille francs l'hectare, vous savez, Thomas.

— Va pour deux mille francs. Trois hectares, six mille, le quart pour vous. Voici trois rouleaux de vingt cinq louis. Est-ce votre compte ?

— Magnifique ! s'écria la belle-sœur en comptant les pièces. Comment avez-vous pu faire, Thomas, pour réaliser cinq cents francs d'économies par an ?

— Ah ! fit-il avec un soupir, nous étions deux, autrefois, maintenant je suis seul...

Un homme capable de tels prodiges méritait des égards. L'oncle Thomas fut invité à conduire sa nièce à l'autel, ce qui fit quelque peu loucher les deux sœurs qui avaient rêvé cet honneur pour leurs époux.

Thomas, toujours robuste, toujours actif, enterra ses beaux-frères, non sans avoir réuni dans ses mains un autre quart de l'Atre-Brûlé.

Mais, à l'approche de la soixantaine, il sentit ses forces décliner, en même temps que venaient les premiers accès de rhumatisme ; il renonça donc à racheter le dernier quart du clos et résolut d'employer son argent pour se mettre en ménage.

Les jeunes filles n'ont guère la vocation de gardes-malades. Thomas Perrin avait une réputation de maniaque et d'avare. La plus pauvre des filles de basse-cour l'éconduisit poliment.

Ces tentatives de mariage mirent en émoi la belle-sœur et les sœurs du vieux célibataire. A tour de rôle, elles vinrent lui proposer de le prendre chez elles, de le soigner, de le dorloter avec un amour fraternel.

Thomas, qui tenait à son indépendance, refusa net. Et le bruit courut qu'il allait prendre une servante.

*

* *

Sa sœur Valentine, la veuve de l'Auberdrière, fut la plus habile pour parer à ce nouveau danger. C'était elle qui possédait le dernier quart de l'Atre-Brûlé. Elle s'en vint trouver son frère :

— Thomas, lui dit-elle, je sais que tu pourrais racheter ma part, mais que tu ne veux pas te mettre sans le sou, au seuil de la vieillesse. Bientôt tu ne pourras plus cultiver ce clos qui demande un travail de forçat. Le louer ne te rapportera pas de quoi vivre et payer le loyer d'une maisonnette. Quant à le vendre, tu ne le peux sans mon consentement. Que dirais-tu d'une bonne rente viagère ?

— Je n'ai pas besoin d'argent. C'est de l'aide et de la compagnie qu'il me faut.

— Prendre une servante ? .. Mais cela fera jaser, mon pauvre ami .. à supposer que tu en trouves qui veuille se plier à tes caprices. Il te faudrait une jeunesse, qui n'ait pas encore pris d'habitudes .. J'ai ma Lonore qui va sur ses seize ans, et qui est robuste, capable... comme un homme .. le gars viendra te faire les labours avec nos chevaux.

— Ah ! fit Thomas, dont l'œil s'alluma, je ne voudrais pas te priver de ton aînée, ni déranger tes attelages .. puis, les prix ?

— Entre frère et sœur on doit s'entr'aider. Pour mes enfants n'es-tu pas quasiment comme un père ?

— Mais enfin ce service mériterait quelque dédommagement.

— L'amitié nous suffira, .. et .. aussi la tranquillité après ta mort .. que personne ne vienne tourmenter au sujet de ton héritage ces jeunesses qui t'auront été gentilles.

— Oui, je peux bien faire mon testament.

— Sans doute, Thomas, tu le feras, mais songe aux droits énormes qu'il faudra payer .. Tandis que si tu cédaï, tout de suite, nous aurions la sécurité de part et d'autre.

Le confiant Thomas se laissa persuader. Il vendit son bien à sa sœur pour la charge de le loger, nourrir, blanchir, etc. Le notaire essaya bien quelques avertissements, proposa d'intercaler des dédits ou sanctions en cas de défaillance dans l'exécution des charges. Thomas ne l'écouta point. Il était tout à la joie de posséder Lonore qui, réellement, était une bonne fille, active, prévenante, et qui lui tenait sa maison propre et gaie.

De douces années passèrent.

Puis un galant vint qui épousa Eléonore.

— Tu vas me donner Justine ! dit Thomas le soir de la noce.

— Impossible, répondit la Valentine. Je ne vas pas "quitter" ma dernière fille pour prendre une servante.

— Mais que vais-je devenir à l'Atre-Brûlé ?

— Pourquoi t'acharner à y rester ?

— Je m'y plais. Donne-moi Justine. Tu le dois, d'après nos conventions.

— Oh ! là la ! Pas si vite. Je dois te loger, nourrir, etc. C'est à toi de venir ici. J'ai prévu le cas en mariant Lonore. Votre existence, à l'Atre-Brûlé, c'était une dépense terrible. Tandis qu'ici, il n'y aura qu'une marmite pour la soupe de tous .. J'ai donc loué l'Atre-Brûlé qui rapportera enfin. Le fermier s'y installera pour les foins.

— Mais si j'y veux demeurer ..

— Halte-là ! tu n'es pas chez toi, là-bas. C'est à moi, je suppose.

Oh ! .. Valentine !

— Il n'y a pas de oh ! Valentine ! cria la mégère, jetant enfin le masque. Je me suis engagée à te recevoir chez moi comme pensionnaire gratuit, pas à autre chose. Si cela ne te plaît pas d'y venir, fais-toi mettre à l'hospice.

Thomas Perrin avait soixante-cinq ans, il lui fallait une canne pour marcher, il s'était dépouillé sottement, il ne lui restait plus qu'à se soumettre.

La mort dans l'âme, il vint à l'Auberdrière. Sa sœur l'installa avec ses meubles dans un petit

bâtiment qui avait servi de boulangerie, au temps où chaque ferme cuisait son pain.

Le neveu et la Justine le traitèrent sans égards, en parent pauvre qui est une charge et qu'on reçoit par pitié.

Peu à peu, dans le cœur de Thomas Perrin, qui toujours avait été bonté, germa le désir d'inventer quelque vengeance ou châtiment contre l'iniquité de cette sœur et l'ingratitude de ses neveu et nièce.

Lui, si discret, si réservé jusqu'alors, ne put se retenir de faire du boulanger, un ami d'enfance, homme de sens pratique, d'excellent conseil et, ce qui ne gêne rien, de caractère jovial et d'esprit malicieux.

Arsène, le boulanger, commença par s'émouvoir du sort de son ami Thomas. Puis, ayant fait avouer à ce dernier qu'il lui restait encore quelques louis, oh ! pas beaucoup ! l'oncle ayant royalement doté sa nièce Eléonore, il s'écria gaiement :

— Tout n'est pas perdu, mon cher. Consens à suivre mes conseils, et je te promets une vieillesse heureuse, entourée de prévenances et de considération.

*

* *

De ses visites à son ami le boulanger, Thomas revenait le cœur plus léger. Son allure même s'en ressentait : il se servait à peine de sa canne.

Bientôt, ses habitudes se modifièrent.

Le dimanche, après la messe, il se rendit au cabaret, s'y attarda volontiers, renouant camaraderie avec d'anciens amis.

— Rien ne me presse de rentrer, disait-il, je n'ai plus le souci de mon bétail ni de préparer mes repas.

La Valentine, pour l'avertir, pressa le diner. La table était desservie lorsque Thomas rentra.

— Gaspille tes derniers sous, cria-t-elle. Mais si tu tombes malade, je ne te payerai pas un liard de médecin ni de médicaments.

Thomas dina d'un croûton et d'un reste de lard, et recommença le dimanche suivant. Cette fois, il invita six personnes à trinquer en sa compagnie, et, pour payer la dépense, qui s'élevait à vingt-huit sous, il jeta un louis sur la table en s'écriant :

— Remplissez les verres !

On le vit s'attarder devant les affiches des notaires qui annonçaient des ventes de maisons ou de petites propriétés. Un jour, il quitta l'Auberdière de bonne heure dans la matinée, sans dire où il allait, et il ne rentra qu'à la nuit tombante.

La Valentine, qui s'était imaginé que son hôte était allé passer la journée chez sa nièce Eléonore, fut effarée d'apprendre que Thomas s'était rendu au chef-lieu par la voiture publique, et que le cocher l'avait vu sortir de la banque.

De la ville, le vieux garçon avait rapporté une serrure neuve qu'il installa lui-même à la porte de son réduit, en disant :

— Toutes les clés ouvraient ma porte : désormais, je pourrai m'absenter sans craindre les indiscretions.

Ce qui acheva de surexciter la curiosité de sa sœur.

Avant de se coucher, Thomas tira le volet de sa fenêtre, ce qu'il ne faisait jamais. La Valentine conclut qu'il allait se passer quelque chose dans le réduit. Elle se glissa donc, à pas de loup jusqu'à la porte de la boulangerie, et, par une fente de l'huis, elle épia.

La chandelle de Thomas était allumée. De fauves reflets jaillissaient de divers disques épars sur la table. Un bruit métallique résonnait dans le silence de la nuit.

L'âpre fermière vit son frère aligner des pièces de monnaie, les recompter, puis les entasser en petites piles, qu'il se mit à rouler en cartouches, comme le font les maquignons et les marchands de bœufs. Le doute n'était pas possible : ce n'était point la blancheur de l'argent. La couleur, le calibre, le son, révélaient la nature de ces pièces. Ah ! Thomas pouvait bien régaler ses amis, le dimanche, avec de pareils tas d'or.

Elle voulut compter les piles : une, deux... et se colla plus près de l'huis. Le bois vermoulu craqua légèrement.

A ce bruit, Thomas sursauta, puis, brusquement, souffla sa chandelle. La Valentine entendit un ruisellement de pièces d'or jetées vivement dans un sac de toile.

Ce Thomas, il était donc riche encore ? Combien de mille francs représentaient ces poignées de louis ?

— Et moi qui le rabroue, qui lui donne les plus mauvais morceaux ! s'accusa cette tendre sœur.

Le lendemain, elle secoua d'importance sa fille Justine :

— Tâche d'être prévenante envers ton oncle, lui ordonna-t-elle d'un ton péremptoire. Et toi, Guillaume, dit-elle à son fils, si tu renouvelles devant lui tes allusions blessantes à ceux qui vivent aux dépens des gens sans faire œuvre de leurs dix doigts pour les dédommager, tu sentiras ma main sur ta figure.

Thomas s'était abonné au journal du chef-lieu, et ce qu'il lisait et relisait, c'étaient les annonces. Un jour, après une nouvelle absence le bruit se répandit qu'il était allé, en grand secret, visiter une maisonnette avec jardin et verger qui était à vendre à l'entrée du bourg.

Le neveu Perrin, fils de la belle-sœur, vint chercher l'oncle Thomas pour l'emmener dîner. Une semaine plus tard, ce furent les enfants de l'autre sœur qui se disputèrent la joie de régaler et d'égayer le cher oncle.

— S'il vous manque un couple de mille francs pour acheter la maisonnette, ne vendez pas vos

titres, oncle Thomas ; vous n'avez qu'à dire un mot.

— Si vous voulez vous mettre chez vous — et vous serez cent fois mieux que chez cette avare de tante Valentine, — disait les enfants de l'autre sœur, ne vous inquiétez pas de trouver une servante, notre Elise, qui a treize ans, est une parfaite ménagère.

— Merci, merci, dit l'oncle, j'aviserais . . . Pour le moment, je suis très bien chez ma sœur.

Il les récompensa de leurs aimables propositions en distribuant, aux étrennes, des pièces de cent sous.

De fait, il était très bien chez Valentine.

Celle-ci avait tenu à faire reblanchir l'intérieur de la vieille boulangerie. Le menuisier répara la porte et la fenêtre qui reçurent double couche de peinture. La Justine balayait tous les jours. La vieille demeure prit un aspect coquet.

L'oncle Thomas se laissa vivre.

Non pas inactif. Depuis qu'il avait reconquis la considération de sa sœur et de ses neveux, il se permettait des observations sur les cultures, sur la tenue des écuries et des étables, sur le choix des animaux. On l'écouta, et les affaires n'en allèrent pas plus mal ; il prit l'initiative de distribuer le fourrage aux bestiaux, l'avoine aux chevaux. On le laisse faire, puisque cela l'amusait, le cher oncle !

Ainsi Thomas Perrin descendit doucement vers la tombe, comme l'avait fait sa mère sans souffrir l'amertume de se sentir un être incapable et inutile, à charge aux autres.

Lorsqu'il fut gravement malade, sa tendre sœur appela le médecin, le curé, le notaire. Ce dernier ne fut pas longtemps, mais le prêtre revint plusieurs fois. Thomas Perrin mourut en paix.

La Valentine songea d'abord à fouiller les meubles, à chercher le sac d'écus, puis elle se ravisa.

— Nous avons été bien prévenants pour lui se dit-elle, le testament nous favorise . . . Puisque tout est à nous, j'ai bien le temps.

Elle commanda des obsèques de deuxième classe.

Le testament ne fit que des heureux. Thomas n'avait oublié personne. Sa montre à l'un, son lit à l'autre, son buffet pour celui-ci, son armoire sculptée pour celle-là, tout son linge pour Eléonore, et le surplus pour Valentine et ses deux autres enfants.

— C'était un homme juste ! déclara cette bonne sœur, il a pensé à tous et les a récompensés suivant les mérites de chacun.

Elle ajouta mentalement :

— C'est pour nous qu'il a réservé le sac d'écus . . .

On ouvrit les meubles. Dans le fond d'un tiroir un vieux porte-monnaie contenant trois louis de vingt francs, deux pièces de cinq francs,

trois francs cinquante en argent, et dix-huit sous de billon. En tout, soixante-quatorze francs quarante centimes.

— Mettez cela pour les pauvres, avec les vêtements du défunt, ordonna Valentine.

On regarda dans la boîte d'horloge . . . sur les corniches des meubles, on vida la paillasse . . .

— Il aura remplacé son argent à la Banque, songea la fermière.

Sûre que les meubles ne recélaient rien, elle laissa neveux et nièces emporter chacun son lot, et se promit de sonder les murs et de soulever les pavés. Car la Banque avait répondu n'avoir pas de compte pour M. Thomas Perrin.

Parmi les débris et chiffons qui n'avaient paru à personne dignes d'être emportés, le neveu Guillaume remarqua une paire de coussins de cuir rembourrés de crin, que l'on appelle chapeaux à bœufs, parce qu'on les place sur la tête de ces animaux pour éviter les chocs et les blessures du joug. L'un d'eux paraissait décousu et pesait plus lourd que l'autre.

— Passe-moi cela, dit la mère.

Ses doigts crochus introduits dans la fente ramenèrent d'abord un lacet de cuir, puis un sachet de toile bise.

— Le trésor de l'oncle ! s'écrièrent la nièce et le neveu.

— Fermez la porte ! ordonna la Valentine.

Sur la table elle aligna les piles de monnaie. Une, deux, cinq, dix cartouches.

— Cinq mille francs !

— Déroulez-en une, maman, dit la Justine, les rouleaux ne sont peut-être que de vingt louis, ça ferait mille francs de moins.

La fermière déchira un papier. Les pièces s'éparpillèrent sur la table avec un tintinnablement joyeux.

— C'est tout or rouge ! dit le gars.

— J'aime beaucoup l'or pâle, reprit Justine.

Mais la mère, qui se tenait plus près de la table, poussa un grand cri de rage en frappant un énorme coup de poing qui fit tressauter les pièces :

— Oh ! . . . le bandit !

Elle déchira fébrilement les autres rouleaux. Ce fut un amoncellement de pièces, toutes brillantes du même reflet cuivré. Le neveu et la nièce en prirent dans leurs mains :

C'était bien le calibre d'un louis d'or, c'était bien du métal fauve, mais chaque pièce portait avec sa date de frappe, l'indication de sa valeur.

— Deux centimes !

Des centimes reluisants, flambant neufs, tels qu'ils étaient sortis des ateliers de la Monnaie.

Thomas Perrin les était allés quérir avec d'autres, pour son ami Arsène le boulanger, qui faisait une grande consommation de centimes pour parfaire les comptes de ses clients puisque le pain se vendait trois sous et demi la livre.

Moyennent la somme de sept francs, Arsène le boulanger avait donné à son ami les 350 pièces neuves qui avaient constitué le fameux trésor de l'oncle Thomas.

J. ROMAIN LE MONNIER.

(*Almanach du Pèlerin*).

Curieuses expériences biologiques

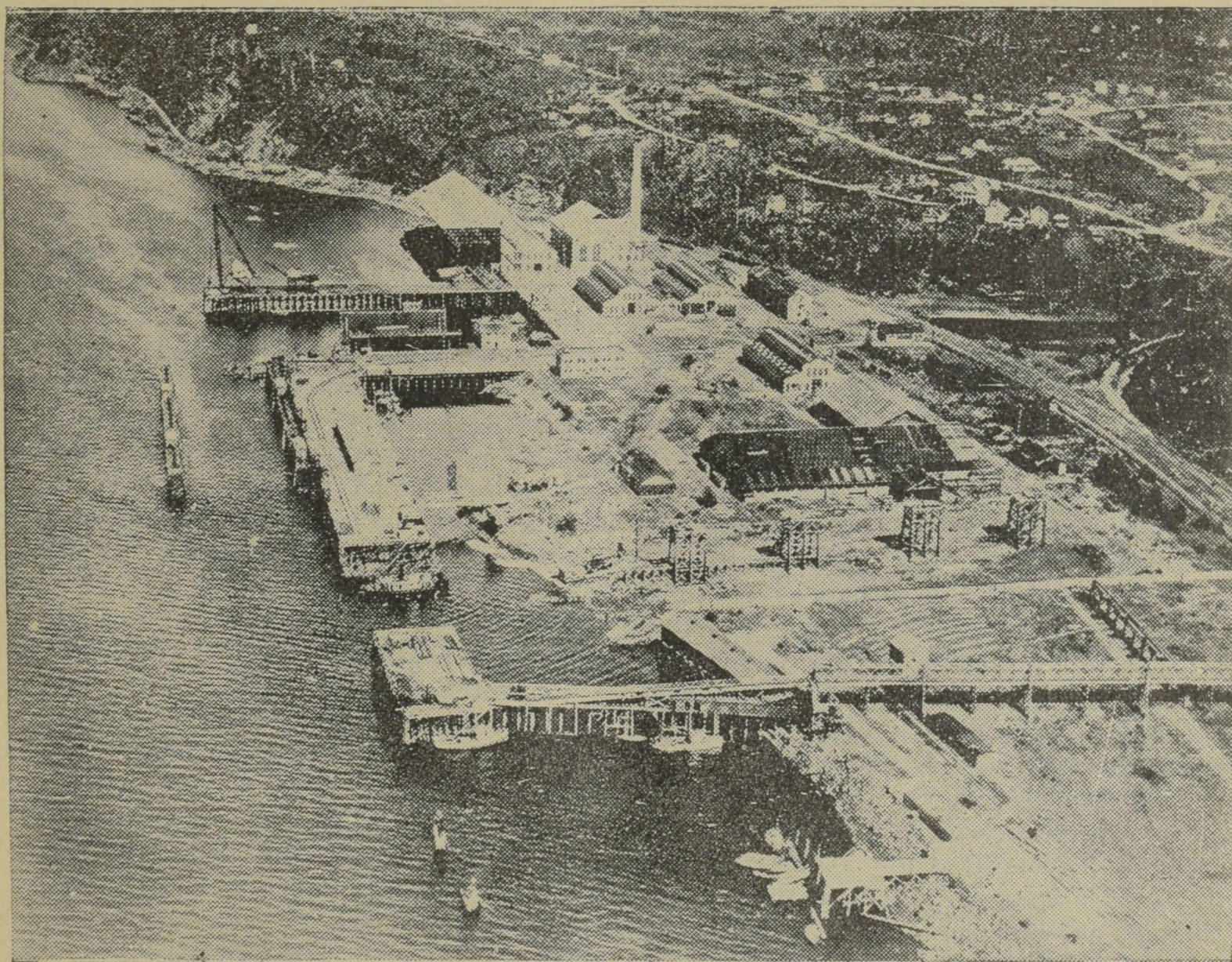
Edmond Perrier avait signalé à l'Académie des sciences, vers 1911, que certaines chenilles, lorsqu'on les décapite avec précaution, de manière à éviter les épanchements de sang trop considérables, survivent à cette opération et, après avoir passé à l'état de chrysalide, se transforment en papillons sans tête, parfaitement viables.

Le R. P. Cambouet, missionnaire à Madagascar depuis de très longues années, et connu par

certaines travaux biologiques, a récemment repris ces curieuses expériences. Il eut toutefois l'idée, au lieu d'opérer l'ablation de la tête sur des chenilles, de la faire subir aux papillons mêmes. Plus de quatre-vingts papillons, appartenant à deux familles très différentes, ont survécu à la décapitation effectuée sans épanchement de sang. Tous ces papillons ont, en outre, vécu un temps très sensiblement plus long que ceux des mêmes familles n'ayant pas subi le même traitement. Cet accroissement de longévité paraît d'ailleurs devoir être simplement attribué à l'activité nécessairement réduite des animaux décapités, qui entraîne une diminution de l'usure physiologique. C'est du moins l'explication qu'en donne M. Bouvier, professeur au Muséum, qui présentait ces jours-ci à l'Académie des Sciences le travail du R. P. Cambouet.

Il n'y a pour la volonté vertueuse qu'un principe de force : c'est l'amour.

Mgr D'HULST.



VUE DE PRINCE-RUPERT, C. B., prise en aéroplane.

Billets de faveur

ÉCRIT POUR L'APÔTRE

LE monsieur du troisième n'avait pas la réputation d'être généreux ni prodigue. Dans le quartier, on le considérait comme pingre. Les voisins admiraient la ténacité qu'il mettait à user ses complets jusqu'au dernier fil, de même que son courage à faire à pied, quatre fois le jour, le trajet entre son logis et le bureau.

Les époux Duquet eurent donc peine à réprimer leur surprise, le soir qu'il vint cogner à leur porte, tenant à la main deux bouts de carton vert.

— Ce sont des billets, expliqua-t-il, pour le concert Leginska, demain soir. Nous devons y aller, ma femme et moi, mais Hortense n'est pas bien ces jours-ci ; j'ai donc pensé à vous les offrir.

Les Duquet n'en croyaient pas leurs oreilles. Ils échangèrent un regard lourd de scepticisme, remercièrent, et sous le coup de l'étonnement, balbutiaient en indiquant une chaise. Mais l'autre refusa d'un geste. Il était pressé, il se rendait à une importante et vague réunion, où déjà il était atterdu. L'homme et la femme en étaient encore à leurs salamalecs qu'il dégringolait l'escalier. En bas, dans le corridor, on entendit le bruit de ses pas sur le parquet verni.

— Que penses-tu de notre homme ? demanda Duquet à sa femme.

— Je n'y comprends rien.

— Moi non plus.

Mais elle, la femme, voulut en avoir le cœur net, et elle décida de monter chez madame Leroy.

— Il a dit qu'elle était malade, je vais aux nouvelles !

Elle revint au bout d'une demi-heure, non sans un air de triomphe. Elle avait adroitement questionné la voisine, dont l'état de santé se trouvait normal, et qui, sans penser à mal, avait benoîtement trahi son mari.

— Je vous remercie de votre attention, avait-elle dit à la compatissante visiteuse. Si les billets vous intéressent, vous êtes les bienvenus. D'ailleurs, autant vous le dire, je n'ai pas de toilette convenable pour cette soirée. Alphonse les a eus d'un journaliste qu'il connaît, et qui

lui glisse ainsi, de temps à autre, les billets qui lui arrivent.

Et la petite dame Duquet, blonde, rose et mince, riait en contant l'entrevue.

— C'était trop beau, la générosité subite de monsieur Alphonse ! Il y avait anguille sous roche, et l'anguille, ma foi... c'était un journaliste !

Elle riait à gorge déployée, contente maintenant d'un rapprochement d'idées qu'elle croyait spirituel.

*

* *

Il arriva que madame Duquet, elle aussi, dut s'abstenir d'entendre Ethel Leginska. C'était à son tour d'être indisposée, elle s'était levée le matin avec une de ces migraines qui donnent la tentation du suicide.

— Ne perds pas tes billets à cause de moi, dit-elle à son mari. Invite un ami, un de tes compagnons de bureau... Je me coucherai, moi, et j'essaierai de dormir.

Il était donc parti, désappointé tout de même, parce qu'il faisait bon ménage avec madame Duquet, et que, n'étant pas riche, il avait rarement l'occasion de lui offrir un divertissement coûteux.

Sa femme, comme elle l'avait dit, voulut se mettre au lit. Elle se dévêtit lentement, chacun de ses mouvements ayant une répercussion douloureuse à sa tête. Mais elle ne put dormir. Elle se leva au bout d'une heure, enfla un ample peignoir et s'assit, frileuse, près du poêle de la cuisine.

Elle n'alluma pas de lampe, car la lumière lui blessait les yeux. La chatte sauta sur ses genoux. Elle la laissa faire et la flatta doucement de la main, cependant qu'elle s'efforçait de ne pas penser. L'horloge comptait les secondes et le poêle, par de petits interstices, projetait de minces lueurs sur les mains pâles de la malade.

Une autre heure passa.

Tout à coup, la femme tressaillit.

Était-ce un bruit du dehors ? Un craquement dans le plancher ? Elle eut l'impression que quelqu'un était là, non loin d'elle, immobile, qu'elle n'avait pas entendu venir. Instinctivement, elle se tourna vers la porte.

Elle ne s'était pas trompée, mais quelques minutes s'écoulèrent avant qu'elle fût certaine d'une présence étrangère. Tous ses nerfs ten-

dus, elle vit se mouvoir lentement, sur la vitre dépolie de la porte, l'ombre hésitante d'une forme humaine.

Avant de réfléchir, elle fut sur pied. A l'arrière du poêle à portée de la main, il y avait deux fers à repasser qui s'y trouvaient constamment, prêts à servir. Elle tremblait, n'eut pas le courage de crier. Comme une clé furtive s'introduisait dans la serrure, et avant qu'elle eût pesé son acte, elle saisit un des fers chauds, muni de sa poignée de bois, et le lança de toute sa force à travers la vitre, qui croula dans un bruit de sonnaillles.

Il y eut dans le corridor un cri de douleur, l'ombre trébuchante d'un homme sur les murs, puis, dans l'escalier, un vacarme de pas précipités.

Aux divers étages, des portes questionneuses s'ouvrirent.

Mal revenue de son émotion, la petite dame Duquet se demandait, parmi sa migraine, ce qui s'était passé, et si elle n'était point la victime d'une hallucination ? Puis effrayée à la pensée de demeurer longtemps seule, voyant toujours ce fantôme dans la porte, cette clé dans la serrure, elle arrangea ses cheveux en un tour de main, noua la ceinture de son peignoir et courut chez les voisins d'en haut, entrant d'un bond sans frapper.

Mais elle recula sur le seuil, saisie de stupeur.

Car Leroy était là, affaissé sur une chaise et le visage crispé, une affreuse brûlure lui dévorant le cou et la joue gauche. Il geignait, comme un enfant qui se plaint. Penchée sur lui, les lèvres blanches, sa femme essayait de le panser.

Madame Duquet redescendit d'une traite plus vite qu'elle n'avait monté. Elle se jeta sur son lit, et incapable de contenir ses nerfs, éclata en sanglots. Elle ne revenait pas de sa surprise. Mais indignée dans ses idées d'honnête femme, de plus en plus consciente de la réalité, elle comprenait l'énigme des billets de faveur.

Harry BERNARD.

Agissons comme si nous pouvions tout, et abandonnons-nous à la divine Providence comme si nous ne pouvions rien.

SAINT IGNACE.

Le rossignol

(CONTE)

“ Tu sais bien, n'est-ce pas ? qu'en Chine, l'Empereur est un Chinois et que tous ceux qui l'entourent sont des Chinois. Il y a bien des années que cette histoire s'est passée, mais, justement à cause de cela, elle vaut la peine d'être entendue avant qu'elle ne soit oubliée. Le château de l'Empereur était tout ce qu'il y avait de plus magnifique au monde, fait de haut en bas de porcelaine tellement précieuse et délicate qu'il n'y fallait toucher qu'avec mille précautions.

“ Dans le jardin, on voyait des fleurs extraordinaires ; les plus merveilleuses portaient de petites clochettes d'argent qui tintaient pour qu'on ne passât pas sans les remarquer. Oui, dans le jardin de l'Empereur tout était très ingénieusement arrangé, et il s'étendait si loin, que même le jardinier n'en connaissait pas la fin. Si l'on continuait à marcher, on arrivait dans une forêt superbe où il y avait de grands arbres et des lacs profonds. La forêt descendait jusqu'au bord de la mer ; les grands navires pouvaient aborder sous les branches où un rossignol avait établi sa demeure ; il chantait si délicieusement que même le pauvre pêcheur, préoccupé pourtant de bien d'autres choses, s'arrêtait dans son travail pour écouter.

“ Dieu ! que c'est beau ! ” disait-il. Puis, absorbé par son travail, il oubliait l'oiseau ; mais la nuit suivante, quand il l'entendait, il répétait de nouveau : “ Dieu ! que c'est beau ! ”

De tous les pays du monde, on venait voir la ville de l'Empereur, on admirait le château et le jardin, mais au chant du rossignol, on déclarait d'une voix seule : “ Le rossignol est vraiment ce qu'il y a de plus remarquable ici ! ”

Et les voyageurs, à leur retour, racontaient toutes ces merveilles, et les savants écrivaient des volumes sur la ville, le château et le jardin. Et toujours l'oiseau était cité en première ligne, et ceux qui savaient faire des vers composaient de beaux poèmes en l'honneur du rossignol qui chantait dans la forêt, près de la mer profonde.

Ces livres se répandirent partout et quelques-uns arrivèrent jusqu'à l'Empereur. Il était assis dans son fauteuil d'or et lisait très attentivement ; à chaque instant il faisait un signe de tête, tant il était ravi de lire les magnifiques descriptions sur le château et le jardin. “ Mais, le rossignol est ce qu'il y a de plus remarquable, ” lisait-on.

“ Comment ! ” dit l'Empereur, “ le rossignol ? Mais je ne le connais pas du tout. Est-il possible que nous ayons un pareil oiseau dans notre empire et même dans notre jardin ? Je n'en ai jamais entendu parler. Dire qu'il faut que ce soit les livres qui nous l'apprennent ! ”

Il appela son chambellan, qui était tellement fier que, lorsqu'un subalterne osait lui adresser la parole, il ne daignait jamais répondre que "Peuh !" ce qui ne signifie pas grand'chose.

"Il paraît qu'il y a ici un oiseau des plus extraordinaires, qu'on appelle "rossignol", dit l'Empereur. "On prétend que c'est ce qu'il y a de plus remarquable dans tout mon vaste empire ! Pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ?"

"Je n'en ai jamais entendu parler moi-même", répondit le chambellan. "Il n'a jamais été présenté à la Cour."

"Je veux qu'il vienne ce soir chanter devant moi", dit l'Empereur. "Tout le monde, excepté moi, connaît les trésors que je possède ; c'est tout de même un peu fort !"

"Jamais je n'en ai entendu parler", dit le chambellan, "mais je le chercherai et je le trouverai."

Mais où le trouver ? Le chambellan monta et descendit les escaliers, traversa les corridors et les salles, interrogea tout le monde, mais personne n'avait entendu parler du rossignol. Il revint dire à l'Empereur que c'était sans doute un conte de ces gens qui écrivent des livres. "Que Votre Majesté Impériale ne se fie pas à tout ce que l'on écrit : ce sont des contes à dormir debout et ce qu'on appelle la magie noire."

"Mais le livre où je l'ai lu", dit l'Empereur, m'a été envoyé par le Tout-Puissant Empereur du Japon, par conséquent cela ne peut être un mensonge. Je veux entendre le rossignol, je lui accorde une très haute faveur, et je veux qu'il soit ici ce soir, sinon toute la Cour sera tapotée sur le ventre après avoir soupé."

"Tsing-pé", dit le chambellan ; et il recommença sa course à travers les corridors et les salles, remonta et redescendit les escaliers, suivi par la moitié des courtisans, qui n'avaient pas la moindre envie de se faire tapoter sur le ventre après avoir soupé.

De tous côtés, on demanda le rossignol merveilleux, que connaissait le monde entier, sauf la Cour.

Enfin ils rencontrèrent dans la cuisine une petite fille très pauvre qui leur dit : "Le rossignol ? Mais bien sûr, je le connais ! Pour sûr, il chante bien. J'ai la permission de porter tous les soirs à ma pauvre mère malade les restes de la table ; elle demeure près du rivage et, lorsque je retourne chez nous et que je me repose dans la forêt, je l'entends chanter, le rossignol. J'en ai les larmes aux yeux, c'est comme si ma pauvre mère m'embrassait."

"Petite cuisinière", dit le chambellan, "je te ferai nommer cuisinière attitrée de la Cour et tu auras la permission de regarder manger l'Empereur, si tu veux nous conduire auprès du rossignol, car il est convié pour ce soir."

Ils partiront pour la forêt où le rossignol chantait d'habitude ; tout à coup on entendit beugler une vache.

"Ah ! voilà ! firent les courtisans. Quelle force étonnante dans un si petit oiseau ! Je suis sûr de l'avoir déjà entendu !"

"Non, ce sont les vaches qui beuglent", dit la petite cuisinière. "Nous sommes encore loin de l'endroit."

Dans l'étang les grenouilles se mirent à coasser.

"Dieu que c'est beau !" dit le chapelain de la Cour. "je l'entends à présent, on dirait des petites cloches d'église."

"Non, ce sont les grenouilles", dit la petite cuisinière, "mais je pense que nous allons bientôt l'entendre". Et voilà que le rossignol se mit à chanter.

"C'est lui", dit la petite fille. "Écoutez ! Écoutez ! Regardez, le voilà !"

Et elle montra du doigt un petit oiseau gris dans les branches.

"Est-ce possible ? dit le courtisan. Jamais je ne me le serais figuré ainsi. A-t-il l'air commun ! Il a certainement perdu ses couleurs en se voyant entouré par tant de grands personnages."

"Petit rossignol", appela à haute voix la petite cuisinière, "notre gracieux souverain désire que tu chantes devant lui."

"Avec le plus grand plaisir", dit le rossignol, et, de plus belle, il se mit à chanter.

"On dirait des clochettes de verre", dit le courtisan. "Et regardez donc comme il fait marcher son petit gosier. C'est curieux que nous ne l'ayons jamais entendu ; il aura certainement un grand succès à la Cour."

"Faut-il chanter encore une fois devant Sa Majesté ?" demanda le rossignol, qui croyait que l'Empereur était là.

"Très honorable petit rossignol", dit le courtisan, "j'ai le grand plaisir de vous convier pour ce soir à la fête de la Cour, où vous charmerez Sa Grâce Impériale par votre chant merveilleux."

"Mon chant fait meilleur effet dans le bois", dit le rossignol. Mais comme l'Empereur le désirait, il les accompagna volontiers.

Dans le château, on s'était donné bien du mal pour que tout fût joli. Les parquets et les murs de porcelaine étincelaient aux rayons de milliers de lampes d'or ; les corridors étaient ornés des plus belles fleurs dont les petites clochettes tintaient par suite des courants d'air et du va-et-vient continu. Impossible de se faire entendre !

Au milieu de la grande salle où l'Empereur était assis, on avait placé un perchoir en or pour le rossignol. Toute la Cour était là, et la petite cuisinière avait eu la permission de se tenir derrière la porte puisqu'elle avait été nommée "cuisinière impériale".

Toute la Cour était en grande tenue et tout le monde regardait le petit oiseau gris, auquel l'Empereur faisait de gracieux signes de tête.

Et le rossignol chanta si merveilleusement que les yeux de l'Empereur se remplirent de larmes qui lui coulaient le long des joues. A cette vue, le rossignol chanta encore mieux, et l'Empereur en fut ému jusqu'au fond du cœur. Il était si content qu'il voulait suspendre sa pantoufle d'or autour du cou du rossignol, mais le rossignol refusa, trouvant sa récompense déjà assez grande.

“ J'ai vu des larmes dans les yeux de l'Empereur, cela vaut pour moi tous les trésors de la terre. Les larmes d'un Empereur ont une étrange puissance ; Dieu sait que je suis richement récompensé ! ”

Et il recommença son chant adorable.

“ C'est de la coquetterie la plus délicieuse ”, firent les dames de la Cour ; et voulant imiter le rossignol, elles se mirent de l'eau dans la bouche pour faire des gougous quand on leur adressait la parole, elles se croyaient ainsi de charmants rossignols.

Les valets de pied et les femmes de chambre firent annoncer qu'ils étaient contents eux aussi, ce qui n'est pas peu dire, car ces gens-là sont les plus difficiles à satisfaire.

Bref, le rossignol remporta un grand succès.

A partir de ce jour, il dut rester à la Cour. On lui donna une cage pour lui seul et la permission de se promener deux fois dans la journée et une fois dans la nuit. Douze domestiques l'accompagnaient, chacun le tenait par un fil de soie à la patte et tenait bon. Une promenade dans ces conditions n'avait rien de folâtre !

Dès lors, toute la ville parla de l'oiseau extraordinaire et quand deux personnes se rencontraient, l'une n'avait pas plus tôt prononcé “ Ro . . . ” que l'autre se pâmait en achevant “ . . . ssignol ”. Onze enfants de charcutiers furent baptisés : “ Rossignol ”. mais aucune d'eux ne fut jamais capable d'émettre un traître son.

Un jour l'Empereur reçut un gros paquet sur lequel on avait écrit “ Rossignol ”.

“ Voilà probablement un nouveau livre sur notre oiseau célèbre, dit l'Empereur. ”

Mais ce n'était pas un livre ; il trouva un petit objet d'art enfermé dans une boîte : c'était un rossignol artificiel, copié sur le vivant ; seulement il était entièrement couvert de diamants, de saphirs et de rubis. Quand on remontait le mécanisme, il se mettait aussitôt à chanter un des morceaux que chantait le vrai rossignol et l'on voyait remuer sa queue étincelante d'or et d'argent. Un petit ruban, autour de son cou, portait l'inscription suivante : “ Le rossignol de l'Empereur du Japon est pauvre, comparé à celui de l'Empereur de Chine. ”

“ C'est superbe ! ” fit tout le monde ; et celui qui avait apporté l'oiseau artificiel reçut immédiatement le titre de : Grand-Introduceur-Impérial-de-Rossignol.

“ On va les faire chanter ensemble ; cela fera un duo merveilleux ! ”

Et on les fit chanter ensemble, mais le duo ne marchait pas du tout, car le vrai rossignol chantait librement, à sa manière, tandis que l'oiseau artificiel suivait les mouvements des cylindres.

“ La faute n'en est pas à lui ”, dit le chef d'orchestre de la Cour ; il chante parfaitement en mesure, on le dirait formé à mon école ”. On le fit donc chanter seul. Il obtint un aussi vif succès que le véritable rossignol, sans compter qu'il plaisait bien davantage aux yeux, car il brillait autant que les bijoux des dames de la Cour.

Trente-trois fois de suite, il chanta le même morceau sans se fatiguer. On n'aurait pas mieux demandé que de l'entendre encore, mais l'Empereur trouva que c'était au vrai rossignol de chanter . . . Mais où était-il ? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre pour regagner sa verte forêt.

“ Qu'est-ce que cela signifie ? ” dit l'Empereur. Et tous les courtisans dirent avec indignation que le rossignol était un animal bien ingrat. “ Heureusement que le meilleur des deux nous reste ”, dirent-ils, et ils se firent répéter le même morceau pour la trente-quatrième fois, mais ils ne le savaient pas encore tout à fait, car il était très difficile.

Le chef d'orchestre fit de grands éloges de l'oiseau qu'il trouva bien supérieur au rossignol véritable, non seulement comme extérieur, mais comme mécanisme intérieur. “ Car, voyez-vous, Messieurs, et vous la première, Majesté Impériale, chez le rossignol on n'est jamais sûr de ce qui va venir, tandis que chez l'oiseau artificiel tout est réglé à l'avance ; c'est ainsi et cela sera toujours ainsi. On peut le démonter et le remonter, voir jusqu'où peut atteindre le génie de l'homme, comment sont disposés les cylindres et de quelle manière ils fonctionnent ! ”

“ C'est tout à fait notre avis ”, dirent tous les courtisans ; et le dimanche suivant, le chef d'orchestre eut l'autorisation de montrer l'oiseau mécanique au peuple, pour qu'il l'entendit à son tour. Le peuple était transporté de joie, autant que s'il se fût grisé de thé, ce qui est tout à fait chinois. “ Oh ! Oh ! ” firent-ils levant l'index et hochant la tête ; mais les pauvres pêcheurs qui avaient entendu le véritable rossignol, disaient : “ Oui, cela ressemble, c'est beau, mais il y manque un je ne sais quoi. ”

Le véritable rossignol fut banni de la ville et de l'empire.

Auprès du lit de l'Empereur, l'oiseau artificiel eut sa place d'honneur sur un coussin de soie ; autour de lui étaient disposés une foule de cadeaux en or et en pierreries. Il portait à présent le titre de : " Grand-Chanteur de la table de nuit impériale ", classé numéro un du premier rang à gauche, côté que l'Empereur estimait le plus important, vu la place du cœur ; car le cœur se trouve à gauche, même chez un Empereur. Et le chef d'orchestre composa sur l'oiseau artificiel vingt-cinq volumes filandreux et savants, hérissés des mots chinois les plus difficiles ; tout le monde prétendait les avoir lus et compris, pour ne pas s'exposer à être rangé parmi les sots et à se faire tapoter sur le ventre.

Les choses restèrent telles pendant toute une année.

L'Empereur, la Cour et tout le reste des Chinois savaient par cœur chaque petit glouglou de l'oiseau artificiel, ils suivaient son chant sans peine, et c'était justement ce qui en faisait le charme. Du dernier gavroche de la rue jusqu'à l'Empereur, tout le monde chantait : " Zi, zi, glou, glou, glou ! " C'était on ne peut plus amusant !

Mais un soir que l'oiseau chantait de son mieux et que l'Empereur l'écoutait dans son lit, on entendit tout à coup quelque chose qui fit " crac " dans l'oiseau ; toutes les roues prirent le galop et la musique s'arrêta net.

L'Empereur sauta de son lit et fit appeler le médecin ordinaire, mais qu'y pouvait-il ? Ensuite on fit venir l'horloger, qui réussit en effet, après des bavardages sans fin et un examen des plus minutieux, à réparer l'oiseau tant bien que mal ; seulement il déclara qu'il fallait beaucoup le ménager, parce que les ressorts étaient usés et impossibles à remplacer. Quelle désolation ! On n'osait faire chanter l'oiseau artificiel, qu'une seule fois par an, et cette fois même était presque de trop.

A chacune de ces solennités, le chef d'orchestre faisait un petit discours, rempli de mots archi-difficiles, pour démontrer que le chant était aussi parfait qu'auparavant.

Cinq années s'étaient écoulées, lorsque tout le pays fut plongé dans un deuil profond.

L'Empereur, qui était très aimé de son peuple, tomba si malade qu'on le crut près de mourir. Déjà en avait désigné son successeur, et le peuple se rassemblait devant le château, en

demandant au chambellan des nouvelles de l'Empereur.

" Peuh ! fit le chambellan, en secouant la tête.

L'Empereur, pâle et glacé, était étendu dans son lit magnifique ; toute la Cour le croyait mort et s'empressait d'aller saluer le nouvel Empereur. Les valets de pied couraient colporter la nouvelle et les femmes de chambre donnèrent un thé. On avait posé des tapis dans tous les corridors et dans toutes les salles pour étouffer le bruit des pas. Un profond silence régnait dans tout le palais.

Or, l'Empereur n'était pas mort. Pâle et froid, il reposait dans son grand lit aux rideaux de velours, ornés de glands d'or ; à travers une fenêtre ouverte, la lune éclairait de ses rayons l'Empereur et l'oiseau artificiel.

Le pauvre Empereur pouvait à peine respirer, quelque chose lui oppressait la poitrine ; il ouvrit les yeux et vit que c'était la Mort. Elle s'était mise la couronne impériale sur la tête ; d'une main, elle tenait le sabre d'or et de l'autre, le beau drapeau. Tout autour, dans les plis des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, quelques-unes effroyables, d'autres douces et charmantes. C'étaient toutes les mauvaises et toutes les bonnes actions de l'Empereur, qui venaient assister à son agonie.

" Te souviens-tu de ceci ? Tu souviens-tu de cela ? " disaient-elles tout bas, l'une après l'autre, et elles lui racontaient tant de choses qu'une sueur froide lui mouillait le front.

" Je ne m'en suis jamais rendu compte ", dit l'Empereur. " De la musique ! De la musique ! Qu'on apporte la grosse caisse chinoise, pour que je n'entende plus tout ce qu'elles disent. " Et les têtes continuaient à parler, et à tout ce qu'elles disaient, la Mort faisait un hochement de tête, à la manière des Chinois.

" De la musique, de la musique ! " cria l'Empereur. " Chante, petit oiseau bien-aimé, chante ! Je t'ai donné de l'or et des bijoux, je t'ai mis ma pantoufle d'or autour du cou, chante, mais chante donc ! "

Mais l'oiseau restait muet, personne n'étant là pour le remonter. Cependant, la Mort regardait toujours l'Empereur de ses grandes orbites vides. Le silence se fit de plus en plus effrayant. Tout-à-coup, près de la fenêtre, un chant ravissant se fit entendre : c'était le petit rossignol véritable qui, apprenant la maladie de l'Empe-

reur, était venu lui chanter espoir et consolation. A mesure qu'il chantait, les fantômes pâlis- saient de plus en plus, le sang circulait plus rapide dans le corps affaibli de l'Empereur, et la Mort elle-même, attentive murmurait : " Continue, petit rossignol, continue." " Oui, si tu veux me donner le sabre d'or, si tu veux me donner la riche bannière ; oui, si tu veux me donner la couronne impériale ! "

Et pour chaque chanson, la Mort donnait une joyau, et toujours le rossignol continuait à chanter. Il chanta les charmes du paisible cime- tière où fleurissent les roses blanches, où le sureau exhale son doux parfum, où le vert gazon est mouillé des larmes des survivants ; et la Mort fut prise du désir de revoir son jardin et s'évanouit par la fenêtre comme un brouillard blanc et froid.

" Merci, merci ", dit l'Empereur, " merci, cher petit oiseau béni, merci, je te reconnais. C'est toi que j'ai banni de ma ville et de mon empire et qui néanmoins, par tes douces mélo- dies, viens chasser de mon lit les fantômes effrayants et qui éloigne la Mort de mon cœur. Comment pourrais-je jamais te récompenser ? "

" Tu m'as déjà récompensé ", dit le rossi- gnol, " j'ai vu des larmes dans tes yeux, la première fois que j'ai chanté devant toi, jamais je ne l'oublierai ! Ce sont là des trésors qui réchauffent l'âme et le cœur d'un chanteur. Mais tâche maintenant de reposer, je t'endor- mirai de mon chant. "

Et pendant qu'il chantait, l'Empereur s'en- dort doucement, d'un sommeil calme et bienfaisant.

Quand il se réveilla frais et dispos, le soleil brillait à travers les fenêtres. Aucun de ses ser- viteurs n'était revenu auprès de lui le croyant mort ; seul, le rossignol chantait toujours.

" Reste toujours auprès de moi ", dit l'Em- pereur, " tu chanteras quand il te plaira et je briserai en mille miettes l'oiseau artificiel. "

" N'en fais rien ", dit le rossignol, " garde-le, il a fait le bien qu'il a pu ! Quant à moi, je ne puis faire mon nid au château, mais permets- moi de revenir quand il me plaira. Le soir, je chanterai sur la branche, près de ta fenêtre, pour te réjouir le cœur et pour éveiller ta pensée ; je chanterai les bonheurs et les souffrances de la vie, je chanterai le bien et le mal que ton entourage te cache ; le petit oiseau voltige partout, il voit le pauvre pêcheur et le paysan, ainsi que tous ceux qui vivent éloignés de toi et de ta Cour ! J'aime ton cœur plus que ta couronne et cependant elle est entourée d'une

auréole de sainteté ! Je viendrai et je chanterai pour toi. Promets-moi seulement une chose ! "

" Tout ce que tu voudras ", répondit l'Empe- reur, debout dans son costume impérial qu'il avait revêtu tout seul, et pressant sur son cœur le sabre d'or massif.

" Promets-moi seulement de ne dire à per- sonne que tu as un petit oiseau qui te dit tout ; les choses n'en iront que mieux. "

Et le rossignol s'envola.

Les serviteurs entrèrent pour voir une der- nière fois leur Empereur qu'ils croyaient mort ; ils s'arrêtèrent, bouche bée. . .

" Bonjour ! " leur dit l'Empereur.

ANDERSEN.

UN PEINTRE A LA GRANDE ARMÉE

Le général Lejeune

LES soldats de Napoléon ont fait la guerre sans relâche. Pas de répit entre Austerlitz et Iéna, entre Saragosse et Wagram. Il faut toujours marcher, toujours combattre. Et cependant, au cours d'une vie militaire si agitée, l'un de ces braves a trouvé le temps d'exécuter de grandes toiles avec le plus grand souci de l'art. Durant vingt années de guerres, sa main n'a quitté le sabre que pour le pinceau, et, dans cette exis- tence admirablement remplie, la peinture et le combat ont été de pair et sans se nuire. Cet artiste imprévu s'appelle le général Lejeune. C'est une des figures les plus curieuses de l'épopée impériale.

Ce peintre-soldat avait eu à ses débuts une aventure charmante. Sa famille habitait Ver- sailles, et, pendant son enfance, il s'essayait déjà à fixer sur la toile les arbres et les bassins du parc. Un matin qu'il s'est installé devant une étude de sous-bois, il voit venir à lui une belle dame vêtue d'un gracieux négligé de mousseline blanche. Un hussard hongrois abrite avec un immense parasol sa tête finement poudrée. Elle regarde l'œuvre commencée, félicite le petit artiste et le prend familièrement par la main pour lui montrer, dit-elle, de plus beaux sites que celui qu'il est en train de reproduire. C'est la reine Marie-Antoinette qui fait à l'enfant émerveillé les honneurs du petit Trianon.

Hélas ! les heures tragiques vont vite sonner pour la pauvre reine. Quelques années après, la Révolution gronde, les levées d'hommes s'or- ganisent pour courir aux frontières. Lejeune a suivi son impérieuse vocation de peintre. Il tra- vaille dans l'atelier d'un maître très goûté, le paysagiste Valenciennes. C'est un beau garçon de vingt et un ans, aux yeux vifs, à la bouche souriante. L'atelier n'a pas de plus joyeux boute-

en-train. Mais voilà que toute la jeunesse s'exalte à l'idée de la patrie en danger. Le jeune artiste suit l'impulsion fiévreuse. Il s'engage dans une troupe fort originale composée de peintres, de littérateurs, de philosophes. Alexandre Duval et Jean-Baptiste Say en font partie. La réunion prend, d'ailleurs, le nom de *Compagnie des Arts* et fait peindre une Minerve sur sa bannière. Lejeune défile avec ses camarades devant la Convention. Le président Héroult de Séchelles l'honore personnellement d'une courte harangue :

— Toi, mon jeune ami, tes armes seront le rempart de la patrie, et tes pinceaux nous retraceront vos victoires.

Cette phrase pompeuse était une prédiction.

Lejeune étonne par la multiplicité de ses facultés. Peintre, il est encore écrivain, et nous avons de lui des mémoires pleins de verve et de coloris. Soldat, il passe successivement dans l'infanterie, l'artillerie, le génie. Nous le trouvons en Hollande, en Allemagne, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Wagram, en Espagne, accomplissant les exploits les plus divers. A Marengo, c'est lui qui amène Desaix. A Eckmühl, il charge au clair de la lune avec les cuirassiers de Nansouty. A Saragosse, il est mêlé à toutes les terribles péripéties du siège. A Essling, il fait repasser l'empereur dans l'île Lobau avec l'aide des marins de la garde et gagne ainsi le titre de baron de l'Empire. Depuis 1799, le major général Berthier se l'est attaché comme aide de camp, et il va rester auprès de ce chef, auquel il est tout dévoué, jusqu'en 1813.

C'est, durant ces années glorieuses, le plus curieux mélange d'art et d'activité guerrière. A la Grande Armée, on n'appelle Lejeune que *le peintre*. Pendant les rares intervalles de paix, il s'empresse de fixer ses impressions de campagne en des toiles de dimensions importantes. Il expose à tous les Salons. En 1801, sa *Bataille de Marengo* lui vaut une médaille d'or et des éloges du Premier Consul. Puis viennent des combats d'Italie et d'Égypte peints avec infiniment de sincérité et d'entrain. Quatre tableaux consacrés à Austerlitz obtiennent un immense succès au Salon de 1806. Il y a un tel encombrement de foule devant le *Bivouac de l'empereur la veille de la bataille*, qu'il faut y placer des factionnaires. Napoléon favorise de toutes ses forces ces œuvres du fécond aide de camp de Berthier. Il sent que ce sont là de véritables bulletins en peinture qui parlent mieux encore que les siens à l'imagination populaire. Au cours de ces brefs instants de détente, Lejeune ne quitte l'atelier que pour fréquenter chez ses amis les peintres : Gros, Girodet, Régnault, Guérin. Sa belle humeur, sa conversation brillante, la netteté et le pittoresque de ses souvenirs le font rechercher dans tous les milieux d'artistes.

Qu'arrive une nouvelle coalition, Lejeune essuie ses pinceaux, décroche son sabre. En chemin, malgré les rigueurs de la température, la fatigue exténuante des étapes, il s'émerveille des sites et des couleurs. Le crayon ne quitte pas sa main. Ses fontes sont bourrées de croquis exécutés sur l'avant de la selle, même dans les moments les plus périlleux. Au bivouac, s'il n'est pas occupé à quelque agape ou à quelque duel, nous le trouverons sûrement en train de manier le fusain ou de laver une aquarelle. C'est un paysage, un portrait de camarade, un type de troupière ou encore l'uniforme des lanciers polonais composés sur l'ordre de l'empereur ou cette magnifique tenue des aides de camp de Berthier, blanche, rouge et or, que Lejeune porta lui-même avec une si martiale élégance. La bataille a-t-elle eu lieu, par ordre de son chef, notre peintre en uniforme s'installe devant son chevalet, à la façon d'un moderne plein-airiste, et le voilà, au milieu des fusées, des décombres, des cadavres, qui se met à peindre le lugubre paysage devenu immortel.

Peu lui importent la canonnade qui s'obstine ou les balles perdues qui pourraient le jeter à bas de son pliant. Aucun danger ne parvient à troubler l'artiste curieux et impassible qu'il est. Fait prisonnier par erreur, au cours d'une mission diplomatique, il remarque que les Cosaques qui l'ont pris sont de fort beaux hommes, et, séance tenante, il les dessine. Souvent aussi sa verve s'amuse à de larges pochades sur les murs des cantonnements. Après la bataille de Pultusk, il exécute au charbon sur le mur d'une auberge un groupe grandeur nature de ces mêmes Cosaques. Ses camarades, enchantés de la ressemblance, mettent son nom au bas du dessin. Trente-trois ans après, de jeunes réfugiés polonais voient Lejeune à Toulouse et lui racontent qu'ils connaissent son nom pour l'avoir vu sur ce tableau dans l'auberge de Pultusk qui, depuis ce jour, a pris pour enseigne : *Aux cosaques français*.

Lejeune est un touriste d'art autant qu'un conquérant. Passionnément épris des chefs-d'œuvre des maîtres, il court les musées de l'Europe, comme un de ses illustres camarades, Paul-Louis Courier, court les bibliothèques. Avec quel amour il va visiter les galeries de Munich, de Dresde, de Vienne, encore tout botté, sans prendre le temps de secouer la poussière de la victoire ! Dans les capitales qui s'ouvrent devant notre canon, il continue son existence d'artiste mondain. A Vienne, il couvre de ses dessins les albums des belles dames de la cour et il va travailler chez un vieux peintre dont Paris a raffolé jadis, Casanova.

Mais voici qui est mieux encore. A cette époque vivait à Munich un graveur pauvre et inconnu du nom d'Aloysius Senefelder. Après bien des essais infructueux de reproduction sur pierre, il s'était découragé, et la légende raconte

qu'il allait se jeter dans l'Isar quand il avait aperçu dans le lit sablonneux de la rivière ces pierres au grain lisse et fin qu'il désespérait de découvrir jamais. Cette fois, l'essai avait réussi, le succès était venu après des lutttes et des déboires, et maintenant le roi de Bavière protégeait l'inventeur et sa découverte : la lithographie. Lejeune revient alors d'Austerlitz. En passant à Munich, il est reçu par le roi Maximilien, qui lui montre ses richesses artistiques. Puis, le jour du départ, au moment où la voiture déjà attelée attend le voyageur, le souverain a l'idée de le faire conduire chez les frères Senefelder. Car Aloysius a associé son cadet à ses espérances.

Les deux frères, charmés de la visite, expliquent leur procédé à l'officier français, lui montrant leurs essais, leurs outils, leur matériel, lui disent les perfectionnements qu'ils en attendent. Lejeune écoute avec attention, pose des questions, s'enthousiasme, puis émet des doutes. Aloysius, afin de les lever, lui demande un dessin de sa main. Qu'il le leur confie et il verra ! Et voici Lejeune qui s'installe, sabre au côté, et qui dessine sur la pierre un de ces Cosaques dont l'allure barbare l'a décidément séduit. Puis il va déjeuner, en attendant le résultat. Il n'est pas à table depuis une demi-heure que l'apprenti des Senefelder lui apporte cent épreuves de son dessin. Stupéfaction de Lejeune qui n'en peut croire ses yeux. Il est si enchanté qu'il se précipite de nouveau chez les deux frères et qu'il leur promet de parler de leur découverte au maître tout-puissant de l'Europe, à l'empereur. Ce cosaque de Lejeune est la première lithographie française en date. L'original est à Toulouse et les épreuves en sont devenues presque introuvables.

Lejeune tint sa promesse. Il montra sa lithographie à l'empereur et lui parla des Senefelder. Napoléon l'écouta avec un vif intérêt, l'engagea à continuer ses essais, lui promit même de lui en fournir les moyens. Mais le zélé importateur de l'art lithographique se heurta à des jalousies, à des mauvaises volontés et ne fut pas compris des hauts fonctionnaires des beaux-arts. Ce ne fut que dans la société élégante, surtout parmi les femmes, que Lejeune put faire quelques adeptes. Jusqu'en 1812, la lithographie ne sera en France qu'un délassement mondain. De cette époque date seulement sa véritable éclosion chez nous. Mais Lejeune sera alors en train de guerroyer en Espagne et nul ne se rappellera plus que l'initiateur, ce fut lui.

Ah ! on ne lui laisse guère le temps de s'attarder à l'atelier ! Il est vrai que sa destinée le promène à travers le plus vaste, le plus grandiose, le plus changeant des ateliers : l'Europe, avec l'interminable déroulement de ses champs de bataille. Quand ce n'est pas la guerre qui le réclame, c'est la diplomatie. En 1810, à peine

rentré de campagne, le colonel Lejeune doit courir à Vienne à franc étrier pour assister avec Berthier au mariage par procuration de la nouvelle impératrice Marie-Louise. Après la cérémonie, la cour va au théâtre, et le brillant aide de camp se trouve placé, dans la loge impériale, tout près de la future impératrice et reine. Vite il en crayonne un portrait frappant. Trois jours après, il remonte à cheval pour aller annoncer à Napoléon le départ de sa jeune épouse. Celui-ci le questionne aussitôt sur la ressemblance d'un portrait d'elle qu'il a reçu de Vienne. Pour toute réponse, Lejeune tire le profil inséré dans son agenda. L'empereur s'écrie :

— Ah ! c'est bien là la lèvres autrichienne des Habsbourg !

Et, fiévreusement, il le presse d'interrogations, lui demande des détails, lui fait part de ses espoirs.

Bientôt, une nouvelle chevauchée va arracher Lejeune à ses grands travaux de peinture. Cette fois, il galope vers cette Espagne dont il aime les sierras et les ruines aux beaux aspects romantiques. Il y est capturé par les *guerilleros* au milieu de péripéties dramatiques qui lui ont inspiré deux de ses meilleures toiles et dont il fait dans ses mémoires un poignant récit. Nous le retrouvons ensuite sur les terribles pontons d'Angleterre. Mais l'intrépide soldat n'est pas de ceux qu'on tient longtemps en cage. Après une évasion d'une incroyable hardiesse, revient prendre sa place de combat. C'est à la Moskowa qu'il gagne ses étoiles de général. A Hohenwerda, il décide du sort de la journée en s'aventurant jusque dans les lignes de Bulow. Quelques jours après, il est grièvement blessé d'un éclat d'obus à la glorieuse bataille de Hanau. C'est la fin de sa carrière active. Désormais, il ne fera plus campagne qu'en peinture.

Mais l'épopée est close, et l'ancien aide de camp de Berthier va trouver dans l'art une inépuisable consolation à la fin des belles années de gloire, à la chute de cet empereur auquel il avoit voué un ardent amour. Grâce à son pinceau, il revit sans cesse le passé merveilleux. A défaut des victoires anciennes, il en remporte de plus pacifiques au Salon avec ses toiles militaires du *Convoi de Salinas*, de *Guisando*, du *Combat de la Chiclana*, du *Passage du Rhin*, avec ses tableaux de genre dans la manière du XVIIIe siècle : *La Chasse*, *la Pêche*, *l'Orage dans le parc*. Et, par une destinée étrange paradoxale, l'ancien sabreur d'Eckmuhl s'éteint paisiblement, en 1848, directeur de l'École des beaux-arts de Toulouse.

Son œuvre lui survit et mérite de demeurer. On peut en voir la plus grande partie au musée de Versailles, où une salle spéciale lui a été aménagée. Quant à ces aquarelles que Lejeune exécutait le soir même des batailles, elles ont

été réunies en 1895 à l'Exposition militaire de la Révolution et de l'Empire. Elles sont d'une jolie touche savoureuse, bien éloignée de la sécheresse ordinaire des topographes. Elles n'en sont pas moins précises. Lejeune excellait à rendre avec netteté et exactitude les vues panoramiques. Il aurait pu être le Van der Meulen de l'épopée impériale, car il avait la même habileté que lui à embrasser un vaste ensemble. Mais, à côté de la vérité historique, il en a une autre : celle des détails, des mœurs, des physionomies, de toute cette atmosphère belliqueuse qu'on respire dans ses tableaux. A défaut d'autre mérite, son œuvre devrait être étudiée pour les précieux documents qu'elle donne sur la vie militaire d'alors, comme celles de Boilly et Debucourt le sont, tous les jours, pour les coins de de vie parisienne qu'on y découvre.

La véritable physionomie des armées de ce temps a été si rarement rendue par les peintres contemporains ! Ce sera une des caractéristiques de la République et de l'Empire de s'être fort peu représentés sous leur aspect de tous les jours. On préférerait l'allégorie des faits aux faits eux-mêmes. On confondait l'histoire avec l'apothéose. Lejeune, lui, observe juste et peint vrai. Malgré quelques concessions à la mode et aux formules régnantes, il ne nous montre que ce qu'il a vu au cours de sa vie errante et militaire. Au lieu des éternels Romains chers à David et à son école, il peint des types militaires d'une observation sincère et clairvoyante. Nous reconnaissons à leurs traits particuliers le grognard, le cavalier bretteur, le conscrit naïf, l'officier à la prestance superbe. On sent que Lejeune les connaît, qu'il vit avec eux, qu'il les aime. Au milieu de l'emphase courante, il parle une langue simple et familière. C'est le premier peintre militaire qui ait senti battre le cœur de l'armée.

Tout dans son œuvre révèle le témoin affectueux et avisé. On le reconnaît aux multiples incidents dont il remplit ses tableaux de bataille. C'est un dragon qui ramène un prisonnier, les mains liées à la queue de son cheval, une belle vivandière qui verse impassiblement la goutte sous les balles, un chien atteint par la mitraille qui aboie furieusement, un cheval blessé qui mort son maître. Que de petits drames, comme l'officier autrichien au ventre ouvert qui supplie un Français de l'achever, ou les élégantes voyageuses folles de terreur au milieu du convoi attaqué, ou encore le mameluk aux yeux angoissés qui se cache sous les plis de soie d'une tente abattue par la charge ! On peut dire des œuvres de Lejeune qu'elles sont des mémoires peints. Il est rare, d'ailleurs, que nous n'y retrouvions pas sa silhouette svelte et élégante.

Le *Bivouac de l'empereur la veille de la bataille* abonde particulièrement en savoureux épisodes de la vie de campagne notés avec infiniment de vérité et d'esprit. L'empereur, bien

éclairé par les reflets du foyer au milieu de l'ombre, a une attitude naturelle et simple. Chose rare dans les œuvres d'art de l'époque, il n'est pas en scène. Autour de lui, des chevaux reviennent du fourrage, des grenadiers préparent leur campement ou démolissent une mesure avec des gestes de loustics. Au premier plan, un groupe de jeunes aides de camp paraît s'accommoder joyeusement de la nuit glacée et du souper frugal. L'un se penche vers son assiette posée à terre. L'autre déguste du tokay. Un troisième, M. Longchamps, lit à haute voix une chanson rapportée de France :

En courant par monts et par vaux,
Les postes de la Germanie
Ont crevé leurs meilleurs chevaux
Pour suivre notre infanterie.

Plus tard, l'extrême véracité de ce tableau devait amener une scène touchante. En décembre 1809, à la veille du divorce, Berthier invite l'empereur et l'impératrice à une grande fête dans sa propriété de Grosbois. Au moment du départ, l'impératrice est en retard. On charge le colonel Lejeune de l'attendre et de l'accompagner. En chemin, Joséphine paraît triste. Elle songe avec douleur à la séparation désormais inévitable. Mais elle voudrait emporter dans son isolement quelque souvenir de l'époux qui la délaisse, des jours glorieux qu'il lui a fait vivre. Avec l'accent de la prière, avec des larmes qu'elle ne peut contenir, elle demande à Lejeune une copie de ce *Bivouac d'Austerlitz* qui a été placé aux Tuileries dans la galerie de Diane. Et elle insiste humblement, souveraine redevenue femme :

— N'est-ce pas, que vous ne m'oubliez pas, quelque chose qui m'arrive, n'est-ce pas ?

Lejeune, ému de pitié, promet, s'engage . . . Mais la guerre tyrannique va le reprendre, et la pauvre impératrice répudiée mourra avant qu'il ait eu le temps de tenir sa promesse.

A ses qualités de sincérité, d'observation, de verve, notre artiste empanaché joint de sérieux dons de peinture. C'est d'abord un paysagiste remarquable. Il a l'ordonnance majestueuse, l'exécution habile des lointains baignés de vapeurs transparentes, la connaissance approfondie de la perspective. Cavalier accompli, il excelle à rendre le cheval avec ses mouvements vrais, ses vives allures, emporté par la charge, soufflant, ruant, flairant le sable, cabré sous la mitraille. Son dessin est sûr, sa touche élégante et claire. Parfois, il lui arrive d'atteindre à un puissant effet dramatique. Je n'en veux pour preuve que sa *Bataille d'Eylau*, d'où se dégage un réalisme si poignant, une impression funèbre si intense. Qu'on est loin de l'apothéose et des conventions picturales avec ce Napoléon à la tête emmitouffée de fourrures comme un Esquimau !

En résumé, on peut dire de Lejeune qu'il a peint comme il s'est battu, avec fougue, avec franchise, avec belle humeur : à la française. S'il n'occupe qu'une place secondaire dans l'histoire de l'art, il y garde du moins cette incomparable originalité d'avoir vécu la plus merveilleuse des épopées avant de la peindre et de nous en laisser de belles visions.

Louis SONOLET.

(*Le Noël*).

LE PREMIER SUCRE D'ÉRABLE AU CANADA

Quand a-t-on commencé à fabriquer du sucre d'érable au Canada ?

Champlain ne dit pas un mot du sucre d'érable. Sagard, en 1623, est le premier auteur qui mentionne l'eau d'érable, mais il ne dit pas qu'on en faisait du sucre. Il en est de même pour Pierre Boucher dont "l'Histoire Naturelle de la Nouvelle-France" fut publiée en 1663. D'après une phrase de La Houtan, de son temps au Canada, on faisait du sucre d'érable mais il

n'y avait que les enfants qui s'occupaient d'entailler les érables.

Avec M. Sulte, nous croyons que celui qui donna une forme à l'industrie du sucre au Canada fut le fameux docteur Michel Sarrasin. En 1730, il écrivait un mémoire sur le sucre d'érable pour l'Académie des Sciences. Il ne dit pas dans son travail la date à laquelle les Canadiens commencèrent à traiter l'eau d'érable scientifiquement ; mais, comme dit M. Sulte, il autorise une supposition qui paraît très fondée. " Arrivé en 1685, Sarrasin a dû connaître l'eau d'érable dès le printemps suivant, il s'est mis à l'analyser, à la faire bouillir, à l'étudier en un mot, car il faisait ainsi pour mille plantes et produits naturels, dont l'observation l'occupait toute sa vie. Evidemment, le résultat de son travail fut profitable.

On peut donc croire que nombre de gens l'imitèrent bientôt. Ce serait alors vers le temps où La Houtan écrivait que l'art de faire du sucre d'érable se serait répandu dans nos campagnes. — *Les Petites Choses de notre Histoire*.



LE MONUMENT HÉBERT

(dévoilé à Hébertville, le 6 juillet, en l'honneur de M. l'abbé N. Hébert, premier apôtre du lac Saint-Jean.

CHRONIQUE
LITTÉRAIRE

"LA MOISSON NOUVELLE"

par BLANCHE
LAMONTAGNE-
BEAUREGARD

MME Blanche Lamontagne-Beauregard est une artiste courageuse. Sous une couverture ornée d'un joli dessin de sa plume, elle nous donnait en mai, à la *Bibliothèque de l'Action française*, son cinquième volume de vers.

Cette foi vigoureuse en sa vocation littéraire, ce labeur continu, cette longue patience donneront à Mme Blanche Lamontagne-Beauregard une belle place parmi nos poètes canadiens.

Elle se moque du vulgaire qui ne comprend pas et trace les mots lumineux et sonores évocateurs de belles pensées et de beaux sentiments.

Oh ! j'ai vu ce regard passer dans cet œil fou :
J'ai vu ce pli moqueur autour des lèvres blêmes !
J'ai vu se détourner sa tête de hibou
Tandis que j'ébauchais fièrement mes poèmes !...
O vulgaire ! Esprit morne énigmatique front,
Que m'importent ton rire incrédule et ton blâme ?
Je resterai muette et froide à ton affront,
Car on ne peut tuer une âme !...

La Muse délicate de notre auteur manie plus heureusement la trame des sentiments heureux que le fouet satirique, mais comme elle a raison. Il est si difficile, chez nous, de se livrer à une carrière artistique. Le vulgaire tient le haut du pavé non seulement dans la rue, sur la place publique, mais encore au foyer de nos meilleures maisons bourgeoises. On s'y délecte de journaux à quatre-vingts pages. Le carnet de chèques et les catalogues de fournisseurs, les revues illustrées et les illustres niaiseries occupent tous les loisirs et les esprits que ne retiennent pas les *petites vues*.

La persévérance de Mme Lamontagne-Beauregard est héroïque vraiment, et me semble, du reste, tout un poème et non moins beau que ceux qu'elle nous donne depuis 1913 à des époques presque régulières.

Les ronces et les épines du sentier littéraire en bordure duquel pousse comme un chien la sottise prétentieuse, ne l'ont pas arrêtée.

Elle avance et se répète :

Va toujours ! La beauté sereine,
Qui nous appelle en s'enfuyant,
Est une divine sirène
Qui sait enivrer de son chant.
Elle charme ceux qu'elle attire
Dans son baiser d'âcre douceur,
Et sa joie est un long martyre :
Jette ton filet, pauvre cœur ! ...

Seulement, la Muse récompense ses fidèles.
Ne leur livre-t-elle pas à chaque nouveau sacrifice quelque secret plus intime ?

* * *

La Moisson nouvelle est faite de poèmes rustiques, de poèmes héroïques, d'esquisses, de marines, d'une suite de chants à la maison : maison solitaire, maison paternelle, maison grise, maison des collines, maison de pêcheur, maison divine.

Mme Lamontagne-Beauregard fait de véritables trouvailles d'observation, à certains moments. J'aime bien ce début de matinée heureuse intitulée *Paysage*, et ce quatrain surtout :

Des senteurs de foin vert, des murmures étranges,
Vont à l'assaut des toits, des seuils, des escaliers.
Par les portes on croit voir sourire les granges,
Et les greniers ont des échos particuliers...

Dans le poème descriptif où nous sont crayonnés les environs de Québec, un autre trait généreux et d'une certaine audace :

Mais, *faridé comme un page*, est notre vieux Québec...

La falaise rougie par l'automne du Cap Diamant dans cette image vivante et gracieuse, apparaît vêtue d'un habit neuf. Peut-être trop mignard ? Ne chicanons pas.

Tout le morceau qui fait revivre Lozeau dans son coin d'horizon palpite de sympathies vives et d'ardente compréhension.

Un grand chêne étendant ses feuillages au loin,
Un peu de ciel grisâtre, un rosier, dans un coin,
Un balcon, quelques toits habillés de verdure,
Une vigne accrochée aux maisons et qui dure,
Voilà tout ce qu'était son modeste horizon,
Voilà ce qui mettait le jour dans sa prison !...
Mais ce coin suffisait à son âme profonde ;
Un poète à lui seul est vaste comme un monde...

Et plus loin :

Il est voyageur de l'éternel voyage,
Et son âme est pareille au léger coquillage
Dans lequel on entend gronder toute la mer !...

Du reste, chaque fois que le poète parle de l'artiste il le fait du cœur. Lisez les deux pièces dont l'une a justement titre : l'*Artiste*, et l'autre : *Un maître ornemaniste*.

* * *

L'auteur élevant la voix a chanté les grands ancêtres; ceux qui ont place dans l'histoire ou la chronique.

Dois-je le dire, malgré de beaux vers, je n'aime pas complètement ces tonalités à la lyre de Mme Beauregard. On veut réellement plus grand, plus fort, plus sonore, plus profond pour ces héros.

Elle a chanté Christophe Colomb. Elle a chanté Dollard des Ormeaux. Mais ces sujets exigent un souffle large, puissant, auquel notre poète n'atteint pas.

Comme son succès est plein, au contraire dans la chanson.

Ce couplet-ci m'enchanté :

Depuis que François m'a parlé
Tout mon repos s'en est allé,
Mais de bonheur mon âme est pleine,
Papillon; dondaine :
Depuis que François m'a parlé,
Papillons dondé :

Cela fait songer à quelques vers de François Villon s'égarant, une minute, dans les sentiments délicats de l'amour pur.

Et ceci qui a des reflets de la prose d'un saint François de Sales et que vous trouverez dans la chanson de *La jeune femme* :

La douceur dont je sais l'aimer
Est comme le miel de mon âme
Et ma tendresse est une flamme
Qui brûle sans se consumer...

La pièce sur l'enfant, la religieuse, le vieux paysan, la vieille femme ; les différents poèmes de la maison ou les poèmes divers de maisons différentes vous émeuvent avec délices.

* * *

Je ne cite plus. Je n'ajoute rien.

Voyez vous-même *La Moisson nouvelle*.

La Muse de Mme Lamontagne-Beauregard est bonne, familière, délicate. Personne au Canada français, n'a mieux dit les sentiments des choses qui vivent autour de nous tout le jour ; des objets familiers auquel on s'attache sans les comprendre bien ni les entendre complètement ; des personnes modestes qui sont sous notre regard habituel et que nous voyons un peu comme si nous les voyions pas, tant les voir continûment nous empêche de les voir réellement.

La Moisson nouvelle, si vous n'en avez profité pendant la vacance dernière — je suis hélas ! bien en retard — fera votre joie aux veillées de l'automne et de l'hiver prochains.

Ne vous privez pas de ce luxe de bon aloi !

Ferdinand BÉLANGR.

Au-dessus des plus grands peintres, au-dessus des sculpteurs de génie et des meilleurs artistes, je mets sans crainte celui qui sait former le cœur d'un enfant.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

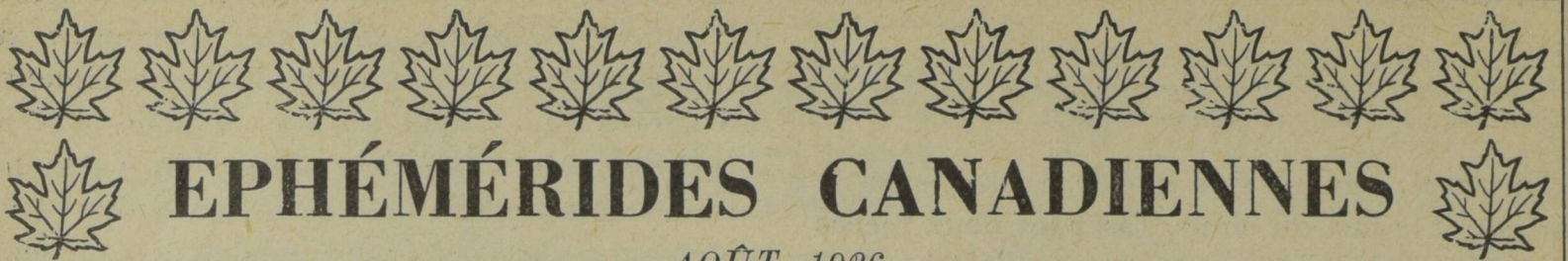
Quand on a beaucoup étudié, on revient à la foi du paysan breton ; si j'avais étudié davantage, j'aurais la foi de la paysanne bretonne.

PASTEUR.

Du ciel tombent perpétuellement les sourires de Dieu ; de l'âme où il habite, un sourire perpétuel doit monter. Le chrétien n'est renfrogné ni aux hommes, ni aux choses ; il y voit Dieu souriant et lui envoyant toujours de vrais biens.

LOUIS VEUILLOT.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AOÛT 1926

1.— Dans toutes les églises du diocèse de Québec on fait des prières spéciales pour demander à Dieu la cessation de la persécution religieuse que subissent actuellement les catholiques du Mexique de la part du président franc-maçon Callès.

2.— A Montréal prend fin la grève de l'industrie de la confection qui affectait 6,000 ouvriers. Cette grève durait depuis une semaine.

— Aujourd'hui se termine à Victoriaville le grand conventum des anciens élèves du collège de cette ville. Ce conventum, qui avait réuni plus de 700 anciens, durait depuis trois jours.

3.— S. Exc. Mgr di Maria, délégué apostolique au Canada depuis huit ans, quitte la Capitale du Canada, où il avait sa résidence, pour Rome, d'où il rejoindra son nouveau poste à Berne.

4.— Trois citoyens de Québec sont créés commandeurs de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand par S. S. Pie XI. Ce sont M.M. G.-J.-Ernest Côté, A.-N. Drolet et H.-P. Couillard.

— Le village de Saint-Côme de Beauce est presque tout détruit par un incendie. Soixante et dix maisons environ sont la proie des flammes. On parvient à sauver l'église, le couvent et le presbytère.

5.— On mande de Winnipeg, que le premier wagon portant un chargement de blé de 1926 vient d'être expédié de Rosenfeld, Man.

7.— L'Hon. Georges-H. Boivin, C. R., ex-ministre des Douanes, décède à l'Hôpital Saint-Joseph de Philadelphie, à l'âge de 43 ans, après une courte maladie. Feu l'hon. Boivin représentait depuis 1911 le comté de Shefford à la Chambre des Communes.

11.— A la Rivière-du-Loup décède M. Jules Langlais, C. R., député de Témiscouata au Parlement provincial, à l'âge de 49 ans.

M. Langlais, était conservateur en politique.

— A Sainte-Marie de Beauce décède M. l'abbé Pierre Théberge, ancien missionnaire au Labrador, à l'âge de 80 ans. M. l'abbé Théberge avait exercé la profession de notaire avant d'entrer au Grand Séminaire.

12.— M. D. Breakey, riche industriel de Breakeyville, offre par l'entremise du gouvernement de la Province de Québec, tout le bois nécessaire à la reconstruction des maisons incendiées à Saint-Côme.



FEU L'HON. GEORGES BOIVIN

14.— La magnifique église de Louiseville est complètement rasée par un incendie qui se déclare au milieu de la nuit. Les pertes sont de \$300.000.

15.— A sa résidence épiscopale décède S. G. Mgr Paul Larocque, évêque de Sherbrooke, à l'âge de 80 ans.

— Plus de 30,000 personnes prennent part aux fêtes de l'anniversaire du couronnement de la Vierge à son Sanctuaire du Cap de la Madeleine.

— A Ottawa sont inaugurées les fêtes commémorant le centenaire de la fondation de cette ville.

16.— La Cie des Messageries dite " Dominion Express of Canada " est absorbée par les services du Pacifique Canadien.

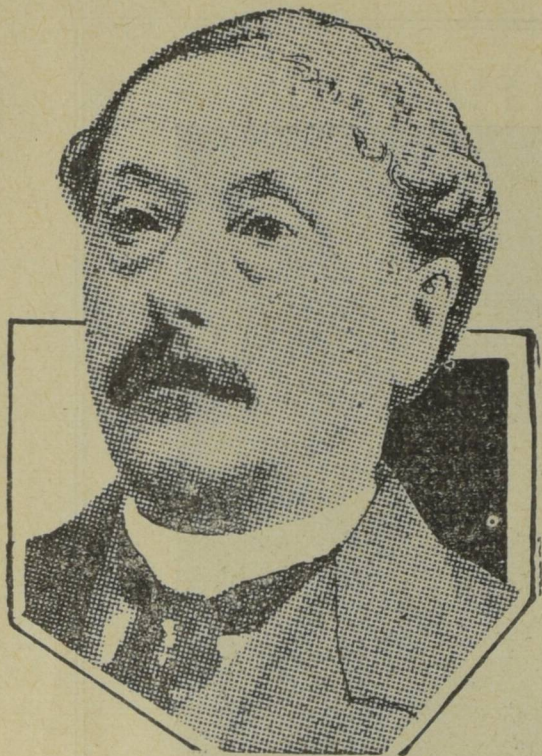
— A Montréal, décède l'hon. sénateur Alfred-A. Thibaudeau, à l'âge de 76 ans.

20.— On inaugure à Québec un poste émetteur de Radio, désigné par les lettres CKCV, et propriété de M. G.-A. Vandry.

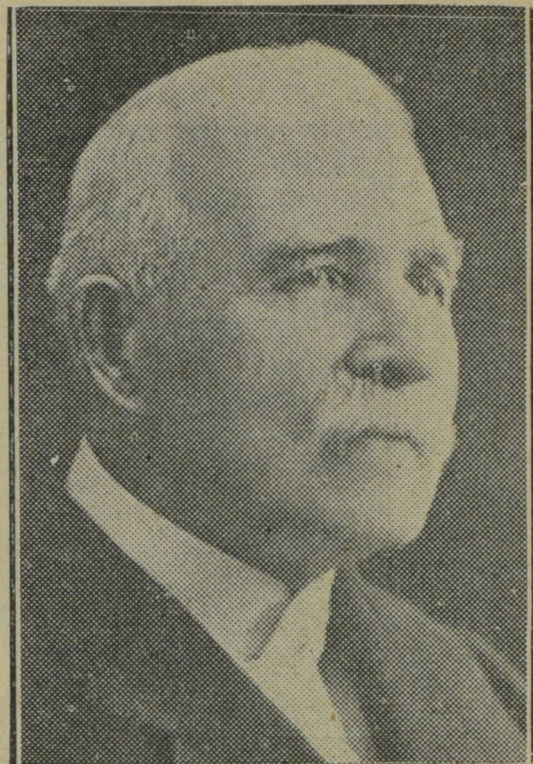
21.— Les RR. Frères des Écoles Chrétiennes inaugurent leur nouveau Juvénat, chemin Ste-



S. G. MGR PAUL LAROCQUE.



FEU L'HON. L.-O. DAVID.



FEU M. J.-B. LALIBERTÉ.

Foy, Québec. C'est une superbe bâtisse de 316 pieds de longueur sur 60 de largeur, avec une aile de 230 pieds sur 50.

23.— Deux nouveaux ministres canadiens-français prêtent serment d'office : les honorables André Fauteux, solliciteur général, et l'hon. Eugène Pâquet, qui prend le portefeuille du Rétablissement civil des soldats.

24.— A Montréal, à l'âge de 86 ans et 5 mois, décède l'hon. sénateur L.-O. David, avocat, journaliste et historien distingué. Le défunt était le père de l'hon. Athanase David, secrétaire provincial de Québec.

25.— M. Henri Boulais, de Marieville, est le lauréat de la médaille d'or du dernier concours du Mérite Agricole de la Province de Québec.

— Au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, décède M. l'abbé François Têtu, à l'âge de 65 ans. Feu l'abbé Têtu qui était malade depuis 32 ans, était un savant et un prêtre d'une haute vertu.

26.— A Sherbrooke, décède l'hon. juge W.-H. Mulvena, ex-magistrat des districts de Saint-François et d'Arthabaska.

28.— M. l'abbé Maxime Filion, curé de Saint-Raymond, est nommé chanoine honoraire du chapitre de Québec.

29.— A Saint-Roch de Québec, à l'âge de 83 ans, décède M. J.-B. Laliberté, marchand de fourrures bien connu de notre ville.

30.— A la Pointe-aux-Trembles près Montréal, décède subitement le T. R. Père Sébastien, O. M. Cap., vicaire provincial des Capucins au Canada et supérieur du monastère de la Réparation. Le R. Père Sébastien, qui était français d'origine, était âgé d'une cinquantaine d'années.

31.— Le T. H. M. Meighen, premier ministre du Canada, tient une grande assemblée politique à Montréal.

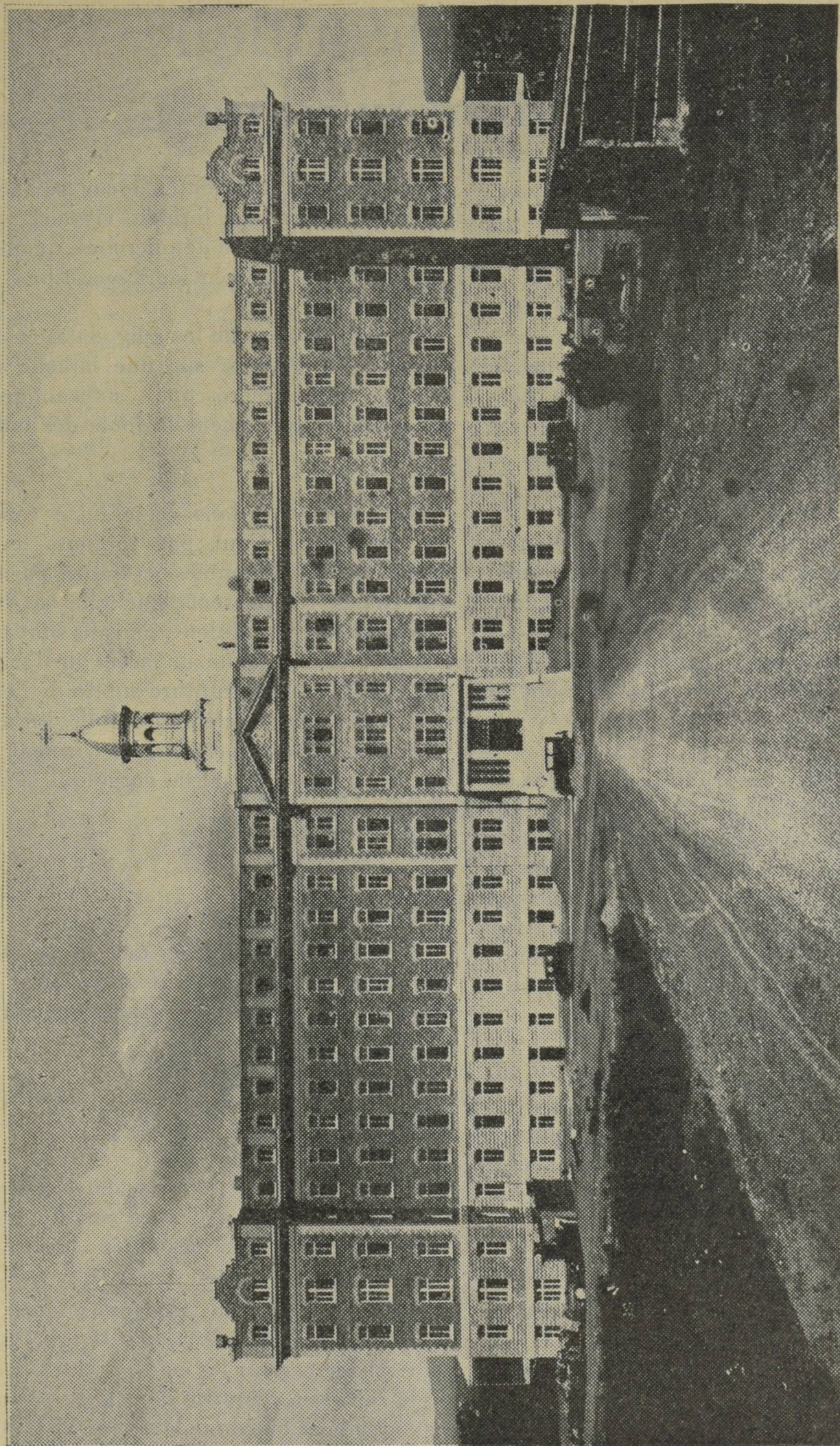
— Une forte gelée, dans la nuit du 30 au 31, cause des dommages appréciables aux récoltes dans la région des Adirondacks.

Dans les âmes comme dans les champs, les fleurs les plus belles puisent leur sève aux racines les plus amères.

CHANOINE BUATHIER.

Le saint, s'il n'est savant, ne rend service qu'à lui-même : le savant, s'il n'est pas saint, n'a qu'une science sans autorité. La vertu est le plus bel ornement du savoir ; et le savoir, le plus bel ornement de la vertu.

SAINT HILAIRE.



LE NOUVEL IMMEUBLE DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

à Ste-Foy, près Québec.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

LES AMYGDALES

“ Il a les amygdales ”.

Voilà une expression que l'on entend souvent, surtout lorsque l'on parle des jeunes sujets. L'on veut faire entendre par là que tel ou tel a mal à la gorge.

L'expression est impropre.

Les amygdales ne sont pas une maladie. Ce sont des glandes de la gorge. Si on fait ouvrir la bouche et qu'on abaisse la base de la langue avec un instrument approprié, ou tout simplement le manche d'une cuiller, on aperçoit, accolées aux parois latérales de chaque côté de la luette, deux petites masses de la grosseur d'une demie écaille de noix à peu près. Ce sont les amygdales.

Elles sont limitées en avant et en arrière par deux barres verticales que l'on appelle les “ piliers ”. Il y a, le pilier antérieur, et le pilier postérieur. Il est important de se rappeler cette disposition pour comprendre le pourquoi de certaines douleurs dans les inflammations de l'amygdale. Car l'amygdale, comme toutes les parties du corps humain, est susceptible d'inflammation. Et la chose est fréquente.

* * *

Qui ne se rappelle avoir souffert plus ou moins de mal à la gorge. C'est une des maladies les plus banales. Or, dans la plupart de ces cas, c'est l'amygdale qui est en cause.

Car les amygdales peuvent être comparées à ces soldats d'avant-garde qui subissent le premier choc de l'ennemi.

En respirant, et surtout en mangeant, nous introduisons dans notre bouche une infinité de microbes de tous les genres. Les amygdales leur opposent la première défense de l'organisme. Criblées d'anfractuosités plus ou moins

profondes qui augmentent leur surface, elles retiennent dans le liquide visqueux qui les recouvre une infinité de microbes, qu'elles mettent ensuite à mal par leurs sécrétions.

En fait, si on râcle les amygdales et que l'on porte cette matière sur une lamelle dans le champs d'un microscope suffisamment fort on découvre facilement la foule des infiniment petits.

Naturellement dans cette lutte continuelle les défenseurs n'ont pas toujours le dessus. Tant que nous sommes en santé normale les amygdales remplissent leur rôle de barrière. Les microbes y pullulent, mais ils sont tenus en respect. Mais vienne un accès de fatigue, un coup de froid, une rupture subite de l'équilibre de l'organisme ; la défense faiblit, les microbes prennent le dessus, et le plus virulent d'entre eux caractérise le mal de gorge qui vient de se déclarer.

* * *

On a mal à la gorge !

Et les gens de dire, en face de la fréquence du mal : c'est la faute aux amygdales ! Débarassons-nous de cette engeance importune.

La faute aux amygdales.

C'est facile à dire. Est-ce aussi facile à prouver ?

Il est vrai que les amygdales cèdent très fréquemment. Mais n'est-ce pas dû surtout à ce qu'elles sont toujours sur la brèche, et très souvent attaquées ?

Si elles n'étaient pas là, croit-on que l'ennemi n'aurait pas plus beau jeu ? Il faut donc des motifs sérieux pour les enlever. Il n'y a, comme on le sait, rien d'inutile dans le corps humain ; les amygdales ont donc leur rôle, et très important, à jouer. De même que l'on n'enlève un membre que lorsqu'on ne peut faire autrement,

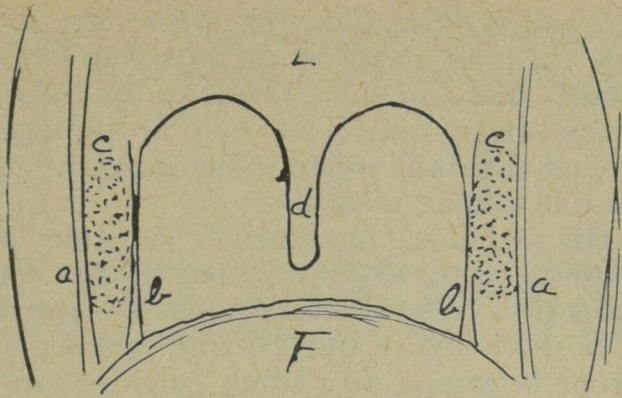


FIGURE SCHÉMATIQUE

a—piliers antérieurs d—luette
b—piliers postérieurs e—voile du palais
c—amygdales f—langue

de même il ne faut toucher aux amygdales que pour éviter un plus grand mal.

* * *

On se débarrasse des amygdales de plusieurs manières. La mode, dans ce domaine comme ailleurs, joue son rôle, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit à sa place.

Des chirurgiens de jadis — ceci remonte à l'époque où on ne connaissait pas encore les

microbes, — n'hésitaient pas à les enlever à l'aide de leurs ongles, — qu'ils gardaient longs suivant la mode du temps.

Plus tard on a utilisé la pince à griffes et les ciseaux.

Plus tard encore on s'est servi d'un instrument fort ingénieux auquel on donna le nom d'amygdalotome ou guillotine. Il permettait d'opérer rapidement et presque sans risque. L'opération était très courte, le temps de presser un déclic. L'instrument consiste en un manche au bout duquel se trouve un anneau dans lequel glisse un couteau. L'anneau mis en place, une petite fourchette saisit l'amygdale et l'étire, ce qui facilite le rôle du couteau. Plus on exerce de pression sur l'anneau, et plus est considérable la portion enlevée.

Quelques praticiens, au lieu de la méthode sanglante, font régresser l'amygdale par des cautérisations répétées à l'aide du fer rouge, du galvano cautère, ou d'agents chimiques.

Mais à l'heure actuelle la mode est plutôt à l'arrachement.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

Organe mensuel de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal

SOMMAIRE

I — L'analogie dans l'orthographe d'usage.....	Eugène Achard
II — Programme mensuel :	
FRANÇAIS :	
Cours Préparatoire et inférieur.....	Eugène Achard
Cours moyen.....	Wilfrid Houle
Cours supérieur.....	L.-P. Lussier
Cours complémentaire.....	Wilfrid Ducap
ATHMÉTIQUE :	
Cours préparatoire, inférieur et moyen.....	Eugène Achard
Cours supérieur.....	L.-P. Lussier
Cours complémentaire.....	Lauréat Barrette
ALGÈBRE (Cours complémentaire).....	René Lacasse
COMPTABILITÉ (Huitième année).....	Jos. Bélisle.
PHYSIQUE (Huitième année).....	Jules Chrusten
HYGIÈNE (Huitième année).....	Dr J.-A. Baudoin
III — Leçon de choses : Le gaz d'éclairage.....	Eugène Achard
V — Boîte aux lettres.....	Eugène Achard

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

ARBOUR ET DUPONT, imprimeurs-éditeurs
249 est, rue Lagachetière,
MONTRÉAL

Les maladies de l'enfance

LA GRIPPE

La grippe est une maladie infectieuse, contagieuse, souvent épidémique et se traduisant par un catarrhe successif des muqueuses et des phénomènes nerveux où dominent les courbatures de l'asthénie.

Le microbe pathogène paraît être le coccobacille de Pfeiffer. C'est un microbe filtrant invisible, abondant dans les mucosités pharyngées.

La grippe existe d'une façon à peu près permanente (on dit qu'elle existe à l'état endémique), mais elle détermine à des intervalles variables de grandes épidémies très meurtrières. On se rappelle l'épidémie de 1889-1890 et celle plus récente de 1918. Qu'on l'appelle grippe, influenza ou grippe espagnole, c'est toujours de la même affection que l'on veut parler.

C'est une maladie extrêmement contagieuse, qui se propage facilement par les particules salivaires projetées incessamment à chaque effort de toux.

La réceptivité pour la grippe est à peu près générale. On a cependant remarqué, lors de la dernière épidémie, que les nourrissons paraissent moins atteints.

Les fièvres grippales des enfants sont souvent fort élevées, mais passagères, et les adultes, d'une façon générale, paraissent beaucoup plus touchés que l'enfant au point de vue des complications broncho-pulmonaires de la grippe. La même constatation a pu être faite durant l'épidémie de 1889.

L'immunité conférée par la grippe est très différente de celle apportée par les fièvres éruptives ordinaires. Tandis que pour celles-ci l'immunité est durable, pour la grippe, au contraire, est elle de très courte durée; des malades peuvent être atteints par la grippe chaque année.

L'incubation est très rapide, c'est là une des caractéristiques de la maladie. Un individu bien portant, qui a été en contact avec un malade atteint de grippe, peut être frappé dès le lendemain. Le début brutal se manifeste par une fièvre élevée à 103°, 104°, des frissons (si l'enfant est déjà grand), une courbature intense, des maux de tête violents.

Les tout petits enfants sont plutôt abattus, ou au contraire agités, souvent ils ont des vomissements. Très vite le catarrhe oculo-nasal se déclare: éternuements, larmolements, toux

quinteuse, etc.; le pharynx est rouge, le pouls rapide; il n'est pas rare qu'on songe alors à la rougeole, mais au bout de deux ou trois jours la fièvre tombe, on n'a pas vu d'éruptions sur le corps, et l'enfant reste pâle, abattu comme après une longue maladie.

Cette asthénie consécutive, ces courbatures violentes, cette atteinte successive des muqueuses sont très caractéristiques de la maladie, et il faut bien dire que ce sont ces signes qui séparent la grippe du rhume vulgaire rarement fébrile et caractérisé seulement par un écoulement séropurulent du nez.

Souvent le malade tousse, d'une toux quinteuse spasmodique, et il a de l'embarras gastrique. La langue est blanche, épaisse, saburrale. Bronchite et diarrhée peuvent accompagner la maladie.

La grippe est une maladie qui se complique fréquemment, surtout chez l'adulte même bien portant, à plus forte raison chez le vieillard.

Les réactions méningées, méningites, broncho-pneumonies, otites, sont parmi les complications les plus fréquentes.

Retenez surtout la broncho-pneumonie et l'otite qui sont généralement assez redoutables. Elles peuvent être prévenues par des soins attentifs. Chez les petits enfants, la diarrhée est quelquefois à craindre.

Quand un enfant paraît atteint de grippe, il faut autant que possible l'isoler de ses frères et sœurs. On le maintiendra au lit tant que la fièvre restera élevée. On lui administrera des boissons chaudes à volonté, tisanes, lait coupé de moitié tilleul. Les formes dépressives seront surveillées, d'une façon toute spéciale. Un petit sirop calmant à base de sirop de tolu ou de sirop de Desessartz pourra être donné avec utilité en attendant l'arrivée du médecin qui doit s'assurer de l'état des poumons et des oreilles. Surtout pas de purges intempestives qui pourraient déclencher une diarrhée tenace. L'administration de bains, de quinine, etc., sera subordonnée aux résultats de l'examen médical.

(La Maison).

Dr PIERVAL.

Odorant et délectable

Un thé dont
la saveur est incomparable.

LE THÉ

"SALADA"

est employé quotidiennement par des millions de gens. F12

Etiquette brune, 75c la livre. Mélange Orange Pekoe, 85c la livre.



Fantaisie

*Oh printemps ! jeunesse de l'année,
Oh jeunesse ! printemps de la vie.*

COMBIEN j'ai douce souvenance de ces jours heureux où, joyeux enfant folâtrant au gai soleil, ivre de lumière et de liberté, je n'avais d'autres soucis que de cueillir sur la route les papillons jolis dans leur robe de moire. Le cœur léger, j'allais en émiettant mes bonheurs ingénus parmi les grands bois ou le velours des prairies, parmi les foin en fleurs ou les gerbes blondes, les cheveux couronnés de blanches marguerites, cueillant les nids tout pleins de douces mélodies.

Oh ! qui nous rendra l'ivresse de notre enfance avec son ciel bleu, nos courses dans les glaïeuls fleuris, les heures si douces de la confiance et de l'abandon. Joies de la première enfance ! vous êtes pour jamais envolées et vos rires ne résonneront plus dans la maison en deuil.

Nos âmes déchues ne retourneront plus jamais dans ce Paradis enchanté de la Vie et de tous ces bonheurs d'autrefois il ne reste plus que le Souvenir. Et ce Souvenir fait encore vibrer en nous des cordes étranges, des harmonies suaves, un parfum délicieux.

Qu'était-ce que cette voix émue qui tintait à nos oreilles et nous faisait oublier pour un instant nos jouets tant aimés ?

Ce n'était pas l'éclat de rire de nos petits compagnons de jeux,

ni les voix chères de nos parents,
ni le bourdonnement des insectes,
ni le chant des oiseaux,
ni les plaintes du vent,
ni les échos mystérieux,
ni le tintement de la cloche pieuse,
ni le frémissement des zéphirs dans les blés.

Non rien de tout cela ne venait interrompre nos jeux et nos courses, mais ce qui nous rendait rêveurs, c'était la question fort simple de notre maman après la prière du soir, lorsque le sommeil tarde à venir et que la causerie se fait tout intime...

“ Que feras-tu quant tu seras grande ? Oh ! la question désirée et combien de fois redite, sans solution possible tant que l'âge n'est pas venu avec ses exigences austères et ses cruels désenchantements.

Petites mamans si anxieuses sur le sort de vos enfants chéries, dès les premières années de l'adolescence, amenez vos filles à réfléchir sur ce “ plus tard ” si angoissant quand il n'a pas été préparé et envisagé avec sagesse et prudence

Que vos fillettes sachent de bonne heure qu'elles auront un rôle à remplir, que leur plus grande ambition ne doit pas être de chercher à éclipser leurs amies par l'éclat et la richesse des toilettes et des atours mais bien par une vie sérieuse, toute donnée au Devoir et l'Amour des siens.

Que votre fille dès son jeune âge sache que la vie n'est pas une fête continuelle, une course aux amusements, qu'elle apprenne à modérer ses désirs et à discerner en tout ce qui convient et ce qui n'est pas admis dans un monde où l'on a encore le respect de l'autorité et le sens de l'honneur. Habitée dès son enfance au tact et au jugement sûr, elle saura plus tard mettre en pratique les bons enseignements et les exemples reçus. La vie, loin de paraître à votre fille une suite interminable de sacrifices continuels, aura un prix inestimable. Les épreuves et ses joies seront acceptées avec amour parce qu'elle aura appris à voir dans la vie autre chose qu'une course au confort et à l'amour des parures.

JEANNE LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

JEANNINE.— Je suis heureuse de votre retour au Femina, retour qui sera de longue durée comme vous me le promettez fort gentiment. Je n'ai pas mis le long silence au compte de l'oubli, loin de là, je sais combien il est difficile pendant de longues vacances de tenir souvent la plume et puisque vous me revenez nous serons comme toujours de bonnes amies.

BERNARD.— “ L'héritier des ducs de Sailles ” par Dely a été publié déjà dans *l'Apôtre*. Cet écrivain est du nombre des bons écrivains français, ses œuvres peuvent être lues sans danger par nos jeunes filles.

JEANNE LE FRANC.

Nos temples

D'un air grave, Jésus pénétra dans le temple
Et se mit à chasser les vendeurs impudents.
C'était donner encor un vigoureux exemple
Et montrer son pouvoir à ces juifs insolents.

“ Ma maison, disait-il, faite pour la prière,
Vous l'avez transformée en antre de voleurs
Sortez d'ici, vous tous, car c'est mon sanctuaire
Et j'y veux des cœurs purs et des adorateurs.”

Nos âmes et nos cœurs sont aussi des églises
Où sans cesse vers Dieu doivent monter des chants.
Mais trop souvent hélas ! toutes les convoitises
S'y donnent rendez-vous comme de vils marchands.

Lorsque Jésus descend à ses heures mystiques
En notre temple intime afin de nous parler,
Les désirs vains et faux à l'ombre des portiques
Comme des trafiquants sont venus s'installer.

Ah ! renversez, Seigneur, leurs tables sacrilèges,
Que l'autel de nos cœurs ne soit point profané.
Défendez-nous toujours contre nos propres pièges
Et réglez seul, en nous, ô Maître bien-aimé.

MILLICENT.

La récolte

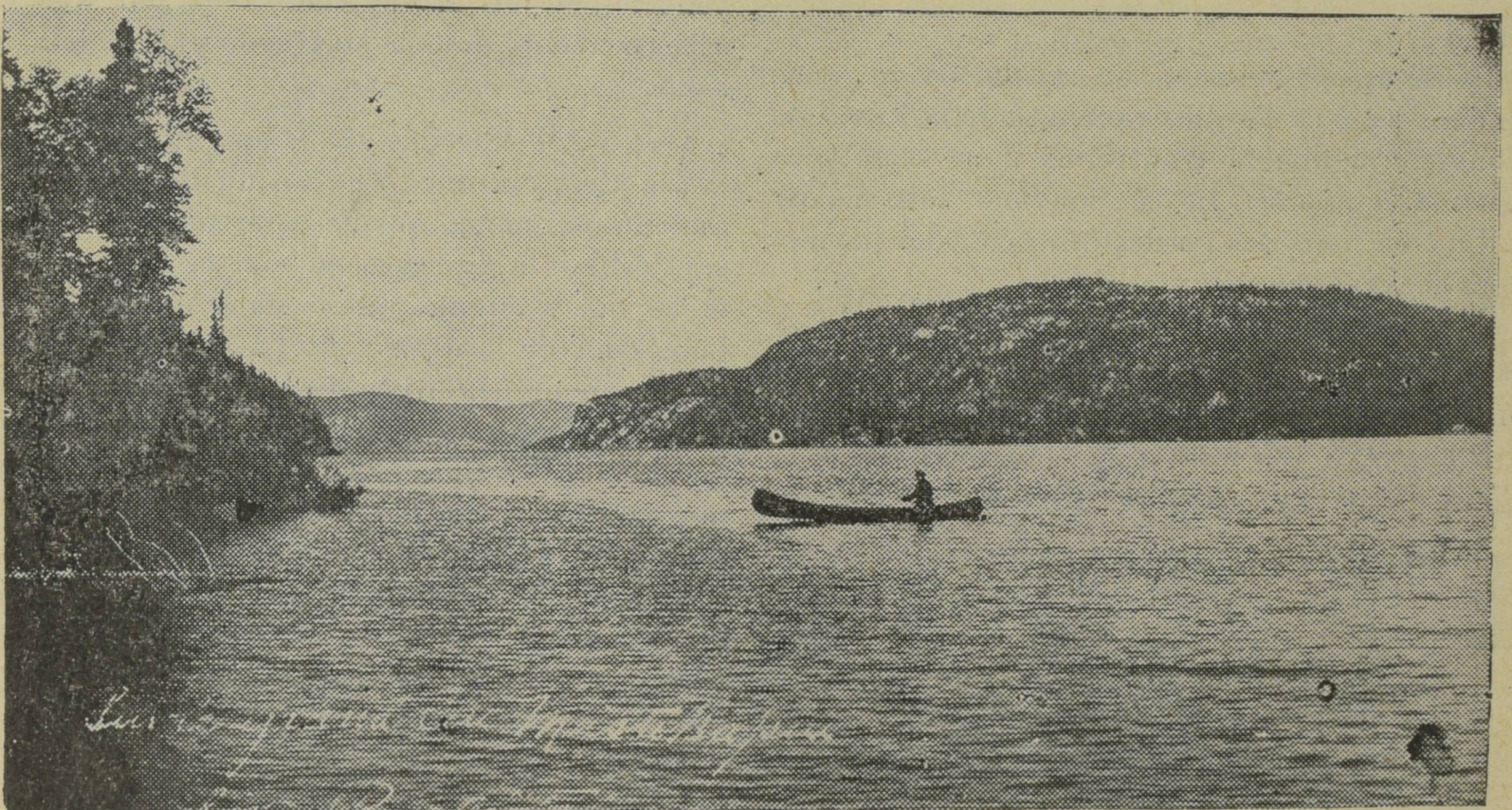
Les blés mûrs sont couchés : la moisson opulente
Dort sur les sillons nus aux pieds du laboureur.
Essuyant de son front la sueur ruisselante
Il contemple, joyeux, le fruit de son labeur.

Les épis qu'à dessein laisse le moissonneur
Font au pauvre qui glane une moisson touchante.
Et le moineau gourmand qui maraude et qui chante
Se nourrit à son tour des restes du glaneur.

Leur faucille à la main, assis sur l'or des gerbes,
Le front paré d'épis, les villageois superbes
S'avancent sur leur char, en empereurs romains.

Aux derniers feux du jour, leur voyage s'achève,
Et de ces cœurs virils un chant d'amour s'élève
Vers le Dieu paternel qui nourrit les humains.

A. DE SÉGUR.



SUR LA CÔTE NORD

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La direction de l'Apôtre donnera deux prix d'une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

ENIGME

Crêpe.

ANAGRAMME

Anis — Sina.

CHARADE

Ours — on — ourson.

LOGOGRIPHE

Livre — ivre.

On trouvé des solutions incomplètes : Mlle Marie-Louise Picard, 84, rue Girouard, Saint-Hyacinthe ; Mlle Rachel Descarreaux, Saint-Augustin, Portneuf ; M. Jean-Joseph Plamondon, Saint-Raymond ; Mlle Fernande Descarreaux, Saint-Augustin, Portneuf ; Carmel Dusseault, 1821, Desjardins, Montréal.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mme Honoré Lavoie, St-Frs-Xavier des Hauteurs, Rim.; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle Marie-Thérèse Gagné, Saint-Maxime, Dorchester ; Mme David Pednault, Jonquière ; M. Paul Bernard, Saint-Louis de Lotbinière ; Mlle Alexandrine Royer, St-Pacôme ; Mlle Claire Fortier, Beauceville Est ; Mlle Annette Sormany, Edmundston, N. B. ; Mlle Marie-Jeanne Soucy, Georgiana Hamelin et Marie-Jeanne Perrault, Couvent des Sœurs de la Charité, Saint-Alphonse de Thetford ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac Edouard ; Mlle Henriette Bernard, Couvent de Ste-Perpétue, l'Islet ; M. L.-M., École du Sacré-Cœur, Chicoutimi-Ouest ; Mlle Rita Langlois, Avenue Royale, Beauport ville ; Mlles Eugénie Routhier, Yvonne Bélanger et

Germaine Gendreau, Couvent de St-Charles, Bellechasse ; Mlle Cécile Cartier, 3516, Delorimier, Montréal ; D. Gosselin, Hôpital Civique ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Marie-Alice Gagné, St-Maxime, Dorchester ; Mme Arthur Asselin, St-Ambroise, Chicoutimi ; Mlle Bernadette Bérubé, Couvent des Sœurs de la Charité, St-Joseph, Beauce ; Mlle Marguerite Duville, 56, Maisonneuve, Québec ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ; Mlle Albertine Michon, 1831, Ste-Catherine est, Montréal ; Mlle Joséphine Bédard, s/d S.-J. La-Rue, 71, rue St-Pierre, Québec, Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Maria Drolet, Champigny ; Mme J.-Ernest Drolet, 119, rue St-Pierre, Québec ; M. le Dr W.-A. Chartrand, 1102, rue Somerset, Ottawa ; M. Bernard Reeves, 1891, Boul. Pie IX, Montréal ; La Crèche St-Vincent de Paul, Chemin Ste-Foy, Québec ; Mlle Albina Pelletier, Plantagenet, Ont.

Le sort a favorisé Mlles Annette Sormany et Marie-Alice Gagné.

JEUX D'ESPRIT No 88

MOT EN TRIANGLE

Mon un est presque une hirondelle ;
 Mon deux est un département ;
 Mon trois grossit un régiment ;
 A commander mon quatre excelle ;
 Mon cinq touche à Saint-Sébastien ;
 A mon six vin troubla cervelle ;
 Entre des mots mon sept est lien ;
 Mon huit ? Une lettre ; Laquelle ?

CHARADE A TIROIR

Mon premier a été volé ;
 Mon second est un pur esprit ;
 Mon troisième vaut cent francs ;
 Mon tout est une voiture anglaise.

N. B.— Pour ceux qui ignorent ce genre de charade, supposé qu'on dise : *Mon premier lit Jules Verne*, la réponse sera : *Ba, puisque Ba lit Verne* (baliverne).


QUESTION LITTÉRAIRE

De qui sont les vers suivants, et dans quelle œuvre se trouvent-ils ?


*On est au fond du précipice
 Dès qu'on met un pied sur le bord.*

ENIGME

Je suis un acte vil et digne de mépris,
Et quand l'oiseau me prend, il ne peut être pris.



LES LIVRES



AMES DE SAINTS : SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE. *Par le Chanoine R. de Thomas de Saint-Laurent. Un volume in-8 couronné. Prix : 5 fr. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. le Pape.*

Cette année 1926 amène le septième centenaire de la mort du Poverello. M. le chanoine R. de Thomas de Saint-Laurent a pensé qu'il y avait là une occasion propice de faire connaître en quelques pages simples et lumineuses l'âme de ce Saint extraordinaire qui, par son prestige, attirait autour de lui des foules considérables, qui surtout par son action a laissé en héritage à l'Église cette immense famille religieuse dont les représentants couvrent les cinq parties du monde et qui depuis sept siècles a produit tant d'œuvres d'un apostolat fécond à tous égards. Ce n'est pas la biographie du Saint qu'a voulu écrire l'auteur, ce n'est pas, non plus, l'histoire de son Ordre, c'est plutôt l'étude de son âme qu'il nous fait connaître par les principaux traits du caractère et les faits les plus suggestifs de sa vie. On y suit avec aisance l'action de la nature combinée avec l'action de la grâce, en même temps que les *ascensions* qui, du jeune homme riche d'Assise, firent le pauvre de la Portioncule et le stigmatisé de l'Alverne. Quelques anecdotes semées çà et là contiennent à ces considérations une variété qui plaît, et en même temps illustrent d'une manière frappante la physionomie toute spéciale du Saint. La lecture du livre est d'ailleurs particulièrement attachante, parce que l'auteur ne s'en est pas tenu uniquement à ce qu'on pourrait appeler l'aspect mystique de son héros ; il a tenu compte de ses qualités naturelles qui étaient nombreuses, et ainsi, malgré la sublimité de ses vertus, l'humble François nous apparaît plus humain, il nous touche de plus près et ne nous semble pas placé dans des régions inaccessibles où seuls puissent l'atteindre les hommages de notre vénération. On a le sentiment que, toutes proportions gardées, on peut jusqu'à un certain point l'imiter. C'est là la vraie compréhension de la vie d'un Saint, et c'est celle qu'on trouve réalisée dans cet ouvrage qu'on ne saurait trop recommander...

LA VIE DE JÉSUS CONTINUÉE AU T. S. SACREMENT. *Par le chanoine S. Fèvre. Un superbe volume in-8 couronné. Broché. 4 fr. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.*

Certains rapprochements à propos de l'Eucharistie sont facilement réalisés parce que leur naturel saute aux yeux, comme par exemple la manne du désert, le sacrifice de Melchisédech dans l'Ancien Testament, les noces de Cana, la multiplication des pains dans le Nouveau. Les prédicateurs aussi bien que les livres s'en tiennent généralement à ceux-là et la plupart des fidèles ne soupçonnent pas qu'il y en a bien d'autres dont la connaissance et la méditation leur seraient des plus utiles. Qui aperçoit des rapprochements entre l'Eucharistie et l'adoration des Mages, la fuite en Egypte, les vendeurs du temple ? Cependant ils existent et avec eux un grand nombre d'autres qui ont leur source dans tels ou tels détails de la vie du Sauveur que nous ont laissés les récits évangéliques. C'est au point que, ainsi que le dit le titre de cet ouvrage, l'Eucharistie continue réellement la vie de Jésus-Christ comme elle s'est déroulée en Palestine, à la seule différence que la vie eucharistique de Jésus est mystique tout en étant réelle. De ces similitudes constantes découlent des aspects qui sont rarement envisagés dans la méditation dont l'Eucharistie est l'objet, et c'est un grand service qu'a rendu l'auteur en les mettant en relief et en les développant

comme il l'a fait. De la sorte tout ici est concret, l'esprit a un sujet solide où s'attacher, le cœur trouve pour ses aspirations un objet déterminé, la volonté pour ses résolutions possède un point précis qui échappe trop facilement quand on s'en tient à des considérations flottantes ou à de vagues sentiments. La multiplicité même des aspects vivants engendre la multiplicité des enseignements qui en découlent, et il faut lire cet ouvrage pour se rendre compte de la réalité des rapports qu'y établit l'auteur, aussi bien que des conséquences heureuses qu'ils peuvent produire dans l'âme. Ce que d'autres livres traitent accidentellement, l'auteur en a fait le fond de son ouvrage ; par là il est personnel, ce qui est bien, et surtout il atteint plus directement les âmes, ce qui est mieux.

UNE AME DE JEUNE HOMME : AUGUSTE MORICEAU (1906-1922). *Par l'abbé L. Adam. Un volume in-8 couronné de 52 pages. Broché, 4 fr. Avignon, Aubanel frères, éditeurs imprimeurs de N. S. P. le Pape.*

Cet opuscule, écrit par un prêtre qui a été le témoin de sa vie et le confident de son âme, retrace les phases qui ont marqué l'existence d'un jeune homme que la mort a emporté à l'âge de seize ans. Trop souvent, dit l'auteur, on s'imagine que se sanctifier est incompatible avec les exigences d'un labeur quotidien qui semble absorber tout l'individu. Il y a là une erreur profonde qui paralyse beaucoup de bonnes volontés ; la douce humilité, la fidélité au devoir, la disposition aux sacrifices demandés, l'abandon filial aux mains du Père qui est dans les cieux, non par apathie insouciant, mais bien par foi et amour, voilà le chemin du Ciel, la voie facile pour tous. Cette voie est celle qu'a suivie le jeune Auguste Moriceau dont cette brochure résume la vie à la fois si courte et si bien remplie. Fils de parents modestes, il ne fut lui-même qu'un ouvrier ; de santé débile il contracta de bonne heure les germes du mal qui devait l'emporter après des années d'épreuves et plusieurs mois de cruelles douleurs. Sa vie de souffrances fut toujours humblement résignée et sa mort fut celle d'un bienheureux. Sans éclat aux yeux du monde, cette petite existence ignorée fut précieuse aux yeux de Dieu. Il était bon et utile de la faire connaître et d'en tirer les enseignements qu'elle comporte ; les jeunes gens y trouveront un exemple vivant qui les encouragera à faire de leur vie de chaque jour un moyen facile de réaliser en eux les desseins de Dieu.

Le Basutoland par le R. P. S. Gérard Pâquet, O. M. I. Rimouski, Imprimerie générale S. Vachon. Brochure de 24 pages.

Cette petite brochure est un vibrant appel à la charité publique en faveur des pauvres missions du Basutoland. On ne peut lire ces pages toutes imprégnées de l'amour des âmes sans être porté à délier les cordons de sa bourse et à adresser une généreuse aumône pour la mission du Père Pâquet, au presbytère des Oblats, rue Massue, St-Sauveur, Québec.

" LA SEMAINE DE SUZETTE "

La Semaine de Suzette est une revue illustrée spécialement destinée aux enfants, surtout aux fillettes de 8 à 16 ans. Publiée par une maison catholique, la *Semaine de Suzette* s'applique à ne présenter aux enfants que des images et des récits d'une gaieté de bon goût, ou empreinte d'une émotion et d'une grâce qui vont droit au cœur.

La librairie Beauchemin de Montréal a eu l'heureuse idée de réunir sous une couverture assez forte les numéros d'un trimestre de cette revue et de les mettre en vente au prix de 25 sous, 30 sous franco. Le premier trimestre de 1926 vient de paraître. On peut se le procurer en s'adressant au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec. On ne peut choisir pour ses enfants comme cadeau de fête ou du jour de l'An un album plus intéressant à un prix plus économique.

Pourquoi les colombes ont le bec rose

Jésus péniblement montait vers le Calvaire :
 On l'avait déjà vu tomber deux fois à terre,
 Le visage délaît, pâle ! . . . Et de rouges sillons
 Par la touet tracés, sanguinolents rayons,
 Striaient sa chair de Dieu. Sur son beau front des gouttes
 D'un sang clair et vermeil. On aurait dit que toutes
 Formaient de vrais rubis d'un éclat sans pareil,
 Que faisaient miroiter les feux du grand soleil.
 Une foule hurlait, insultant sa victime
 Qui sous l'affront marchait pitoyable et sublime !
 Le doux Sauveur tomba sous les coups des bourreaux :
 Le bois meurtrit sa chair et fit craquer ses os
 Et les longues épines dont on le couronna
 S'enfoncèrent bien plus quand la croix s'inclina,
 Mais les soldats brutaux le font relever vite
 Sans pitié leurs bâtons écartèrent sa suite :
 Il devait rester seul, seul avec ses bourreaux
 Lui, bon jusqu'à nourrir les pauvres passereaux.
 Tout à coup, des rameaux d'un sycomore proche
 Un roucoulement net, qui semble être un reproche,
 Se prolonge dans l'air, et vers Jésus l'on vit
 De blancs oiseaux voler ; trente, quarante, à l'envi
 Sur la tête du Christ venant tourbillonner
 De blancheur un moment surent le couronner.
 Ces colombes sans peur battent l'air de leurs ailes
 Pour rafraîchir Jésus, et lui montrer leur zèle ;
 D'autres, bien doucement, se posent sur son front
 Comme pour le défendre contre un nouvel affront ;

D'un hardi coup de bec, plusieurs, les moins timides,
 Osèrent s'attaquer aux épines rigides.
 De la tête du Christ ôtant les dards cruels ;
 Et donnant un exemple à combien de mortels !
 Si Véronique sut d'un Dieu laver la face :
 Des oiseaux, de son sang, essuyèrent la trace . . .
 Quand ils eurent fini leur bienfaisant labeur
 D'un coup d'aile ils s'en vont portant la joie au cœur.
 Mais le sang de Jésus, jailli sous les épines,
 Qui toujours sèmera tant de faveurs divines,
 A coloré de rouge le bec des oiseaux blancs.
 Pour avoir plaint Jésus dans ses maux accablants.
 Les colombes depuis ont leur joli bec rose ! . . .
 Et comme je la sais, je vous ai dit la chose.

A. O.

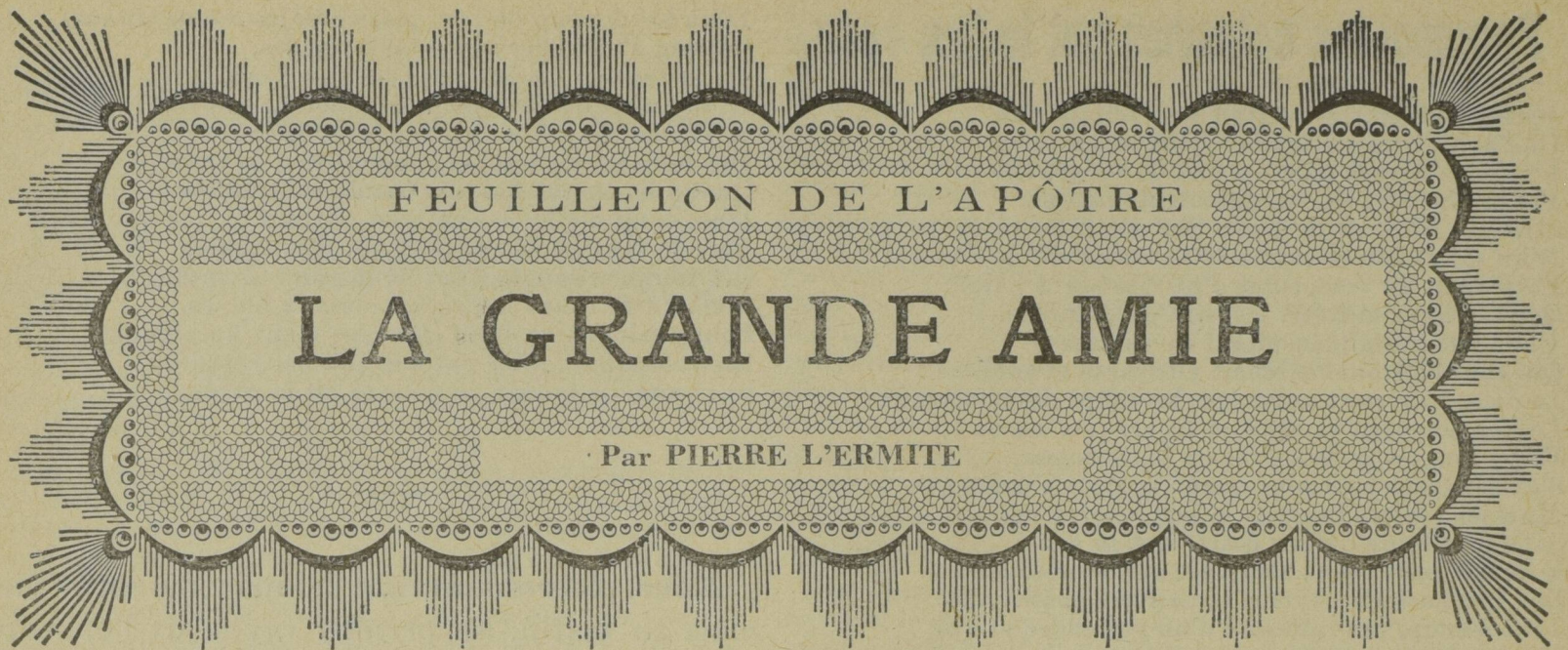
—

Nous pleurons durant la nuit de cette vie ;
 mais au matin, au premier rayon de l'éternité
 bienheureuse, la joie succédera à la douleur.
 Joie éternelle pour quelques moments de tris-
 tesse ; joie ineffable pour des peines légères ;
 joie pure pour des larmes tempérées par l'espé-
 rance.

Chaîne d'or sur les Psaumes.



LA CATHÉDRALE DE MEXICO



No 1

CHAPITRE PREMIER

*A Mademoiselle Léonce Dureuilles,
17, plaine Monceau,
PARIS.
Cabourg, villa des Cocotiers.*

Ma chère !

Je t'écris d'une main toute frémissante d'avoir tenu l'épée...

Je viens de faire une exécution capitale.

J'ai mis ma septième bonne à la porte !

A qui le tour?... Je suis on ne peut plus en veine !...

Naturellement, tu devines pourquoi je t'écris : il faut que tu me trouves une autre femme de chambre, et tout de suite !... une parfaite !... Je n'ai pas envie de risquer un effort à me coiffer toute seule, ou une congestion double à boutonner mes bottines !

Donc, si tu es une amie,— et je le crois,— prends le large et ta bicyclette, ou saute dans une voiture, pars en campagne... cours rue Duguay-Trouin... rue de Vaugirard, 233... rue Lafayette... rue de Clichy... Crève tous les chevaux que tu voudras... mais ne t'arrête qu'après avoir trouvé la *perle* !...

Je la veux : gaie, gentille, jeune, brune, distinguée, pas curieuse, dévouée... jusqu'à l'indiscrétion exclusivement : à la rigueur elle peut me voler — pas trop ! Autant que possible, pas d'église !... Pourtant, si elle est parfaite d'autre part, je fermerai les yeux, le dimanche pour la Messe de six heures, à la condition qu'elle n'y contracte pas des airs exterminés et n'empoisonne pas l'encens au retour... tu saisis la nuance de la chose ?...

Cette petite ficelle de Juliette faisait admirablement mon affaire : seulement, figure-toi que je l'ai rencontrée aux Courses avec mon dernier chapeau et un cuirassier !

Le cuirassier... cela m'est égal... mais mon chapeau !...

Tu vois ma stupéfaction d'ici !...

Ce brave Léopold du faubourg Saint-Honoré m'avait affirmé ne répéter *jamais* mon modèle pour une autre cliente ; j'étais donc sûre d'avoir un chapeau à moi, pour moi ; de ne pas courir le risque de me voir confondue avec les bourgeoises à 4 fr. 50 ou 10 fr. 90.

Ce jour-là j'étais indécise : ciel gris, baromètre au variable... bref, je pars avec mon numéro "deux" et la victoria pour faire des courses.

En route, le ciel se déchire ; j'aperçois un coin de bleu assez grand pour y tailler une culotte de hussard... je dis à Baptiste de tourner bride, et de filer grand trot vers le pesage.

Ma chère, je n'étais pas descendue que je vois devant moi une petite personne, fort bien, ma foi !... elle me tournait le dos, et portait un chapeau absolument pareil au mien... au fameux numéro *un* que je n'avais osé sortir.

Tu penses, étant derrière, je ne me gêne pas pour mettre le nez dessus ; j'examine le feutre, la coupe, les coques...

Tout pareil ! !... c'était bien la jolie petite chose, riche, aérienne, ravissante, qui, sur mes cheveux noirs, produit l'effet que tu sais... Tu vois... je suis toujours aussi modeste ! Enfin, les glaces ne sont pas là pour enfiler des perles ! Donc, je te le répète : le chapeau était tout pareil.

Ah ! ce coquin de Léopold, qui me fait payer deux cent cinquante francs une doublure ! Et déjà, en imagination, je voyais la petite lettre très verte que j'allais lui tourner.

Pourtant, je veux me donner la satisfaction de regarder bien en face la personne qui montre un si bon goût... je la dépasse, très curieuse de savoir si la tête est en rapport avec le chapeau... Stupéfaction !... Que vois-je ? Cette petite coquine de Juliette ! !...

Ah ! ça n'a pas été long... elle n'est même pas revenue à l'appartement. Après, je l'ai presque regrettée... Parfaite... cette petite femme de chambre !... mais d'une force !... Enfin, c'est fait.

D'ailleurs, je traverse depuis quinze jours une phase d'énervement inouï !...

Figure-toi, ma chère, que... je te le donne en cent... en mille... dix mille !... où plutôt non, car vois-tu, mon pauvre chou, jamais tu ne devineras... Veux-tu le savoir?... *Nous quittons Paris ! !...* Et pour aller nous "*empotironner*" dans un trou : le Val d'Api ! Connais-tu ce terrier-là... ? Rien du Val André ?...

Que de catastrophes... Hein... ? dans ces trois mots : "*Nous quittons Paris ! !...*" La ville des rêves... le paradis des femmes... la patrie des grands magasins... le seul endroit où l'on ait du goût à s'habiller... où l'on s'habille avec goût... où l'on sache manger !...

Ainsi, nous arrivons de voyage, la cuisine suisse est une entreprise de maçonnerie ; l'Italie est enchoucroutée ; l'Espagne ne nous prend pas en traître : le filet de bœuf s'y appelle *carne de vaca* !...

Paris, je te le répète... il n'y a que Paris pour tout !... Adieu, les petites séances de quatre heures chez Chiboust où l'on croquait de si délicieux *Huntley* !... Adieu, l'asphalte sacré qui va de l'Opéra à la Madeleine !... Adieu, les soirées aux Français, et les mille délicieux petits potins savourés, le nez dans la tasse des *Five o'clock*.

Tout cela fini !... perdu ! ! évanoui ! ! !...

Et pour gagner de l'argent ! ! !...

Je t'entends d'ici, ma grande chérie : " Mais vous en avez de l'argent... et à remuer à la pelle !..."

— Oui, mais il paraît, dit père, que ça ne suffit plus... Les temps sont durs et les haricots sont chers !... Le cinq est devenu du deux et demi !... Le Français, que j'aime comme individu, mais que je déteste comme peuple, taquine et exaspère son gouvernement...

Conclusion : il faut doubler le capital ; et, pour ce faire, ma famille se lance dans une grosse affaire industrielle... des cuirs pour wagons et des souliers !... je ne sais pas trop... mais il paraît que c'est l'Alaska !... et papa est absolument toqué de l'idée.

— Et tu ne t'es pas révoltée, m'e diras-tu encore ?

Ah ! Je te crois... j'ai fait dix révolutions depuis deux mois ! Battue à plate couture ! ! !

Mes parents tiennent l'argent et le tiennent bien. On me le jette à profusion pour mes dépenses ; mais les traites me refusent un sou de capital. Alors quoi ?... Ils payent... donc je dois les suivre !...

Une toute petite espérance, pourtant, brille ; telle une lampe de sanctuaire dans l'immense nef enténébrée de mon cœur, comme dirait Confucius ! Espérance à laquelle je me rattache, comme le naufragé affolé se cramponne... au brin d'herbe !...

Les habitants du Val d'Api sont-ils d'irréductibles crétiens oui ou non ? tout est là.

Je m'explique : Nos usines ne seront construites dans la Vallée que si la commune accepte d'abord la création d'ateliers spéciaux pour le chemin de fer. Bien que tu ne sois pas " du bâtiment ", tu comprendras avec facilité que les auteurs de mes jours sont trop pratiques pour créer une industrie

dans un pays dénué de moyens suffisants de communication. Ces moyens, la Compagnie du Nord les fournit sans discussion, si le Val d'Api accepte ces ateliers.

Or, il paraît que les conseillers municipaux de cet affreux trou sont tellement... de leur pays, qu'ils font des difficultés pour donner leur consentement !... Leurs hésitations me feront gagner un an : d'ici là... je suis mariée !

Donc, ma loute chérie, sauve-moi... sois le Terre-Neuve de ton Alberte !... Avec une bonne, trouve-moi un mari, un blond, mais vite ! Je vous en aurai à tous deux une reconnaissance acharnée, et vous délivrerai dans mon cœur une concession à perpétuité !

Entendu : une bonne et un mari, ou un mari et une bonne : Va... cours... vole... et nous venge ! ! !...

Je t'embrasse, chérie, affectueusement.

ALBERTE.

CHAPITRE II

A Mademoiselle Jeanne de la Ferlandière.

La Ferlandière, par le Val d'Api,

FRANCE.

A bord de l'Eglantine.

Ma bonne grande,

C'est moi... Encore !...

Oh ! ne me remercie pas, je t'écris, vois-tu, *parce qu'il faut que je t'écrive*.

J'ai le cœur plein à déborder...

Je voudrais t'avoir là, bien à côté de moi, mon bras sous le tien, nous causerions sans parler, en regardant bleuir au loin la mer sous le ciel éclatant. Nous formerions un beau tableau, quelque chose, tu sais, comme celui du Louvre ; *Sainte Monique et saint Augustin*,... avec cette différence pourtant : ils regardent toujours en haut, et toutes deux nous aurions beaucoup de peine à ne pas baisser quelquefois les yeux sur l'œuvre merveilleuse du vertigineux Artiste.

Oh ! Que c'est beau ! Jeanne, ce que je vois en t'écrivant, et que Dieu est infiniment grand !...

Je vais t'étonner, et tu vas me croire une petite compliquée, mais il y a des moments, où, devant toutes ces splendeurs, j'éprouve, mais là tout naturellement, le désir, presque la soif de la mort...

Il me semble que mon âme arrive à ce moment qui doit être unique dans la vie, où notre être tout entier atteint sa limite *extrême* d'idéale jouissance ; et, comme Pierre sur le Thabor, j'ai l'ennui, la tristesse, la frayeur de redescendre...

Je t'écris de ma cabine blanche et rose, les couleurs du sourire.

La mer caresse d'azur et d'émeraude les flancs laqués blanc et or de notre yacht ; et la berceuse immense qu'elle murmure assoupit sans que l'on songe à s'en défendre... estompe la pensée... et

remplit le cerveau de rêveries faites de paillettes et de rayons, de sourires et de soleil, de contrastes et de souvenirs, de regrets et d'espérances, de beauté et d'insatiable tendresse !...

Oui... je te voudrais là, bien à côté de moi, à l'arrière, bercée au bruit haletant que fait la cascade argentée, soulevée par l'hélice ; il me semble que toutes ces choses auraient encore une idéale beauté de plus, si j'avais la certitude, cet hiver, d'en retrouver le souvenir au fond de tes yeux d'amie... presque dans ton âme !

Maintenant... il me semble que je comprends mieux ton frère... Moi aussi, les visions de la nature me rendent grave, presque triste. Combien de regards ont vu ce que je vois, aimé ce que j'aime, admiré ce que j'admire, et se sont fermés ensuite à tout jamais sur ces beautés !...

Là-haut, se sont-ils ouverts sur des splendeurs qui ne passeront pas... ? Oh ! l'angoissante question !... Te rappelles-tu la jolie romance que tu m'accompagnais l'année dernière, au Val... ?

Ici-bas, tous les lilas meurent ;
Les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours... toujours...

Moi aussi je rêve aux beautés qui demeurent... toujours !

Le monde est ainsi fait, loi suprême et funeste,
Comme l'ombre d'un songe, au bout de peu
[d'instant,
Ce qui charme s'en va ; ce qui peine... nous
[reste !
La rose vit une heure, et le cyprès... cent ans !

Je t'entends d'ici : " Oh ! cette Odile, comme l'Italie l'exalte !..." Mais, songe, ma chère : je me défie d'une certaine vivacité de sentiments dans un cadre factice des choses, et je me souviens très bien de certaine piété discutable, éclore en moi au chant de certains cantiques... plus discutables encore !

Mais ici, je suis en présence de la réalité des choses ; et c'est devant les flots bleus, sous le ciel rayonnant de lumières et de splendeurs, toute baignée de clarté, d'harmonies et de parfums... que moi aussi, pauvre toute petite, je balbutie ma misérable prière, perdu dans l'hymne immense qui monte de la créature vers le Créateur.

Au retour, je te montrerai mes desseins, mes aquarelles, mes photographies ; mais ce que je ne pourrai t'apporter... te faire ressentir... c'est le radieux soleil, le grand bruit de la mer, les mélodies du vent dans les arbres de la côte. Ce voyage a perfectionné tout mon être ; je vois, j'entends, j'éprouve pour la première fois mille choses imprévues. L'inconnu est sans secrets ; l'infini a des limites douces dans ma vie ; quelques milles, quelques heures et nous sommes à Nice, puis Marseille... Paris !... Le feuillet bleu se tourne sur le feuillet gris...

Paris ! si tu savais comme l'évocation de cette haine détonne dans le décor où je t'écris... quelque chose comme l'air lointain du Bal de l'Hôtel de Ville entendu au milieu d'une rêverie de Saint-Saëns... un tapis du Louvre sur le ciel bleu... un hurlement de camelot : *Paris-Sport* ! éclatant dans le concert auguste de la nature immense et tranquille...

Heureusement, je brûle la capitale : " Pour vivre heureux, vivons cachés !..." Et dans huit jours, je serai au Val d'Api, blottie au coin de ton amitié : le soleil du cœur après celui de la nature !

Dis à Marie de tout préparer chez nous, d'ouvrir, d'aérer, d'enlever les housses, de garnir les vases de bouquets, de faire les lits ; que le soleil entre et baigne tout de sa clarté vivante, et que samedi je sente, en montant le perron de l'*Abbaye*, la bonne odeur du *home*.

J'arriverai vers six heures, les chevaux seront épuisés et je n'irai probablement pas à la *Ferlandière* ; mais si *Germinal* est revenu de pâture, et si Jacques te laisse, comme une belle ténébreuse, conduire " le cheval du père de famille ", alors viens me dire bonsoir ; la route est si belle entre la *Ferlandière* et l'*Abbaye* !... Heureusement, car cet automne, nous nous y attarderons bien souvent... Tu peux même dire à ton frère Jacques de faire provision de patience, car, plus encore que l'année dernière, il aura à nous " empoigner " quand nous piétinerons devant le fameux arbre de la Séparation, sans pouvoir nous quitter : je sens déjà sur mes épaules les responsabilités de nos rhumes à venir !

A bientôt donc, et réjouis-toi, car, en cinq semaines, j'ai accumulé du bonheur pour dix ans !... Nous le savourerons dans la chaude intimité des longs soirs d'hiver, devant la cheminée flambante, loin de la foule...

Dis à M. le curé qu'il peut compter sur moi pour accompagner dimanche ; on lui jouera des carillons de *Craveggia*... *sol mi do, do do ré mi do*...

C'est pour " de bon " cette fois ; adieu, ma douce et lumineuse Jeanne, salue le Val de ma part ; il a sa beauté, lui aussi, la beauté grave et mélancolique des bois et des vallées ; j'aime sa solitude et son silence, mais, par-dessus tout, j'aime... tu sais qui... ?

C'est... Jeanne !...

P. S.— Escale à Gênes, où nous prenons notre courrier... Ma tante ouvre à l'instant la lettre de ton frère... C'est affreux !... Nous pensions la question des usines enterrée depuis le Conseil de Pâques... Oh ! dis bien à Jacques que nous comptons sur lui pour défendre à outrance le pays contre l'usine juive !... Notre Val plein de fabriques et d'étrangers... nos routes défoncées, nos superbes étangs desséchés, notre pays devenant un Saint-Denis, un Creil ou un Saint-Ouen... Pouah !... Vois-tu... tout se paye... je jouissais trop au premières pages de ma lettre... Si vous êtes heureux

au point de le dire, prenez garde !... le malheur est à votre porte.

Bien tristement à toi... et j'aurai une prière devant Dieu pour Jacques quand il se battra là-bas pour nous... télégraphie-moi le résultat à Paris...

A Paris?...

Alors, ce sera une mauvaise nouvelle !...

Ta pauvre,

ODILE.

CHAPITRE III

Ce dimanche-là, 30 août, à deux heures, le Conseil municipal du Val d'Api, la forte commune située à la pointe du triangle que forme, entre Noyon et Chauny, le confluent de l'Oise et de la Jouine, siègea au milieu de l'agitation la plus grande.

D'abord, il faisait une chaleur torride : le soleil implacable incendiait tout sur la place de la mairie ; l'air semblait danser dans la réverbération crue de la poussière éclatante ; les habitants, réfugiés le long des maisons, dans l'étroite bande d'ombre violette, assis sous la tente de l'auberge des "Trois Gars", ou enfumés dans le café du Cycle, buvaient chope sur chope, le chapeau en arrière, le gilet baillant, l'air dévasté, ahuris de chaleur.

De cette séance du Conseil municipal dépend, en effet, l'avenir du pays tout entier, et c'est la raison de l'affluence extraordinaire des habitants, que rien, pas même la douceur d'une sieste, n'a pu retenir chez eux.

Dans une grande ville, le Conseil municipal peut raisonner... déraisonner... voter des choses énormes comme un Métropolitain ou une Exposition, la communauté qu'il est censé représenter est tellement immense, la facilité de changer d'habitation si grande pour le contribuable, que, sur cent mille habitants, quatre-vingt-quinze mille se désintéressent absolument des séances, ou se boient à lancer, après un vote souvent très grave, une réflexion qui veut être spirituelle. Cela satisfait la petite vanité et n'empêche pas l'eau de couler.

Mais, au village, la question de la terre et des intérêts qu'elle représente dépasse, et de beaucoup, le plaisir de faire un bon mot. Aussi, malgré la chaleur équatoriale, les quatre cents familles du Val d'Api sont là, attendant sous les fenêtres les nouvelles de la séance.

La salle des délibérations est très étroite, et peu de privilégiés ont pu s'y faufiler ; il y a, dans la pièce étouffante, en plus des conseillers, tous les personnages marquants de l'endroit : les propriétaires, les fermiers, le médecin, le notaire, les trois marchands de vin, le gros Soupot, gérant du café du Cycle, etc... etc...

—...Messieurs, dit le maire après une petite toux destinée à se donner de l'assurance, nous avons à terminer aujourd'hui la délibération sur une question capitale... Question à l'étude depuis des mois, et pour laquelle on nous demande, dès ce soir, une réponse absolument définitive.

Ici, les chaises se rapprochèrent ; et, par-dessus le crâne luisant du notaire, la mèche en coup de vent du médecin, la tête de loup du cafetier, les figures s'allongèrent, attentives.

—...Comme vous savez... le chemin de fer du Nord offre, pour la dernière fois, à notre paisible commune...

—...Trop paisible, entonne le basson du cafetier.

—...paisible commune, reprend le maire, brave fermier qui, à travers les interruptions, veut conduire droit sa pensée, comme jadis il conduisait droit sa charrue ; le chemin de fer du Nord, dis-je, nous offre le dépôt de ses machines et cinq de ses ateliers... La construction de la remise des machines entraîne plusieurs centaines de mille francs d'expropriation ; les cinq ateliers qui regardent l'industrie privée amèneront au Val douze cents ouvriers...

Et, comme le cafetier donne sur le plancher un solide coup de gourdin en signe d'approbation :

—...Je n'apprécie pas... j'expose, continue le maire ; et je demande au Conseil de vouloir bien se prononcer, avec la plus grande circonspection... le plus grand calme... sur une question dont la gravité n'échappe à personne... La meilleure preuve c'est que le pays tout entier est là, attendant votre décision.

Le maire alors se rassied, s'éponge de chaleur et d'émotion, et, pendant une longue minute, il descend sur cette pauvre petite salle de village un silence véritablement impressionnant.

*

* *

Il y a dans la vie des individus, comme dans celle des collectivités, certaines heures solennelles, où tout s'aiguille dans un sens ou dans un autre, mais absolument contraire... Il semble qu'on appareille, sans moyen terme, vers le bonheur ou vers l'adversité.

Le Val arrivait à une de ces heures-là, et tous ces fermiers aux visages rasés, à la peau mordue, rougie, dorée de soleil, se regardaient entre eux, comme des soldats qui hésitent à tirer le premier coup de fusil...

Pourtant, dans le Conseil, il y eut un membre que ce sentiment n'arrêta pas longtemps...

Soupot, le propriétaire du café, se leva comme un ressort, et rompit le premier le silence :

— Douze cents hommes qui mangent, qui boivent dans un pays... douze cents hommes qui reçoivent l'argent de la Compagnie et le dépensent au Val... moi... je dis que c'est une fortune pour notre ville, et qu'il faut être fou pour ne pas en convenir...

Et il reprit place sur sa chaise avec un air de défi, comme pour terroriser l'opposition.

—...Cela dépend, répond, très calme, le plus jeune des conseillers, Jacques de la Ferlandière, un grand et beau garçon, hardiment découplé, propriétaire en vue du pays.

— Ça ne dépend pas !! c'est clair comme le soleil qui nous cuit... Deux et deux font-ils quatre... ?

— Je crois que oui...

— Alors, douze cents hommes, sans compter les femmes et la marmaille, laissant chacun, et tous les mois, cent cinquante francs dans la contrée, je dis, moi, que c'est le Klondike... D'ailleurs, multipliez... si vous la savez, la multiplication !...

Jacques de la Ferlandière avait l'horreur du cafetier ; il aurait pu répondre : "Oui, je la sais, la multiplication... la preuve, c'est qu'autour des cinquante hectares laissés par mon père, j'ai triplé mon avoir, en achetant la moitié de la Neigerie, et tous les champs en bordure du Bois-Roux, et même... je les ai payés... Un avantage que j'ai sur vous qui me devez encore deux mille francs de pommes à cidre..."

Mais le jeune gentilhomme était un silencieux ; les champs lui avaient appris à se taire, et, sans perdre son temps à rompre des lances avec un bavard surtout habitué à casser des bouteilles, il s'adresse directement au maire.

— ... Écoutez, Étienne, la fortune en *métal*, vous le savez aussi bien que moi, n'est pas, et tant s'en faut, le seul bien d'un pays...

— ... Certainement, il y a la terre ! Et le maire prononça ce mot, la *terre*, avec une sorte de gravité religieuse.

— ... Eh bien !... mais, gros mangeurs de pommes de terre... vos champs... ils sextupleront de valeur à l'heure de l'expropriation !... s'écrie Soupot, dont la figure flambe déjà d'apoplexie.

— ... D'abord, cela dépend de quels champs, reprend Jacques : les terrains destinés à la gare et aux ateliers seront expropriés par une Commission régulière, qui a l'habitude de ces sortes de ventes, et à laquelle il ne faudra pas prétendre jeter la poudre aux yeux...

— Oui... Mais les champs des particuliers, les terrains de la Ville et des hameaux, destinés à la grosse usine des cuirs et souliers ?... Ils seront expropriés à part, certainement ?... et alors on fait passer les patrons par toutes les conditions possibles !...

— Oh !... je compte bien pour moi personnellement, réplique Jacques, ne les faire passer nulle part !...

Maintenant le duel s'engage entre ces deux hommes qui représentent les deux camps du Conseil ; et les ripostes s'échangent, cinglantes d'un côté, tonitruantes de l'autre ; on dirait quelque chose comme le froissement énervé d'une fine lame sur une pelle à feu.

Évidemment, il se paye là tout un arriéré de haine.

Soupot, qui n'est plus maître de son antipathie, regarde le jeune fermier bien en face, les bras croisés dans un geste de suprême et méprisante commisération :

— Vous ne ferez pas monter la vente ?... mais qui êtes-vous dans le pays ? Vous avez des terres...

mais pas le sou !... Vous possédez la Ferlandière ?... un tas de briques au fond d'un marécage !... que vous fassiez monter ou pas monter comme la chose nous est égale !... D'ailleurs, jusqu'à présent, vous seul avez parlé dans le conseil.

— Mais... et vous ?... intervient le maire.

— Moi, je dis que c'est une folie de passer à côté de la fortune sans lui donner une chaise, en lui disant : "Madame, asseyez-vous !..."

— ... J'ajoute même, intervient Jacques en passant, d'une manière ironique, sa main sur sa barbe blonde, que si j'étais à la place de M. Soupot, je parlerais comme lui : plus il y aura d'habitants dans le pays... plus il se boira d'absinthe... Ne suis-je pas dans le vrai, *Monsieur* Soupot ?

— Évidemment, s'écrie le cafetier sans le moindre respect humain.

— Oui, seulement, tout le monde ici n'est pas cafetier... il n'y en a même qu'un...

— Heureusement, n'est-ce pas ? ricane Soupot, les yeux mauvais, injectés de sang... Allons !... ne vous gênez pas, dites-le ; ayez au moins la franchise de votre opinion...

— Vous vous trompez, je préférerais vous voir plusieurs... car, si vous étiez deux ou trois, peut-être vous ruineriez-vous l'un l'autre... Voyez, je joue cartes sur table !

— Ce sont vos pommes à cidre qui vous remontent ?...

— Au contraire, "Monsieur" Soupot !... je n'aurais pas commencé, mais, puisque vous entamez le chapitre... je le continue : Si, avant toute chose, je voulais que mes pommes soient payées... j'appuierais de toutes mes forces les propositions de la Compagnie, afin de vous faire gagner beaucoup d'argent...

— Ce n'est pas une preuve que je le porterais chez vous !... éclate Soupot avec un gros rire.

— ... C'est possible... probable même... Mais je ne veux pas, une seconde, me placer à ce point de vue personnel ; je pense seulement que votre estaminet n'est pas le pays.

— Il compte toujours plus que votre Ferlandière !...

— Cela dépend encore du point de vue.

— En tous cas — et la voix de Soupot prend une intonation grossière, — j'ai ici le droit de parler plus haut que vous, car je ne suis pas seul !...

Et comme un murmure approbateur s'élève de quelques coins de la salle, Jacques se lève :

— Moi non plus, je ne suis pas seul, j'ai tous les fermiers derrière moi !... tous les habitants tranquilles... toutes les familles véritablement issues du pays !...

— ... Le curé... glapissent deux ou trois voix.

— Le curé ?... mais certainement !... et même les Sœurs... Je remercie le Conseil de m'avoir fourni l'occasion de le dire bien haut... Si vous croyez que je suis homme à rougir de mes amis !

J'ai avec moi, je le répète, tous les foyers du Val d'Api, tous les anciens.

— Les vieilles badernes !

— Elles ont du bon, reprend un des fermiers.

— Pas pour moi, s'écrie Soupot, ça ne lève pas le coude comme les nouvelles générations !... et celles-là veulent l'usine !... Et non seulement elles la veulent, mais elles l'auront !

— Parfaitement ! Vive Soupot !

Et, ici, tout un groupe entre en ligne : le médecin, quelques propriétaires de Paris, dont les fils, en complets tapageurs de cyclistes, approuvent bruyamment les paroles du cafetier.

Mais le maire se fâche : " N'ont le droit de parler ici que les membres du Conseil !... Si on organise des manifestations, je fais évacuer la salle !... "

Et la séance continue, houleuse maintenant. Tous les beaux parleurs sont dans le groupe favorable aux usines.

Les fermiers ne savent que se fâcher, hausser les épaules, frapper le plancher de leurs cannes... On leur demanderait de prouver que deux et deux font quatre, qu'ils seraient battus à plate couture ; ils sentent, ils voient qu'on fait une chose grave... que le territoire défriché, cultivé, mis en valeur par leurs aïeux, va peu à peu leur échapper des mains, pour passer à des commis voyageurs de Paris, désormais les maîtres ici ; que la plus-value du sol, acquise par des années d'études et de cultures rationnelles, est sur le point de devenir lettre morte, une inutilité dont on se moquera bellement !... Ils sont sûrs que ce vote favorable aux usines, c'est le bouleversement des ancestrales habitudes qui leur avaient donné le bonheur... la mise à la voile vers un monde nouveau flottant, étranger, sans cesse renouvelé... Ils sentent tout cela, et bien d'autres choses encore...

Mais aucun de ces simples n'ose prendre la parole devant tous ces blancs-becs, aux yeux hardis, au bagou inépuisable, à la verve gouailleuse, qui, d'une plaisanterie, coupent le fil de raisonnement le plus grave...

*

* *

Seul, au milieu de la déroute, Jacques de la Ferlandière lutte et dresse sa belle et tranquille figure devant l'épilepsie de l'opposition, car toute la bande Soupot, sentant que l'heure décisive est venue, donne maintenant et de la voix et du geste.

—... Si nous ne votons pas pour les usines, la population va nous huer !... clame le cafetier.

—... Ceci, je le nie, répond la voix ferme de Jacques. Je suis du pays, moi !... mon père et tous mes aïeux en sont !... Vous, *Monsieur* Soupot, vous êtes un nouveau venu !... un étranger !...

— Mais enfin... j'entends parler dans mon café !...

— Vous entendez, surtout depuis huit jours, les camelots que vous avez fait venir pour travailler l'opinion...

— Vous pouviez en faire autant !...

— Je n'y ai pas [e même intérêt... et puis — Jacques eut un geste de dégoût, — il y a des besognes qui me répugnent.

— Alors, laissez-nous faire !... démissionnez !...

— Ceci, jamais ! je défendrai *notre* terre pied à pied contre vous tous, car, après Dieu, elle est la grande amie ! cette chose faite de la poussière, du souvenir et des travaux de nos ancêtres, qu'on ne peut pas arracher, emporter avec soi... comme vous emportez vos tonneaux ou votre comptoir ! !

— Peuh ! du sentiment, tout cela...

Et la grosse lèvre de Soupot s'avance, en un geste d'énorme dédain.

— Si vous voulez... mais c'est de ce sentiment-là que la patrie est faite ! !...

— La patrie... ? Vous êtes vieux jeu, Monsieur de la Ferlandière !...

—... Et j'ajoute : si le Conseil se laisse influencer, s'il livre le pays aux industriels étrangers... si, possédant la tranquillité, l'aisance et la moralité, il sacrifie tout cela pour un inconnu hasardeux, à une époque où le progrès et la science font de tous les côtés banqueroute au bonheur humain...

Ici, un négociant retiré intervient d'un air inquiet... " Mais, Monsieur Jacques, il y a usine et usine ; une fabrique n'est pas toujours un foyer de perdition !... il y a de bonnes usines... Voyons, avouez-le... ? "

Jacques eut un moment d'hésitation, cherchant, en scrupuleux, l'expression exacte de sa pensée :... " Oui, il y a de bonnes usines, et c'est fort heureux ; car, à notre époque, l'usine est devenue pour *certain*s pays, une absolue nécessité... "

— Eh bien !... alors... ? mugit Soupot.

—... Il y a de bonnes usines, mais elles sont *rare*s, l'ouvrier perdu dans la foule des camarades a presque toujours le respect humain de ses qualités... Ce sont les défauts qui s'affichent, qui parlent, qui crient, qui s'enhardissent les uns au contact des autres.

— Mais tout près de nous... à Lille... à Roubaix... insiste le négociant.

— Là, c'est différent... Vous avez des patrons *chrétiens* qui s'occupent de leurs hommes, qui veulent leur bonheur réel, dussent-ils être détestés pour cela... Ah ! si les ateliers qu'on propose ici devaient avoir cette direction...

... Si le Val d'Api devait devenir un Val des Bois... j'aurais un serrement de cœur, oui, je l'avoue, à la pensée de voir transformer complètement le cadre dans lequel se dessinera la vie de nos enfants ; mais je me dirais : "... Après tout, change la terre, pourvu que les cœurs restent ! !..."

— Il parle comme un jésuite, ronchonnie le cafetier, et puis, c'est pas tout cela, l'heure de l'absinthe arrive... il faut se décider ! La question est de savoir si, oui ou non, le pays est condamné à la moisissure à perpétuité... ?

— Non !... vous posez mal la question, reprend Jacques tout droit au milieu de la salle... la moisissure, personne n'en veut ! moi moins que personne !... Si vous veniez à la Ferlandière, vous y

verriez des instruments de labour qui sont le dernier mot du progrès actuel... Donc, je répète, la moisissure, personne n'en veut !... mais la pourriture socialiste... anarchiste... qui en est le partisan... ? C'est la fleur de demain, celle qui pousse sur la terre noire de vos usines !... Allons !... levez-vous !... et que le pays sache bien vos noms !...

— Mais je vous ai déjà dit, insiste le petit négociant qui tient absolument à son idée, et vous l'avez reconnu vous-même, qu'il y a d'excellentes usines...

— C'est possible ! mais j'ajoute : celles que vous établirez ici auront une direction juive... vous le savez bien tous !... le travail y sera un marchandage ; l'ouvrier, une unité quelconque perdue dans l'anonymat de la masse !...

Et comme quelques murmures, presque des grognements s'élèvent un peu de partout :

— ...Oui, continue le jeune fermier, je la vois, votre ville de demain, avec ses hommes n'espérant plus rien d'eux-mêmes et par eux-mêmes... dont toute l'ambition sera de se faire embaucher !... je vois d'avance la théorie des quémandeurs de places, alors que chacun ici possède la sienne, bien grande et bien large au soleil de Dieu : "... Une place !... une place !..." ce sera le cri de tous les mendiants de demain ! Et comme il sera beau notre Val d'Api, avec ses rues défoncées au passage des camions, avec ses ruelles de misère, avec ses murs lépreux, ses enfants jaunés, dépenaillés, se torgnolant dans les ruisseaux, au milieu des bouis-bouis et des cafés ! !

— Dites donc... ? vous !... proteste Soupot en se levant d'un bond.

— ...Je vois notre gaie rivière charriant les détritiques... notre campagne envahie par les ouvriers étrangers... notre air vicié par les fumées... nos enfants, désertant les villages et partant vers ce Paris maudit !..." Je supplie le Conseil de réfléchir une fois encore et de ne pas assumer devant notre tranquille pays une aussi effrayante responsabilité !...

Mais la voix du fermier n'a plus d'écho ; il voit, il sent que tout est arrangé d'avance, et c'est si vrai que, sans même répondre, le cafetier demande au maire de passer immédiatement au vote.

Il se fait par bulletins fermés, au milieu d'un silence absolu ; et, après avoir voté, chacun, à voix basse, commente l'attitude de Jacques de la Ferlandière : "... Il parle pour lui, dit-on par ici... Il n'est pas dans le train, murmure-t-on par là..."

Le cafetier, lui, y va plus carrément :

— ...Parbleu ! c'est l'abbé Hans qui lui a graissé les pattes et fait la leçon... d'ailleurs, *le Jacquot*, c'est pas un homme... c'est un curé !...

Maintenant, tout le monde a voté... Le maire, debout devant la table, ouvre d'une main qui ne veut pas trembler les douze bulletins des conseillers, et la répartition se fait de la façon suivante :

Pour l'établissement des ateliers. 8
Contre. 4

Alors, c'est une explosion de joie sauvage dans la salle ; on trépigne sur le plancher... on saute sur les tables... on bat des mains... on frappe des cannes... on crie... on hurle... on fait le veau... le coq... et surtout, on se penche aux fenêtres pour jeter à la population anxieuse la nouvelle toute fraîche :

— La Ferlandière est battue !... l'affaire est enlevée !... hip !... hip !... hurrah !... !

*

* *

Et, suivant l'opinion, les uns s'en vont chez Soupot arroser bruyamment le triomphe du Progrès... ou, comme Jacques de la Ferlandière, retournent lentement chez eux, tristes et rêveurs, par le grand chemin, sur lequel le soleil couchant allonge déjà l'ombre mélancolique des hauts peupliers...

CHAPITRE IV

En quittant le Conseil, Jacques serra quelques mains tendues vers lui dans un élan de reconnaissance, passa au télégraphe pour annoncer la mauvaise nouvelle aux voyageuses de l'Abbaye, fit un détour pour éviter le café où Soupot devait arroser, aux frais des clients, le triomphe de sa cause, et reprit par la Neigerie la route de la Ferlandière.

Jamais le chemin qui relie le domaine de Jacques au Val d'Api ne lui avait paru si court.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il eût voulu la Ferlandière, loin, très loin, enfoncée dans les bois. De cette façon, il n'aurait pas été le témoin de tout ce qui allait se passer au village.

Mais il marchait d'un tel pas, qu'au bout d'une heure les toits de la Ferlandière apparurent au milieu du feuillage qui, par-ci, par-là, se piquetait déjà des premières teintes rouillées de l'automne.

Un instant, le jeune gentilhomme s'arrête devant l'immense prairie qui commence son domaine, et au milieu de laquelle, couchés dans l'herbe épaisse, les bœufs roux

Suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

C'était sa terre à lui !... ses arbres ! ses bois ! !...

Ces maisons lointaines qui semblaient se grandir au-dessus des chênes, pour, de plus loin, lui souhaiter la bienvenue, avaient abrité tous les siens... Depuis quand... ? au juste, il ne le savait pas lui-même.

Car la Ferlandière ne date ni de ce siècle ni même de l'autre ; et, aussi loin que les paysans vont éveiller leurs vieux souvenirs, la propriété de Jacques y figure comme une sorte de choses essentielle au pays.

Et le fermier regarde étinceler à l'horizon, dans une bonne caresse de soleil, ce que Soupot appelait tout à l'heure avec dédain : *Le tas de briques perdu au fond d'un marécage* ! et, à ce souvenir, un brusque mouvement de colère soulève les épaules du jeune homme.

Sans doute, la Ferlandière se trouve en contrebas de la route qui va de Saint-Quentin au Val d'Api, mais le Bois-Roux, qui l'entoure, escalade si pittoresquement le coteau, les bâtiments sont si gaiement placés, les toits de la ferme se détachent tellement en feu sur la sombre verdure des sapins, les étangs reflètent le ciel avec une si profonde, une si tranquille pureté, que, de tous les points de cette route, on aperçoit le domaine de Jacques.

D'ailleurs, le jeune comte a suivi les traditions de ses ascendants et n'a rien négligé pour donner à la ferme et à l'habitation le grand confort que les fortunes modestes peuvent s'offrir à la campagne : il a laissé autour du petit parc les bois grandir en hautes futaies ; les bâtiments que, dans le pays, on appelle avec générosité "le château", ont été année par année soigneusement revus, corrigés, voire même très augmentés... les cent soixante hectares qui constituent les terres de rapport, terres fortes et argileuses et en partie d'alluvions, ont été drainés avec soin, et sont exploités, partie pour une culture intensive, partie pour une culture industrielle. La betterave de sucre, qui entre pour un bon cinquième dans l'assolement, a spécialement été perfectionnée par Jacques ; il est même un des premiers adversaires de la vieille routine qui ne faisait apprécier que les grosses pièces ; à perte de vue, ses champs s'alignent tout piquetés, à la saison, de petites betteraves, bien en terre, bien sucrières, qui font sourire de dédain l'ami Soupot, mais ravissent les connaisseurs.

Et comme Jacques s'absorbait dans cette vision du *home* :

— C'est-y que Monsieur le Comte ne trouverait plus le sentier... ? demande subitement une grosse voix derrière lui.

Jacques se retourne : le facteur arrive là, en haut de la côte, suant, soufflant, remorquant sa bicyclette.

— Tiens !... c'est toi, Sylvain !...

Le facteur soulève son képi :

— Oui, Monsieur Jacques, Sylvain Quattepanche en chair et en os... en chair surtout !... et même que s'il n'y a pas d'offense... ?

Sylvain ramène son sac par devant, fouille dans une poche, en tire un paquet de lettres et de journaux ficelés à part, et l'offre au jeune homme.

— Au moins, vous comprenez cela, vous, Monsieur Jacques... !

— Donne, va... paresseux... ? tu ne veux donc plus descendre à la Ferlandière... ? Pourtant, il y a du bon petit vin !...

— ... Dans le temps...

— Comment, dans le temps... ? mais c'est toujours le même.

— Possible ! Monsieur Jacques... mais, voyez-vous, ils m'empêchent d'en jouir, là-bas, à l'administration, avec toutes leurs agaceries de progrès !...

Dans la disposition d'esprit où se trouvait le fermier, ce mot "progrès" fit écho et réveilla, toute vive, l'évocation du Conseil, qui commençait

à s'apaiser dans l'éloignement et le calme reposant des choses :

— Comment ! le progrès !... ? tu ne vas pas, je suppose, parler contre le progrès ? tu sais... nous allons même avoir les usines... celles du chemin de fer, les cuirs et les souliers... Il y en aura pour tous les goûts !

— Parfaitement !... je sais... j'ai rencontré déjà une douzaine d'ivrognes sur le chemin...

— Sylvain !! mais, mon pauvre ami, tu es un abominable rétrograde, dit Jacques avec un petit rire ironique... Tu sens même affreusement le fagot !...

— ... Je vas vous dire ma pensée : vous savez que votre petit vin blanc, je suis un homme fait pour l'apprécier : dans le pays, on m'appelle Quattepanche, ce n'est pas, je suppose, pour me nourrir que d'eau fraîche !... Vous me suivez... ?

— Parfaitement !... je te précède presque...

— Or, jusqu'à l'année dernière, nous étions quatre pour faire le service du Val d'Api... pas un de moins !...

— Quatre... ? tu exagères !...

— Pas du tout... je cite mes auteurs :

Le Henri allait à *Frilleux*.

Gigout faisait *Brésolettes*.

Étienne avait la tournée du *Blanc-Buisson* au *Bois-Roux*, une fameuse course, allez, au travers des coupes !...

Et votre serviteur, Sylvain Quattepanche, ici présent, desservait la *Ferlandière*, l'*Abbaye*, *Fumeçon* et la *Neigerie*, ce qui suffisait amplement à mes cent quatre-vingts livres.

Or, pendant dix ans, jamais, Monsieur Jacques, je pourrais vous le jurer — et Quattepanche cracha à terre, — jamais il n'y a eu un mot de réclamation : hiver comme été, chacun faisait sa tournée régulièrement, tranquillement... Bonjour ! bonsoir !... j'étais l'ami de tout le monde, j'avais ma goutte de rhum à l'Abbaye, et du fameux rhum !... ma soupe aux Hauts-Buttés ; je revenais à 3 heures, tranquille comme Baptiste, en fumant sur le chemin une bonne pipe des familles ; le soir, je jardinai au presbytère... et j'avais, rien que pour ce dernier détail, 250 francs de plus par an ?... C'était trop beau pour durer, le progrès devait arriver...

— ... Comment ! mais tu as une bicyclette, maintenant, pour faire la route...

— Parlons-en, de la bicyclette... en voilà une vilaine bête !... sauf votre respect ! Très jolie, la bicyclette, en été pour des Parisiens qui partent à leur heure, sur des routes qu'ils choisissent !... pour des bourgeois qui ont des pièces de cent sous à seule fin de boucher les trous de leurs pneus !... mais pour moi... la bicyclette, c'est une ruine !...

— Mais, Quattepanche... ?

— ... Une dévastation ! !...

— ... Tu exagères... ?

— Alors, vous allez voir !

— ... Un matin, le directeur vient me trouver :

— Quattepanche, mon ami, me dit-il, l'administration va te payer une bicyclette...

— Pas possible ! que je fais, tout émerveillé... Imbécile que j'étais !... je jubilais comme un gamin : tout ce qui est nouveau est beau... pas vrai, Monsieur Jacques ?

— Continue.

— ... Et une bonne, au moins, que l'administration va me payer... ?

— Une solide, certainement.

Et déjà j'étais heureux, je me voyais, faisant tranquillement en une heure ma tournée d'un quart de jour. Au jardin du presbytère, j'ajoutais celui du percepteur... Ah pauvre garçon que j'étais !... Le directeur continue :

— Seulement...

— Sulement, quoi... fais-je avec une subite méfiance... ?

— Tu te chargeras de la besogne tout seul...

— De la besogne de mes quatre collègues ? ?

— Oui.

— De la tournée depuis le Val jusqu'à la Neigerie... ?

— Précisément.

— Mais ce n'est pas possible... Monsieur le directeur !

— ... Avec les jambes, sans doute ! mais, je te répète, tu vas avoir une bicyclette !...

— Alors, Monsieur Jacques, vous voyez la chose d'ici, je renâcle, je bondis, je me mets dans l'avaloir, je dis que leur bicyclette me fera perdre trois cents francs par an, et me donnera quatre fois plus de mal... et cela à la fin de ma carrière... Bêtise que toutes mes raisons !... absolument comme si — sauf votre respect, Monsieur Jacques — je sifflais dans un violon ; le directeur me dit, avec l'air de quelqu'un auquel la chose est absolument égale : " Oh ! vous savez... ne sautez pas au plafond !... Si vous n'êtes pas content, vous pouvez tout laisser là ; vos trois collègues sans travail se disputeront l'affaire... et je m'étonne même que vous fassiez cette figure... j'attendais mieux de vous, Quattepanche !... beaucoup mieux !..."

— Pauvre Sylvain !...

— Mais parfaitement... pauvre Sylvain !... résumons le total : pour une bicyclette... une trouvaille !... un progrès !... tout ce que vous voudrez, voici trois hommes sans travail ; celui qui reste est surchargé, obligé de circuler sur un instrument qui ne vaut rien les trois quarts du temps, c'est-à-dire en hiver, et au printemps, aux montées, sur les chemins humides, boueux, sur les routes empierrées, dans les sentiers, où les roues collent au sol...

— Et ta machine s'use peut-être vite... ?

— Si elle s'use... ? Monsieur Jacques... C'est effrayant !... user n'est pas le mot !... elle s'évanouit... et l'entretien est à ma charge !... Toutes les quinzaine, il y a quelque chose... c'est plus délicat qu'une jeune fille... leur bicyclette ! Ici, un pneu qui crève... là, des rayons qui se brisent... une lanterne qu'on me vole... une chaîne à changer... sans compter les petits procès-verbaux des gendarmes, parce qu'on file trop vite !... ou ceux

de l'administration, parce qu'on marche trop lentement !... Et puis, il faut le dire, il y a les accidents... Je voudrais les voir, les petits messieurs qui ont pris la décision dans leurs bureaux bien clos, et les pieds sur des chenêts... je voudrais les voir sur ma fameuse machine, quand il pleut ou que la route est gelée, ou seulement qu'il vente Nord ou Est au travers du Val... Tenez, quand je descends à la Ferlandière, ça roule encore ; mais quand je laisse la Jouine et que je tourne au coin de l'Abbaye, je vous assure, Monsieur Jacques, il y a des jours... vous n'avanceriez pas vous-même, tant il vente dur du côté de Fumeçon !

— ... Heureusement que Mademoiselle t'offre un verre de bon rhum, hein, mon pauvre Quattepanche... ?

— Mais je n'en bois plus, du rhum à Mademoiselle !

— Comment... ?

— Je passe à l'Abbaye à des heures impossibles... vers 6 heures... tout le monde est encore couché, même la femme de chambre... je suis toujours pressé et toujours en retard ; c'est même pour cela que je ne descends plus à la Ferlandière, malgré votre bon petit vin blanc... Et puis, vous comprenez, boire en courant... tout en nage... vaut mieux pas !... Et si on se disait au moins que l'argent de mes trois collègues, profite à quelqu'un dans le pays... ? Mais pas du tout !... il est versé à l'anonymat de l'Administration... Il y a trois heureux de moins... et voilà tout !... Eh bien ! le progrès c'est cela !... Vous verrez, Monsieur Jacques, ce qui va se passer pour les usines !... Ma petite histoire d'aujourd'hui... ce sera en grand, demain, l'histoire de tout le pays.

— Et pourtant, mon pauvre Quattepanche, fit M. de la Ferlandière, qui écoutait comme sa propre pensée, dans les paroles de ce simple... le progrès est nécessaire... ?

— Oui... comme la vieillesse..., comme le malheur... Ce serait trop beau de rester jeune !

—

— Vous ne répondez pas... ?

— Tiens... quelles sont ces personnes-là... ?

Et Jacques montre sur la route une victoria chargée à déborder, traînée à plein collier par deux grands chevaux que le jeune fermier ne connaissait pas, — et il *savait* tous les chevaux du pays pour l'excellente raison que la plupart venaient de chez lui.

— Ah... ça ! attendez... fit Quattepanche qui cligne des petits yeux gris sous des sourcils broussailleux.

La victoria passa lentement au ras de la bordure gazonnée de la route, si près que les deux hommes durent se reculer dans l'herbe. Elle contenait trois messieurs en noir, hauts en couleur et ventripotents ; dans le coin, comme s'il voulait se cacher le gros Soupot... habillé... ganté... pommadé...

Les trois hommes parlaient à forte voix dans la voiture...

Tout à coup, celui qui occupait la droite se leva, et, s'appuyant à la capote, désigna de sa canne les prairies superbes de la Ferlandière, au bas desquelles, comme un saphir liquide dans une fraîche coupe d'émeraude, coulait silencieusement la Jouine :

— ... Mais voilà notre place toute trouvée ! ... parfaite ! ... on mettra les hangars à peausseries d'un côté... les ateliers de l'autre... La rivière donnerait la force motrice. Victor, viens donc regarder ? ... ce serait idéal pour les turbines... un rêve ! ...

Victor se souleva à demi, et barbouilla quelques chose.

Mais quand les deux hommes s'assirent, leurs yeux croisèrent ceux de Jacques qui souriaient, ironiques, au-dessus de ses moustaches de Gaulois.

La voiture dépassa.

Soupot dut alors dire précipitamment quelques mots, car, avec une adresse et une discrétion qui augmenta le sourire de Jacques, les trois hommes se levèrent, et, mettant la main sur leur front à cause du soleil très bas qui s'inclinait sur la terre comme en un baiser d'au revoir, ils dévisagèrent Jacques de la Ferlandière qui ne baissait pas les yeux.

— C'est le... chemin de fer... ? demande le jeune fermier à Quattepanche.

— Non... , ceci vous représente la nichée de juifs qui doit nous empoisonner.

— Comment... ?

— Vous savez bien... ? allons ! ...

— Je sais que le vote des ateliers entraîne presque certainement l'établissement d'une usine de cuirs et souliers... ce serait déjà eux... ?

— Comment ! ... déjà eux... répète Sylvain, mais vous ne savez donc pas que leur campagne est préparée depuis six mois... qu'ils ne se sont même pas donné la peine... ou plutôt qu'ils ont eu la pudeur de ne pas assister à la séance... ils étaient dans la brasserie d'en bas, attendant, la chope en main et sans l'ombre d'une inquiétude, le résultat du vote. Soupot les pilote ici depuis un mois... et je vous prie de croire qu'on les lui a graissés... ses pattes ! ... Vous aurez encore des truites, vous... parce que vous êtes au-dessus... mais ceux du Val peuvent leur dire adieu... la Jouine est empoisonnée d'avance, paraît-il, car elles puent ferme, toutes leurs peaux ! ...

Jacques regarde la victoria, petit point noir qui s'amincit maintenant à l'horizon... Et ce point, il le fixe avec une telle intensité d'expression, que Quattepanche lui-même en est frappé...

— Que voulez-vous, Monsieur Jacques... on commence par les petits... et on finit par les grands... Hier, c'était moi, le pauvre Sylvain... demain, ce sera vous... C'est le progrès ! ... le progrès ! ! ...

Et le facteur, tout gris de poussière, partit vers la Neigerie avec un roulement ferrailleux de bicyclette...

CHAPITRE V

Dans le cabinet de consultation du bon et vieux docteur B... , médecin en chef de la Maison-Dieu.

Odile se tient toute droite, toute gracieuse dans sa simple toilette, devant le vieillard assis à son bureau.

— ... Et alors, mon enfant, ce fameux voyage s'est bien passé... ?

— Délicieusement, docteur... Un rêve ! ... Quelque chose qui jamais ne devrait finir !

Et elle dit cela les yeux fermés... la figure ardente... comme si déjà elle revivait dans son âme ses impressions d'Italie.

— Mais alors... pourquoi revient-on si vite ! ! il n'y a pas beaucoup plus de deux mois que vous êtes partie... ?

— Docteur, on ne peut pourtant pas être toujours sur les grands chemins ; on a son bon chez soi ; et ma tante, soyez-en bien convaincu, est heureuse de retrouver sa chère Abbaye.

— C'est que, voilà... répond le médecin, vous savez que je suis l'ami, le vieil ami de toute votre famille ; je comprends très bien que vous aimiez l'Abbaye : quand on possède une aussi belle propriété où, sur la tombe des morts, fleurissent tant de souvenirs, c'est un crève-cœur de ne pas toujours y vivre. Cependant, avouez-le, je suis désolé d'être aussi platement pratique, elle est humide, votre Abbaye ! ...

— Oh ! en hiver, docteur !

— Mais l'hiver, mon enfant, c'est demain... c'est presque aujourd'hui... Savez-vous que, ce matin, il y avait juste *un* degré à mon thermomètre... en plein Paris ! ... Et alors, au Val... ?

— On y fait du feu ! ... des flambées superbes avec des arbres entiers dans la cheminée du salon. Je vous assure que le bois n'y coûte pas cher... et même, si vous en voulez... ? Justement notre ami, M. de la Ferlandière, nous écrit qu'il loue, cette année, tout le Bois-Roux.

— Croyez-moi, ma bonne Odile, rien ne chauffe et rien n'éclaire comme le soleil du bon Dieu ; et c'est pour cela, grande désobéissante, que j'aurais aimé, cette année... oh ! rien que cette année, à vous voir passer tout l'hiver dans le Midi.

— ... A cause de ma petite poitrine... ?

— Mais non ! ... poitrine... ? pas plus poitrine que... système nerveux... ou état général ! ... Avouez, orgueilleuse, qu'entre le Pont-Neuf et vous, il y a une différence... ? Vous êtes, comment dirais-je, car il faut bien choisir ses mots, avec une raisonneuse comme vous... vous êtes plus délicate... moins solide que lui.

— Aussi, docteur, fait Odile en riant, je prends des précautions... une foule de précautions !

— Il faut en prendre trop, mon enfant, afin d'en prendre assez... Moi, voyez-vous, dans deux ou trois ans, quand on vous mariera, je voudrais présenter à l'heureux coquin chargé de faire le bonheur de ma chère Odile une jeune fille forte...

bien taillée... avec les joues bien rouges... des mains bien remplies, et qui puisse passer de sa chambre au grand salon sans risquer un rhume... comme cela vous arrive quelquefois, n'est-ce pas Mademoiselle... ?

Et Odile alla se poser en riant devant la glace de la cheminée, examina quelques instants ses cheveux blond cendré, ses yeux très bleus, son teint plutôt pâle que doré, ses mains trop blanches, toute sa "délicate personne", comme avait dit le docteur et fit une moue :

— ... Il y a de la marge !... murmure-t-elle avec un soupir presque comique.

— Nous la remplirons !...

— Pas trop pourtant ?

Le médecin eut un geste qui signifiait : Oh ! ma pauvre Odile, quant à cela, n'ayez pas peur !...

Et ce geste inquiète un peu la tante, une bonne vieille demoiselle de l'ancien temps, aux yeux clairs, au tranquille visage encadré de cheveux blancs :— ... Pourtant, n'est-ce pas, docteur, nous sommes moins sous pression qu'à notre passage à Paris... ?

— Oh ! sans aucun doute, dit le médecin ; le changement, le voyage, la distraction... choses excellentes pour les petites nerveuses.

Puis il se lève, met le doigt sur le front d'Odile et, avec une voix très paternelle :

— Seulement, je voudrais que cette petite tête-là ne travaille pas trop... surtout, qu'on ne broie pas du noir... !

— ... Mais qui vous a dit... docteur... ?

— Mon petit doigt, Odile... il me raconte tous vos péchés : quand on se couche après 10 heures... quand on prend du café... !

— Je n'en prends plus !

— Très bien... quand on dîne trop en ville... quand on dépense pour une chose dix fois plus de forces qu'elle n'en exige... Je sais tout cela ! Ah ! si j'étais M. le curé !...

— Mais je vous écoute aussi, docteur, presque autant que M. le curé.

— Et vous avez raison ; il le faut, mon enfant, car vous savez combien je vous aime ; je puis dire cela, moi, n'est-ce pas, à soixante-cinq ans ? Je vous aime beaucoup, Odile, et, dans ma carrière, j'ai pris tant de fois contact avec la souffrance, que je voudrais courber sous vos pas toutes les épines de la route. Mais il me semble, à certains moments... peut-être cela provient-il de mon anxieuse affection... je me figure que vous n'êtes pas toujours très raisonnable... !

— Raisonnable !... — Et Odile eut un geste presque impatienté :— Mais, docteur, savez-vous ce qu'est une vie très raisonnable, comme vous la demandez pour moi... ? une vie où l'on étouffe, où l'on manque des deux choses les plus essentielles : l'air et la liberté !... Quand il faut tant de précautions pour conserver la vie... alors, tant pis pour la vie !...

— Odile !... fait la vieille tante d'un ton attristé.

Et aussitôt sa nièce, déjà repentante, va l'embrasser avec un affectueux regret.

— C'est vrai, tante, tu as été une vraie maman depuis la mort des miens, j'ai eu tort envers toi, car tu es bonne et providentielle. Mais si tu savais comme je tiens peu à la vie pour moi toute seule !... Aussi, docteur, ce n'est pas aimable ce que je vais vous dire là... mais je ne voulais absolument pas venir vous voir !... J'ai fait une véritable scène à ma tante dans la voiture pour brûler Paris. Et pourtant, allez ! abstraction faite du médecin, moi aussi, je vous aime, et de tout mon cœur encore !...

— Mauvaise !...

— Voilà, docteur, comment elle me fait bien des fois pleurer, intervient tante Berthe ; si vous saviez à quel point c'est lumineux et gai parfois à l'Abbaye, quand Mademoiselle "broie son noir", comme vous disiez si justement tout à l'heure, et qu'elle m'expose ses théories sur la vie.

— Je les devine bien... répond le médecin en jouant avec son lorgnon.

Et Odile, restée sur le canapé, blottie contre sa tante, se défend, presque câline :

— Allons, tante, sois sincère, je ne te les expose pas si souvent !...

— Pardon, ma grande, tu pars de cette erreur qu'on ne cause qu'avec sa bouche ; mais, *pour celui qui aime*, tout a un langage : les yeux qui ont dû pleurer la nuit... une figure triste, une attitude, une rêverie de Schumann qu'on me jouera six fois par jour... des regards levés au travers des carreaux de l'Abbaye sur un ciel monotone et gris... une simple boutade même... Ainsi, quand tu veux absolument sortir seule, quand tu me soutiens que tu aimes l'automne !... les bois après la pluie !... les champs déserts !... tu crois que je ne comprends pas ?... c'est si naturel d'aimer le monde, la vie, le soleil, le printemps !... et lorsque tu laisses à droite la bonne grande route, pour aller à la Ferlandière au travers des étangs, tu t'imagines que tout cela ne dit pas à ta vieille tante : "Odile s'ennuie !..." Et s'ennuyer à vingt ans... au milieu de toutes les sympathies, de toutes les admirations... sans aucunes préoccupations matérielles ! tu verras que le bon Dieu t'enverra un vrai malheur.

Alors, Odile se lève.

— Voyons, docteur, vous avez de l'expérience, et vous n'allez pas me traiter en petite fille : répondez-moi franchement : la vie est-elle bonne, heureuse, gaie à vivre ?...

— Oui... pour certaines personnes en belle santé.

— Or, reprend Odile, avec aux lèvres une expression de douloureux triomphe, quelquefois tôt, et toujours tard, on finit par vous... médecins du corps ou médecins de l'âme... il y a toujours quelque chose à réparer dans notre pauvre machine humaine !... Donc, la dernière note de la vie, sa dominante, c'est la note triste... pressez toute chose, un gémissement en sortira... et je suis parfois à me demander, avec Victor Hugo :

Où Dieu trouve-t-il tout ce noir qu'il met
Dans les cœurs brisés et les nuits tombées?...

— Ce n'est pas chrétien, mon enfant.

— Pas chrétien!... mais vous oubliez l'épithète que l'Église donne à notre malheureuse terre; elle l'appelle "une vallée de larmes"; l'abbé Hans repète tous les jours cette prière à la fin de sa messe.

— Je vous assure, Odile, que votre raisonnement n'est pas chrétien.

— Alors... je ne vois plus...

— C'est pourtant bien simple: la question n'est pas de savoir si la vie est heureuse et gaie à vivre; vous savez très bien, et l'abbé Hans, auquel vous n'oubliez pas de dire mille choses aimables de ma part, vous dira mieux que moi que nous sommes ici-bas comme des voyageurs dans une chambre d'hôtel... nous ne comprenons pas grand'chose aux épreuves par lesquelles Dieu nous fait passer; nous sommes entre ses mains comme mes malades sont entre mes mains, à moi. Souvent, pour leur indiscutable bien, je les fais atrocement souffrir... Eux ne voient que la souffrance présente, et protestent; mais je tiens bon, car je suis certain que l'avenir me justifiera. Voyons, réfléchissez, Odile, comment voulez-vous que les projets relatifs à l'avenir de chacun de nous, projets issus de l'intelligence divine, puissent toujours, dès ici-bas, être compris par nous? Il faut donc faire crédit à Dieu! Nous ne comprendrons tous les lacets, tous les détours, toutes les incohérences apparentes de la route, qu'arrivés au but... au sommet... quand nous nous retournerons en arrière, et que nos yeux, illuminés par la foi, embrasseront la totalité du chemin. Et puis, la souffrance a encore un autre rôle providentiel à jouer... c'est l'attaque puissante qui fait vibrer une âme tout entière comme vibre l'instrument sous la pression de l'archet... Vous me citiez tout à l'heure Victor Hugo, laissez-moi vous répondre par une pensée de ce pauvre Musset, que mon père a bien connu jadis: il écrivait, dans une de ses heures noires, ces beaux vers qui sont presque chrétiens:

L'homme est un apprenti, la douleur est son
[maître :
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert !
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de
[pleurs !

Aussi, croyez-moi: c'est mal de faire du pessimisme à votre âge... Jeune, charmante, comme vous êtes, avec de l'avenir... mieux que cela... de l'amour devant vous...! Odile, vous tentez Dieu!...

— Comment... je tente Dieu...?

— Oui!... Il a tiré un voile sur l'avenir, il l'a tiré volontairement.

—... Par pitié pour nous!...

— C'est possible; mais enfin, il l'a tiré afin que vous jouissiez du présent. Quand ses apôtres lui ont demandé: "Seigneur, comment faut-il prier...?" il leur a répondu: "Vous direz... Notre Père qui êtes aux cieux... Donnez-nous *aujourd'hui* notre pain d'*aujourd'hui*..." Pain matériel... pain mystique du cœur aussi!... Il faisait une répétition, lui Dieu, presque une faute contre la langue, et il la faisait *exprès*, pour obliger cette vérité à entrer dans nos âmes, pour nous la cheviller au fond du cœur, afin que les désespérances de la vie ne viennent jamais l'ébranler. Je ne compte plus, dans ma vie de docteur, toutes les personnes qui auraient pu être cent et mille fois heureuses, si elles avaient été chrétiennes à ce point de vue. Mais, presque toujours l'heure actuelle ne comptait pas pour leur impatience, elles se levaient, pour ainsi dire, sur la pointe des pieds, afin de scruter anxieusement leur avenir. Alors, qu'arrivait-il...? Elles souffraient dans le présent de maux que l'avenir ne leur apportait presque jamais... Allons donc, Odile, c'est votre volonté de vous affirmer partout une absolue chrétienne; or, vous ne l'êtes pas sur le point le plus essentiel: la confiance en Dieu!... Venez donc seulement à ma croisée... Je m'amusais tout à l'heure, quand vous êtes arrivées, à regarder ce petit tableau de genre, et je vous avoue qu'il m'intéressait beaucoup.

Et le docteur emmène la jeune fille à sa fenêtre, soulève les lourds rideaux et lui montre, dans la cour intérieure, une toute petite pelouse bien silencieuse, bien solitaire, qu'on aperçoit de son balcon. On se croirait à cent lieues de Paris, et pourtant, la place de la Concorde est là, tout près, à deux minutes.

Sur cette place, dans le calme matutinal, un petit bassin égrène ses gouttelettes sur toute une bande d'oiseaux, pigeons ramiers des Tuileries, sansonnets chassés jadis de l'ancienne Cour des comptes, pierrots et pierrettes... qui ont élu domicile dans la sécurité du jardin particulier.

... Tout ce monde-là se baigne, se lisse, chante éperduement sous le soleil déjà pâli d'un matin de septembre.

—... Vous voyez, Odile...?

— Oui, on se croirait presque à l'Abbaye.

— Eh bien! rappelez-vous la parole du Christ: "*Ces oiseaux n'ont pas de greniers...*" Tous les matins, en s'éveillant, ils ne savent pas où ils trouveront leur nourriture, et s'ils vivront le soir encore... Et pourtant, pas un seul ne tombe sur le sol sans la permission de Dieu! Vous valez mieux que les oiseaux des champs, ayez donc confiance!...

Et, le front appuyé sur la vitre froide, Odile rêveuse, regarde le petit monde.

— C'est juste, docteur.

Comme elle disait cela, une fenêtre s'ouvrit en face; un rayon de soleil vint se réfléchir, se poser

sur les cheveux blonds de la jeune fille, patinant d'or son méditatif visage. Et ce rayon, qui la réchauffe et l'idéalise, fait resplendir d'une façon royale l'éclat trop délicat de sa jeunesse.

— A la bonne heure, s'écrie la tante, voyez docteur, en une seconde, vous la convertissez !...

— Pourvu que la maladie ne revienne plus !... reprend Odile qui ne compte pas beaucoup sur elle-même.

— Cela dépend de vous.

— Vrai... ? fait-elle avec un air de doute.

— Soyez la femme forte !

— On tâchera...

— Ce n'est pas suffisant... ? il faut dire : " Je veux devenir la femme forte ! "

— Eh bien... je veux docteur !... je le veux pour tous ceux que j'aime...

Et, en un bon geste d'affection, elle tend au médecin ses deux mains gantées.

— ...Allons, ma pauvre Odile, on sera donc raisonnable... ?

— Je vous le promets.

— Sérieusement... ?

— Oui.

Et elle dit ce mot avec un petit geste têtue qui lui était très particulier. Dans l'entrée, en les reconduisant, le docteur retint la tante un peu en arrière :

— ... Écoutez, Mademoiselle... je n'ose pas vous dire : Mariez-moi Odile le plus tôt possible... et pourtant !... qui sait ! j'ai vu des choses bien curieuses à cet égard dans ma vie de médecin.

Puis il lui serra la main et rentra chez lui.

Mais tante Berthe n'était pas arrivée au milieu de l'escalier, qu'Odile, très fine oreille, se laissait rejoindre.

— Eh bien, tante... ? demande la jeune fille en boutonnant sa jaquette...

— Eh bien, Odile... ? répète la tante, qui affecte de ne pas comprendre.

— Je pourrais savoir... ?

— Quoi donc... ?

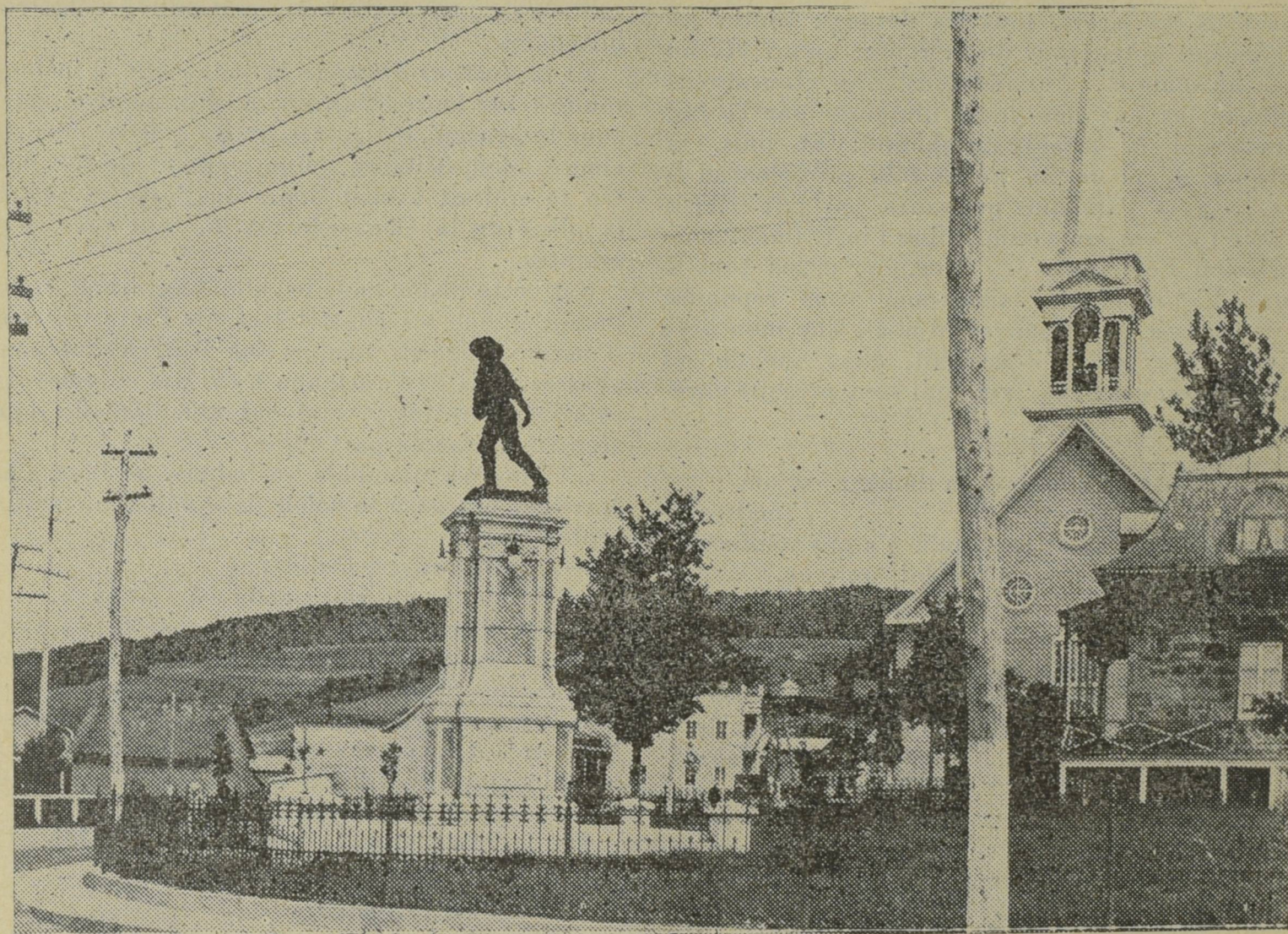
— Ce que vient de te confier tout bas cet excellent docteur... ?

— Il m'a dit... hum... oui, il m'a dit : " Surtout... à l'abbaye, cet hiver, chauffez bien votre calorifère ? "

Alors, en riant, Odile qu'on ne trompe pas facilement, embrasse sa tante :

— Et toi surtout, lui dit-elle, n'oublie pas, samedi prochain, de t'accuser à l'abbé Hans d'une petite restriction mentale !... qui sait, ajouta-t-elle avec une voix sérieuse... peut-être d'une grosse... ?

(A suivre.)



MONUMENT ÉRIGÉ EN FACE DE L'ÉGLISE DE ST-ALEXIS (Grande-Baie),
aux premiers colons de la région du Saguenay.